

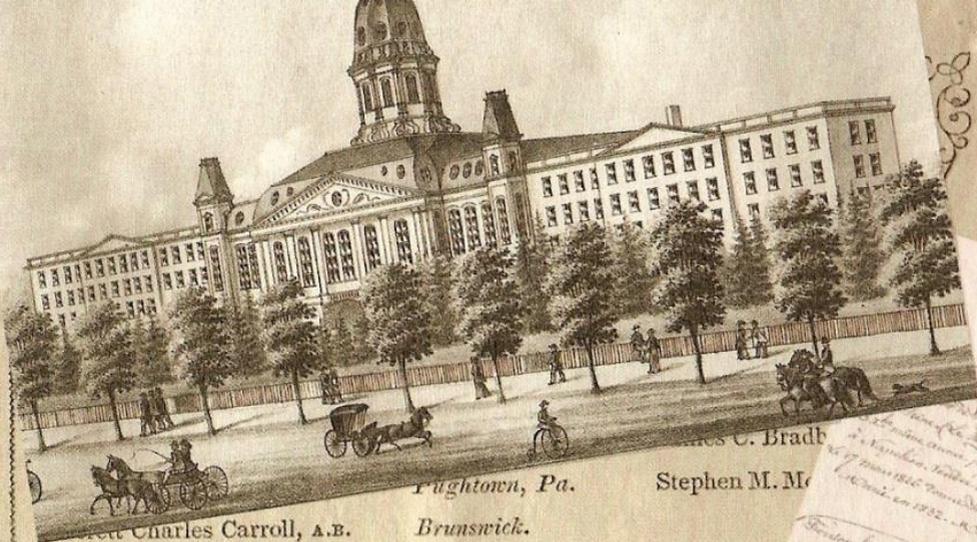
JEREMY BELPOIS

CODE LYOKO



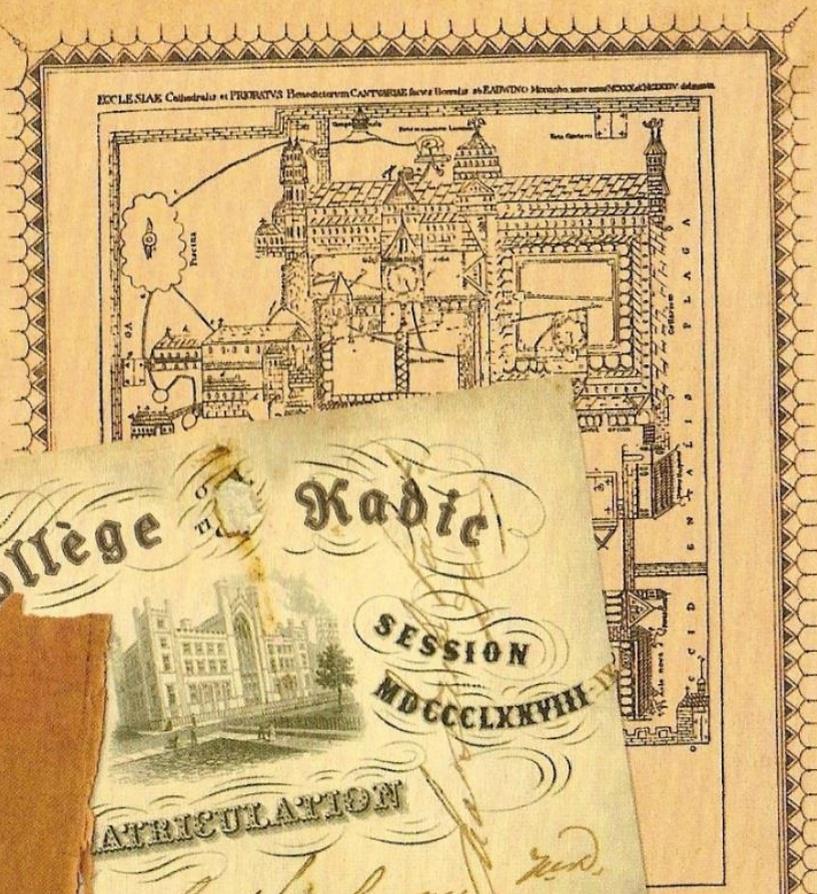
LA VILLE
SANS NOM

ALBIN MICHEL



Charles C. Bradb
 Pughtown, Pa. Stephen M. M
 Charles Carroll, A.B. Brunswick.
 Ferguson Franklin Beckwith Deer Isle William F

COLÈGE KADIC



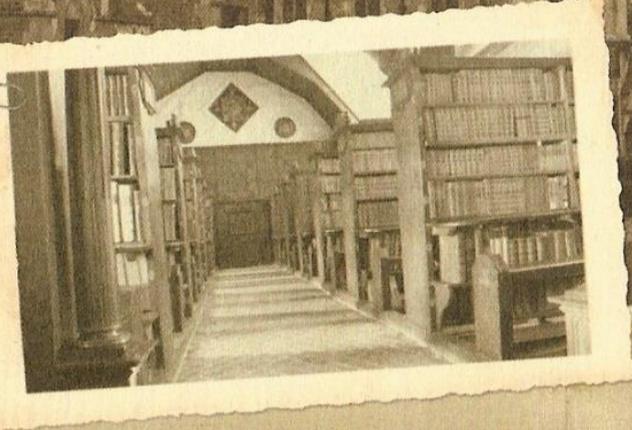
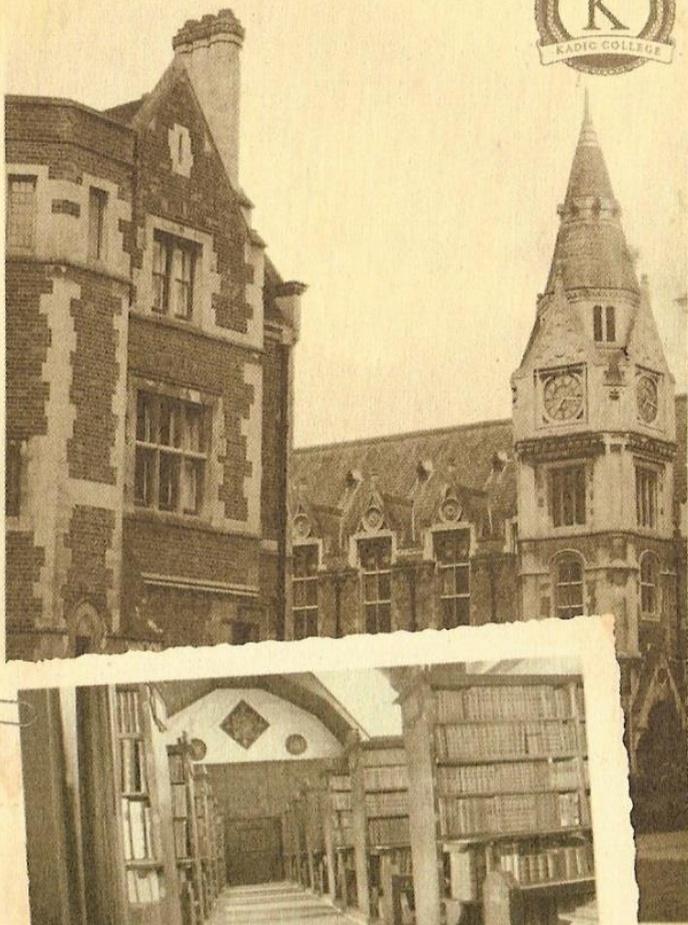
Collège of Kadie
 SESSION
 MDCCCLXXXVIII
 MATRICULATION
 W. Holman



Mulvey James Willi
Record James

Richardson Wentw

Handwritten text on a document, likely a record or letter, with some legible words like "Kadik College" and "1884".





CODE LYOKO

Publication originale : Edizioni Piemme spa

Texte : Jérémy Belpois

Édité par Davide Morosinotto

Couverture originale et insert : Iacopo Bruno

Copyright © 2009 Atlantyca S.p.A.  entertainment

Code Lyoko, l'œuvre, les personnages et l'histoire sont la propriété de © Moonscoop.



All Rights Reserved

Traduction française :

© Éditions Albin Michel SA, 2010

22, rue Huyghens – 75 014 Paris

www.albin-michel-licence.fr

ISBN : 978-2-226-21819-3

Adaptation française : Lise Boëll, Estelle Cerutti et Marie-Céline Moulhiac

Adaptation graphique : Luc Doligez

Jérémy Belpois

La Ville sans nom

Traduit de l'italien par Valérie Videau



Numérisé par CodeLyoko.Fr
Relecture, images et mis en page par CodeLyoko.Fr sur un
modèle d'Aquatikelfik

[Crédits complets et historique](#)

V1.0

*Cette nuit, cela fait exactement dix ans
que je l'ai vue pour la première fois.
Le moment est enfin venu de raconter toute l'histoire.
J'ai décidé de révéler entièrement les faits
dont nous avons été témoins,
Yumi Ishiyama, Ulrich Stern, Odd Della Robbia et moi-même,
Jérémy Belpois. Et, bien sûr, Aelita.
Il n'y a pas un jour où je ne pense pas à elle.
Cette histoire est dédiée à mes amis,
en particulier à Aelita.
Peut-être m'entend-elle encore en ce moment...*

Jérémy

INTRODUCTION

1985, en France. Le génial professeur Waldo Schaeffer et son épouse, Anthea, travaillent sur un projet international top secret. Nom de code : Carthage. Lorsque Waldo découvre que le vrai but de Carthage n'est pas de protéger le monde, mais de créer une nouvelle arme de destruction massive, il décide d'abandonner le projet. Ce choix aura des conséquences irréversibles...

Si Anthea Schaeffer est kidnappée par de mystérieux individus, Waldo, en revanche, parvient à se sauver avec Aelita, leur fille de trois ans. Après une longue fuite, il trouve du travail en tant que professeur de sciences au collège Kadik, en France, sous le faux nom de Franz Hopper. Une façon pour lui de poursuivre en cachette ses expériences... Et c'est là, dans les souterrains d'une vieille usine proche du collège, qu'il

construit un super-calculateur et invente un monde virtuel nommé Lyoko. Monde qui devra servir d'antidote à Carthage. Hélas, quelques années plus tard, l'organisation pour laquelle le professeur travaillait le retrouve...

En 1994, l'année de ses douze ans, Aelita se blesse gravement dans le monde virtuel de Lyoko, où elle s'est réfugiée avec son père. Waldo Schaeffer éteint alors le super-calculateur qui l'alimente.

De nombreuses années plus tard...

Jérémy Belpois étudie au collège Kadac. Il a treize ans et un talent inné pour l'informatique. Après avoir découvert l'existence de la vieille usine, reliée au collège par un tunnel souterrain, le jeune garçon trouve le super-calculateur désormais abandonné, et parvient à le rallumer.

C'est ainsi qu'il découvre Aelita, restée toutes ces années prisonnière de Lyoko, sans avoir jamais grandi ! Avec ses amis Ulrich, Odd et Yumi, Jérémy réussit alors à matérialiser l'adolescente dans le monde réel. À partir de ce moment, les cinq ados s'engagent dans une lutte sans merci contre X.A.N.A., un impitoyable seigneur qui a pris possession de Lyoko.

Après maints et maints efforts et d'incroyables aventures virtuelles, X.A.N.A. est enfin vaincu grâce au sacrifice de Franz Hopper, qui, pendant toutes ces années, a survécu dans Lyoko sous la forme d'une sphère d'énergie.

◆ INTRODUCTION ◆

Désormais, Il n'y a plus de danger... Enfin, il semblerait...

Le 21 décembre, quelques mois après la défaite de X.A.N.A, et la mort de Hopper, Aelita perd subitement la mémoire. Aussi, juste après les vacances de Noël, ses amis décident de se réunir à L'Ermitage, la villa où elle a vécu petite, pour l'aider à reconstituer ses souvenirs.

Les cinq amis commencent à explorer L'Ermitage et découvrent une chambre secrète. À l'intérieur, ils trouvent un message enregistré par le professeur qui raconte une partie de son histoire, laissant en suspens de nombreux mystères.

Dans son message, Hopper confie à Aelita la mission de retrouver sa mère et lui demande de garder un pendentif en or : le cadeau qu'Anthea et lui s'étaient échangé en gage d'amour.

Entre-temps, X.A.N.A., que les enfants croient vaincu pour toujours, reprend progressivement vie et se réincarne en une jeune fille américaine, du nom d'Eva Skinner.

Peu de temps après, Eva fait son apparition au collège Kadidic...

Jérémy, Ulrich, Odd et Yumi décident d'aider Aelita à retrouver sa mère. Ils sont confiants, car ils sont désormais convaincus d'être les seuls à connaître l'histoire de Hopper et de Lyoko.

Ils sont persuadés qu'il n'y a plus aucune menace.

Et que X.A.N.A. n'existe plus.

Ils se trompent.

PROLOGUE UNE VILLE MYSTERIEUSE

Les portes de la ville d'un bleu azur et parsemées de points noirs s'ouvraient devant lui telles les ailes d'une coccinelle. Les routes semblables à des rubans colorés s'entrelaçaient entre les tours. Seuls, quelques vaisseaux volaient d'un immeuble à l'autre. Tout était calme. Il n'y avait quasiment personne... En réalité, il n'y avait quasiment jamais personne dans cette ville.

Alors qu'un vent froid s'élevait par tourbillons, un jeune garçon surgit de nulle part. Il croisa les doigts et se mit à voler. Puis, il prit de la vitesse pour effectuer un superbe plongeon. Au moment où il s'apprêtait à atterrir sur une des routes qui conduisait au pied du Mur, la route se rapprocha doucement pour amortir l'impact de sa chute.

Le garçon se mit à courir : il avait tellement hâte de retrouver son amie et de lui montrer les nouveaux endroits qu'il avait découverts ! Il adorait voler avec elle à travers les rues

désertes, s'aventurer dans les parcs et parcourir les petites boutiques vides dans lesquelles ils pouvaient prendre ce qu'ils voulaient et enfin, s'inventer toutes sortes de nouveaux jeux !

Son amie reconnaissait que la ville était splendide, mais elle trouvait qu'il lui manquait quelque chose. Le garçon ne comprenait pas ce qu'elle entendait par là : il y avait lui, les Intelligences Artificielles, et le Professeur... De qui d'autres auraient-ils eu besoin ?

En pensant au Professeur, le garçon se sentit un peu coupable car le Professeur ne voulait pas qu'il prenne une forme humaine. Il disait que c'était une perte d'énergie. Seulement, l'amie du jeune garçon était une « humaine », et il voulait lui ressembler... au moins un peu ! Après, il se transformerait peut-être encore pour elle dans l'une de ces petites créatures qu'elle appelait petits oiseaux, et qui la faisaient tant rire.

La route se mit à bouger en s'inclinant devant le garçon, puis son revêtement rugueux devint lisse et transparent comme du verre. Il commença à patiner, rejoignit la terre ferme d'un bond, puis se remit à courir.

Tout à coup, l'Intelligence Artificielle, en charge de la circulation des piétons, surgit devant lui. C'était une colonne métallique avec trois yeux lumineux, disposés à la verticale : un rouge, un orange et un vert.

Elle lui bloqua la route d'une main de fer et alluma son œil rouge, placé tout en haut. Mais dès qu'elle reconnut le garçon, elle alluma vite son œil orange...

– Monsieur, vous avez dépassé la limitation de vitesse ! lui rappela l'Intelligence Artificielle. Puis-je vous demander de ralentir ?

Le garçon agita une main devant et... : demande refusée. L'œil du contrôleur devint aussitôt vert, puis il s'écarta pour le laisser passer, en disant :

– Bien sûr, monsieur. Allez-y !

Le garçon courut jusqu'à ce que les immeubles qui l'entouraient se fondent en une seule et même couleur. Il effectua un saut, au-dessus d'un grand pont fait de câbles entrelacés, puis toucha à nouveau terre de l'autre côté. Là, il aperçut une Intelligence Artificielle en charge du transport d'informations. Mais voilà que cette créature, qui ressemblait à un gros œuf écrasé, s'échappa ! L'Intelligence Artificielle devait sûrement travailler pour le Professeur. Elle pourrait l'emmener où il souhaitait aller !

Le garçon bondit dessus et, aussitôt, ressentit une légère décharge électrique sur ses doigts. Il se cramponna de toutes ses forces pour ne pas tomber. Premier croisement. Second croisement. Le garçon sauta, cette fois, sur une autre Intelligence Artificielle. Elle était un peu plus lente que la précédente mais elle allait dans la bonne direction : celle du Mur.

Construit en briques noires, le Mur s'élevait jusqu'au ciel et encerclait toute la ville. À chaque fois que le garçon tou-

chait sa surface, de petits éclairs jaillissaient à la pointe de ses doigts. Le Mur le repoussait. Le garçon ne pouvait ni voler au-dessus ni le franchir !

Il n'y avait qu'une seule porte sur le Mur, dont les grands battants noirs étaient fermés. Le garçon y posa la paume de sa main, et aussitôt, quatre lettres apparurent brièvement sur un écran venu de nulle part. Ces lettres formaient le prénom du garçon, mais celui-ci l'ignorait...

Puis, la porte s'effrita en une pluie de poussière pour laisser place à un long pont-levis qui se perdait à l'horizon. Il flottait dans le vide, et après la ville, le néant : pas un fossé, pas une vallée, pas une route... juste le pont suspendu sur l'obscurité.

Combien de fois le garçon s'était-il imaginé traverser le pont ? Mais il n'avait jamais réellement pensé à le faire. Il n'était pas programmé pour ça !

Il regarda le pont car il savait que son amie arriverait par là. D'ici peu, il verrait sa fine silhouette marcher à grands pas sur l'arche suspendue et il volerait vers elle. Puis, il verrait ce petit nuage de cheveux roses. Et son sourire.

Son amie était un peu en retard, mais ce n'était pas grave. Il pouvait bien l'attendre, la ville survivrait quelque temps sans lui ! De toute façon, des répliques du garçon survolaient les pagodes, puis s'enfonçaient dans les égouts pour contrôler si tout allait bien.

◆ PROLOGUE : UNE VILLE MYSTERIEUSE ◆

Mais désormais, son amie était très en retard et le garçon commençait à s'inquiéter. Que s'était-il passé ? Quand allait-elle arriver ? Elle qui était toujours à l'heure...

Il attendit, encore et encore devant ce pont sans fin. De temps en temps, il croyait la voir ou apercevoir son petit casque flamboyant, comme un petit point, là, au fond.

Hélas, son amie ne viendrait plus.

Mais lui ne le savait pas encore...

1

L'HOMME AUX DEUX CHIENS



Il détestait être là. Il détestait les déménagements. Et le fait que son travail l'obligeât à déménager une à deux fois par semaine n'arrangeait en rien la situation.

Grigory Nictapolus appuya à fond sur l'accélérateur et le pick-up passa de cent soixante à cent quatre-vingts kilomètres à l'heure. Le moteur hurlait, mais l'homme savait qu'il pouvait le pousser jusqu'à deux cent vingt kilomètres à l'heure. Il l'avait lui-même trafiqué.

– On va bientôt arriver, mes jolis ! dit-il à mi-voix, en entendant grogner derrière lui.

Il sortit de l'autoroute sans ralentir. Il était trois heures du matin, et il n'y avait pas un chat à l'horizon. La ville apparut enfin. Quelques maisons se dessinèrent, puis un petit groupe de bâtiments industriels se détacha, et enfin d'autres maisons, immeubles et quartiers surgirent.

L'avion de Grigory avait atterri dans l'après-midi après un vol de près de onze heures. Son contact, un type insignifiant qui tenait deux chiens en laisse, l'attendait à l'aéroport. Il lui avait confié un trousseau de clés en lâchant: « Pour vous ! » Grigory n'avait pas répondu et s'était contenté de prendre clés et chiens.

Il avait conduit sans pause, s'arrêtant juste pour que les rottweilers se dégourdissent les pattes, et maintenant il avait faim, soif... et sommeil !

« Après ! se dit-il. Je finis d'abord le travail. »

Il avança jusqu'à une villa, haute et étroite, entourée d'une clôture en bois. Le jardin était recouvert de neige et avait un aspect plutôt sauvage. Cependant, sur le portail, une pancarte indiquait qu'il s'agissait bien de L'Ermitage. Grigory frémit, mais continua à rouler: il y reviendrait plus tard.

Il traversa un fleuve. Une fois sur le pont, il se retourna: un îlot prêt à couler sous le poids d'une usine abandonnée avait attiré son attention. Puis il reprit sa route, en direction d'un grand parc. Il longea le mur d'enceinte et le pick-up commença à rouler au pas, glissant entre les ombres de la nuit tel un jaguar en chasse.

Entre les arbres, il pouvait apercevoir les toitures noires des bâtiments, attachés les uns aux autres pour former un L: il y avait les classes, les bureaux et les dortoirs des enfants.

Le collègue Kadic avait l'air plutôt élégant et accueillait les enfants privilégiés ou les « fils à papa ». Le mur finissait par un grand portail en fer forgé, fermé et soutenu par des colonnes sur lesquelles était gravé l'emblème du collège.

Grigory Nictapolus sourit et descendit de voiture avec ses chiens. Puis, il contempla le collège quelques minutes et remonta dans le pick-up.

L'un des chiens était si excité qu'il mordit le siège passager et arracha un bon morceau de rembourrage.

L'homme caressa le museau de l'animal et lâcha:

– O. K. Pour une première visite, ça suffit.

Le pick-up sortit alors du centre-ville et s'arrêta devant un petit immeuble protégé par des fils barbelés à moitié rouillés. C'était un de ces endroits que les adultes ne voient même pas, et que les enfants évitent tant ils en ont peur.

« Pas vraiment du luxe ! pensa Grigory. Le Magicien aurait pu me trouver quelque chose de mieux. »

Il ouvrit le portail avec les clés que son contact lui avait remises à l'aéroport, puis se gara dans l'herbe haute avant de lâcher les chiens. Hannibal et Scipion étaient deux énormes molosses agressifs, dressés à l'attaque.

Grigory Nictapolus frotta son visage pour chasser la fatigue, puis commença à décharger son équipement.

La chambre du dortoir était glaciale, mais les draps étaient trempés de sueur. Aelita s'était réveillée en sursaut en entendant des chiens aboyer... tout comme dans son rêve. Peut-être qu'elle devenait folle !?

La jeune fille se leva, frissonnant, pieds nus sur le sol froid. Elle enfila un pull. De la fenêtre de sa chambre, elle voyait le parc de l'école, et dans le ciel foncé qui annonçait l'aube, elle pouvait avec un peu d'imagination apercevoir la silhouette de L'Ermitage, villa qui avait appartenu à son père.

Elle coiffa ses cheveux flamboyants devant le miroir. Dans le reflet, elle voyait une jeune fille de treize ans qui semblait plus jeune, les yeux cernés de fatigue et le visage fin et effrayé. Un bref instant, elle se revit comme dans son rêve, avec les cheveux roses, les oreilles en pointe d'elfe et deux bandes verticales de maquillage peintes sur les joues. Quelle était donc sa véritable identité ? Aelita Schaeffer, fille de Waldo et d'Anthea ? Aelita Stones, la fausse cousine d'Odd, inscrite au collège Kadic ? Ou Aelita la fille-elfe, habitante du monde virtuel de Lyoko ?

« Arrête d'y penser ! se dit-elle. Lyoko n'existe plus, désormais. »

La jeune fille saisit son portable sur la table de nuit et l'alluma. À la septième ou huitième sonnerie, une voix pâteuse lui répondit enfin :

- Mumm... Allô ?
- C'est moi.
- Aelita, que...

Elle devina que JérémY cherchait à tâtons ses lunettes sur la table de nuit, poussant les couvertures, et faisant tomber quelque chose.

– Quelle heure est-il ? demanda le jeune garçon.

– Viens me voir, s’il te plaît ! lança Aelita.

JérémY ne répondit pas, mais cinq minutes plus tard, frappa à la porte de son amie...

... Chocolats chauds et très sucrés en main ! Avant de venir, il avait pris soin de s’arrêter au distributeur situé au rez-de-chaussée du dortoir. JérémY était comme d’habitude, gentil et prévenant...

Il goûta sa boisson et sourit. Il avait les cheveux blonds et une paire de lunettes rondes, cerclées d’une monture noire. Il avait enfilé vite fait un pull sur son pyjama. Et vu la taille, on aurait dit qu’il l’avait emprunté à son grand frère !

– Pourquoi tu ris ? demanda-t-il à Aelita.

– C’est ta tête ! répondit-elle gentiment. Tu es toujours si sérieux !

– Faux ! protesta-t-il. C’est juste qu’il n’y a pas assez de sucre dans le chocolat !... Tu sais, continua-t-il, j’ai beaucoup réfléchi... je crois que tu devrais demander à aller dans une chambre double. Comme ça, tu aurais une copine, et la nuit, tu te sentiras moins seule.

À ces mots, Aelita lui attrapa aussitôt les mains et fit «non» de la tête.

– Pourquoi ? insista Jérémy. Depuis que nous sommes revenus à Kadic, tu dors peu, et tu te réveilles en pleine nuit, terrorisée.

– Ça passera.

– Et les cauchemars ? Tu fais toujours les mêmes ?

Aelita se força à avaler la moitié du chocolat d'une seule gorgée.

– Plus ou moins, murmura-t-elle alors. Tu te rappelles la vidéo de mon père ? Et la photo de cette maison avec les montagnes qu'on aperçoit à travers les fenêtres ?

Jérémy hocha la tête. Bien sûr qu'il s'en souvenait ! À la fin des vacances de Noël, avec Aelita et leurs amis, ils s'étaient réfugiés une journée à L'Ermitage pour aider la jeune fille à recouvrer la mémoire sur certains événements passés. Et dans la cave de la villa, ils avaient découvert une chambre secrète et une vidéo mystérieuse laissée par le professeur Hopper, le père d'Aelita. Le jeune garçon l'avait d'ailleurs visionnée au moins une centaine de fois !

Aelita continua son explication :

– Dans mon rêve, il y a toujours cette maison. Papa s'est absenté pour son travail, et maman est dans sa chambre. Mais après...

– Mais après, ta mère disparaît, conclut Jérémy.

– Oui. Je cours vers elle et je trouve l'armoire grande ouverte. Les carreaux de la fenêtre sont cassés, ses vêtements éparpillés et piétinés par terre. Et je sens que quelqu'un est

dans la maison. Il est proche, et respire fort. J'ai peur qu'il m'attrape et que...

– Calme-toi, Aelita. La vidéo de ton père a dû te perturber. Le reste n'est que le fruit de ton imagination !

– Tu te trompes ! répliqua-t-elle, en jetant un œil noir à Jérémy. Ce n'est pas ça ! Ce sont des souvenirs. Des souvenirs que j'avais effacés. Et puis, d'un seul coup, dans le rêve, est apparu un chien énorme, noir, avec la gueule ensanglantée. Il m'a poursuivie. Je me suis réveillée juste avant qu'il ne me morde... et j'ai cru entendre des chiens aboyer dans le jardin, juste sous la fenêtre de ma chambre.

Jérémy prit alors la main gelée d'Aelita dans la sienne... Tout en rougissant, la jeune fille demanda :

– Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

– On va prendre le petit déjeuner ! répondit-il en riant. Donne-moi juste deux secondes, il faut que je retourne dans ma chambre !

– Ben, pourquoi ?

– Pour m'habiller ! On ne peut quand même pas rejoindre les autres en pyjama, non ?

Jérémy et Aelita se préparèrent, prirent leur petit déjeuner, puis allèrent dans la cour retrouver leurs meilleurs amis, ceux avec qui ils partageaient l'extraordinaire secret de Lyoko, ceux avec qui ils parlaient la nuit quand ils n'arrivaient pas à dormir ! Bref, ceux avec qui grandir était moins difficile... Odd Della Robbia, en jogging et coiffé en pétard. Ulrich Stern,

mince et musclé. Et Yumi Ishiyama, cheveux noirs raides, tombant sur son visage pâle, les yeux en amande, et comme toujours, habillée de noir.

Yumi était la seule du groupe à ne pas vivre au collège, mais dans une maison toute proche, avec son petit frère et ses parents.

Elle mit quelques pièces dans la machine à café, tandis qu'Odd et Ulrich ricanaient derrière elle en complotant.

– Hé, qu'est-ce qu'il y a de si amusant ? demanda Jérémy, en s'approchant du groupe avec Aelita.

Odd répondit en étouffant un rire :

– Oh, rien, rien, c'est juste que Sissi... Ulrich... Hé, mais vous en avez des têtes fatiguées ! Vous avez fait la fête ou quoi ?

– J'ai encore fait des cauchemars, cette nuit ! expliqua aussitôt Aelita.

Yumi essaya de la rassurer :

– C'est à cause de la chambre secrète de L'Ermitage. La vidéo de ton père t'a perturbée.

La jeune fille prit son cappuccino. C'était la plus grande du groupe, elle dépassait Ulrich d'une bonne tête, mais elle était si mince et élancée qu'un étranger n'aurait pu l'imaginer en habit de guerrier. Et pourtant, c'en était une, guerrière ! Forte et combative ! Ulrich ne put s'empêcher de la dévisager. Yumi ne laissait jamais rien paraître de ses émotions : elle était taciturne, exactement comme lui. C'est pour ça qu'ils étaient

si bien ensemble. Pour ça, et peut-être aussi pour autre chose... Ulrich détourna son regard.

– C'est super que nous ayons trouvé cette vidéo ! lança-t-il. Maintenant, nous avons des indices, une nouvelle piste à suivre !

– Les mauvais rêves arrivent à tout le monde, Aelita ! insista Odd. Il suffit de ne pas leur donner trop d'importance. Et maintenant, on a cours d'histoire, l'idéal pour faire un petit somme !

– Arrête tes bêtises, Odd ! répondit Ulrich. Dépêchons-nous ! On va être en retard !

– Il faut que j'y aille aussi ! répondit Yumi qui avait un an de plus et qui était dans la classe supérieure. J'ai un contrôle de maths !

– À tout à l'heure ! la salua Ulrich, d'un sourire.

Ulrich, Odd, Jérémy et Aelita arrivèrent en classe avec cinq minutes de retard, juste au moment où le professeur fermait la porte. Mais ils restèrent aussitôt pétrifiés devant la silhouette imposante du principal Delmas, qui les observait sévèrement de derrière ses lunettes :

– Est-ce une heure pour se présenter ? tonna-t-il.

Jérémy tenta une explication, puis se tourna vers Odd. Mais il s'aperçut que son ami avait l'air paralysé. Pas par Delmas, mais par une jeune fille qui se tenait aux côtés du principal...

Elle n'était pas très grande et avait des cheveux blonds, coupés courts. Elle avait une peau dorée et de grands yeux

bleus. En tout cas, elle n'était pas de l'école ! JérémY s'en serait sûrement souvenu ! Et apparemment, Odd avait été touché et coulé au premier regard...

– Monsieur Della Robbia, qu'attendez-vous pour vous asseoir ? lui rappela le principal, d'un ton sec. Allez, tous à vos places !

Ils s'installèrent et le professeur s'assit à son bureau. Delmas s'éclaircit alors la voix :

– Bien, commença-t-il, je suis désolé qu'elle n'ait pas réussi à venir la semaine dernière, au retour des vacances de Noël, mais mieux vaut tard que jamais, n'est-ce pas ? Cependant, les enfants, je suis heureux de vous présenter votre nouvelle camarade, Eva Skinner !

– Enchantée... murmura timidement la jeune fille.

– Tout le plaisir est pour moi ! cria aussitôt Odd, brisant le silence de la classe.

Tous éclatèrent de rire, et le garçon devint rouge comme une pivoine. Mais le principal ramena vite le silence :

– Je suis ravi que ce soit un plaisir pour vous, monsieur Della Robbia ! Merci pour votre enthousiasme ! Alors, Eva vient d'arriver avec ses parents des États-Unis. De quelle ville, exactement ?

La jeune fille fixa le principal, sans répondre.

Delmas sourit, indulgent.

– Peut-être que vous ne comprenez pas encore très bien notre langue ? D'où venez-vous, Eva ? demanda-t-il, en articulant lentement.

Eva répondit sans le regarder :

– Des États-Unis.

La jeune fille parlait le français avec un accent très bizarre. Jérémy regarda Odd qui fixait Eva la bouche bée. Ulrich, qui était son voisin, dut lui donner un coup de coude dans les côtes pour le ramener à la réalité.

– Bon ! continua le principal. Je suppose que vous nous parlerez de votre ville plus tard.

Puis, il s'adressa à nouveau à la classe :

– En attendant, je veux que vous accueilliez tous Eva avec gentillesse. Elle n'est pas pensionnaire, ses parents habitant près d'ici, mais souvenez-vous qu'aujourd'hui une nouvelle amie est arrivée, prête à commencer une grande aventure...

Odd vit que Jérémy le regardait, alors il leva les yeux au ciel, en articulant silencieusement : « Elle est belle ! »

– ... en bref, aidez-la à s'intégrer et accueillez-la chaleureusement. Enfin, monsieur Della Robbia... pas trop de chaleur, tout de même !

Toute la classe éclata de rire.

Grigory Nictapolis n'avait pas eu le temps de tout nettoyer. Mais le salon avait néanmoins changé d'aspect. Au sol, il y avait juste une dalle en béton sur laquelle se roulaient les deux chiens, Hannibal et Scipion, tout en se disputant un morceau de viande.

Grigory avait fini d'installer tout son matériel. Des paquets de câbles électriques couraient sur les murs, fixés par du ruban adhésif noir. Deux moniteurs de plus de dix mètres

étaient posés au sol, et ils étaient entourés d'une douzaine d'écrans plus petits. L'homme avait aussi installé deux antennes paraboliques sur le toit de manière à ce qu'elles ne soient pas visibles de la rue, et deux autres plus petites dans la maison. Et enfin, une CB : une antenne de radioamateur à fréquences courtes, un scanner pour intercepter les transmissions des voitures de la police, un ordinateur connecté au moniteur et deux autres ordinateurs séparés et connectés à Internet.

De tout ce qu'il avait emporté dans le pick-up, il ne restait plus que trois caisses encore scellées. Deux étaient remplies de vidéo-caméras et de micros. La troisième était gravée d'un emblème représentant un phénix vert, et contenait la Machine, précieuse archive des fiches de mémoire. Grigory caressa du regard la grosse boîte et prit une tasse de café. Il se servirait de la Machine en temps voulu.

En revanche, un fusil automatique était posé sur le tapis, à côté du clavier de l'ordinateur principal. Un fusil d'assaut XM8, prototype de l'armée américaine et jamais mis en production.

Du lourd ! Grigory ne pensait pas en avoir besoin pour mener à bien sa mission, mais savoir qu'il possédait une arme l'aidait à se concentrer.

Il s'assit sur le tapis et alluma l'ordinateur. Les haut-parleurs crachèrent alors la voix d'une jeune fille : « ... souvenirs que j'avais effacés. Et puis, d'un seul coup, dans le rêve,

est apparu un chien énorme, noir, avec la gueule ensanglantée. Il m'a poursuivie. »

L'homme n'avait pas besoin de consulter le dossier pour reconnaître cette voix, c'était celle d'Aelita Stones, alias Aelita Hopper, alias Aelita Schaeffer...

Un chien. La jeune fille avait donc réussi à entendre ses molosses. Il devrait donc toujours faire attention à ce type de « détail ».

L'enregistrement fit une pause. Deux secondes, puis trois.

« On va prendre le petit déjeuner ! »

C'était une autre voix. Le programme de reconnaissance vocale fit apparaître une image sur l'écran. Celle de Jérémy Belpois.

Le microphone directionnel fonctionnait bien, mais le rayon d'action était encore trop étroit. D'ici à vingt-quatre heures, la chambre de la gamine serait assurément couverte à cent pour cent !

L'homme terminait de boire son café quand apparut, sur l'écran principal, une fenêtre noire : Appel réservé avec cryptographie active. Niveau de sécurité 1. Accepter ?

Grigory accepta, et sur les deux écrans jumeaux apparut alors le buste d'un homme. Il portait une veste grise, une chemise blanche au col années soixante-dix, et une cravate bleue. Et sur le col de la veste, un insigne représentait un oiseau. Un phénix vert, le symbole de la Green Phoenix. C'était son chef, Hannibal Mago.

Le Magicien jouait avec la souris de son ordinateur, faisant tinter les bagues qui ornaient ses doigts. Son visage était dans la pénombre et un gros chapeau à large bord cachait ses yeux. On apercevait juste une mâchoire carrée et une large bouche entrouverte, découvrant deux canines en or.

– Bonjour, Grigory.

– Bonjour, monsieur.

La voix du Magicien était profonde, déformée et fortement altérée par les instruments électroniques. Même en travaillant longtemps dessus, Grigory savait qu'il n'obtiendrait jamais une empreinte audio reconnaissable.

– Avez-vous fait bon voyage ?

– La base est opérationnelle, monsieur, répondit Grigory. Demain, tout sera prêt, même à la villa.

Le Magicien répondit d'un claquement de langue :

– Excellent ! Mais souvenez-vous que la surveillance n'est qu'un de vos objectifs ! Maintenant que le signal est redevenu actif au collègue Kadic, il est absolument prioritaire de recueillir de nouvelles informations.

– Oui, monsieur.

Grigory réduisit l'image de son moniteur principal en un petit point de l'écran et commença à chercher parmi les dossiers digitaux.

– Avez-vous des préférences, monsieur ? Par qui voulez-vous que je commence ?

– Ça m'est égal, Grigory ! répondit le Magicien d'une voix froide. Ce qui m'intéresse, ce sont les résultats. Je veux des papiers signés par le professeur. Je veux des codes.

– Oui, monsieur.

– Mais surtout, je veux la confirmation que ce fameux supercalculateur existe réellement. La trahison, il y a dix ans, de notre agent le plus sûr a été un coup dur. Et j'ai la ferme intention de prendre ma revanche... Ai-je été assez clair ?

– Très clair, monsieur.

Dans une des fenêtres de l'écran apparut alors un jeune garçon avec des cheveux blonds en pétard et un drôle de chien dans ses bras. Puis, derrière lui, deux adultes souriaient.

Un nom clignota sous la photo : Odd...

– Della Robbia, indiqua Grigory. Je commencerai par eux, monsieur.

Le Magicien répondit « oui », puis éclata d'un rire satanique.

2

LE DOSSIER WALDO SCHAEFFER



Odd porta la cuillère à sa bouche et avala le liquide chaud. Ulrich lui tapa sur l'épaule :

– Hé, mais c'est de la soupe, ça ?

– Mouais... répondit Odd d'un air absent, tout en prenant une autre cuillerée.

– Mais qu'est-ce qu'il a !?! demanda Yumi, surprise.

Ulrich haussa les épaules. Odd était sans doute devenu fou... car il avait toujours détesté les légumes !

Le regard d'Odd était en réalité bien au-delà de son assiette, bien au-delà de la table, bien au-delà de ses amis. Pour être tout à fait précis, il était perdu à l'autre bout de la cantine

de Kadic, là où Eva Skinner venait d'approcher du self-service.

Après un instant d'hésitation, Eva avait pris un plateau, imitant les autres, mais oubliant complètement les couverts et son verre. Elle arriva devant la cuisinière, une femme souriante et rondouillarde.

– Légumes ou frites ?

La jeune fille la fixa sans répondre.

– Tout va bien ? lui demanda la cuisinière.

Ulrich, qui observait la scène, lança :

– Mais que fait-elle ? Elle n'a jamais mangé à la cantine de sa vie, ou quoi ?

– Et alors ? murmura Odd, rêveur. Elle est si belle...

– La nouvelle n'a pas l'air dans son assiette ! siffla Sissi, en surgissant devant ses camarades.

D'après certains, Elisabeth (dite Sissi) Delmas était la fille la plus belle de l'école. Mais pour tous, elle était également la plus antipathique, bien qu'intouchable vu qu'elle était la fille du principal ! Comme toujours, Sissi avait fait son entrée à la cantine accompagnée de ses deux « gardes du corps », Hervé et Nicolas. Elle se dirigea droit sur la nouvelle collégienne.

Puis, elle attrapa un plateau, y déposa des couverts et un verre, et le tendit à Eva d'un sourire moqueur.

– Tu vois ? dit-elle bien fort pour que tout le monde l'entende. Ce n'est pas si difficile ! Maintenant, tu peux commander ce que tu veux, puis tu t'assois et tu manges. Pour manger, tu dois te servir de ça : ce sont des couverts.

Je peux te montrer comment on s'en sert... La pauvre, elle n'en a peut-être jamais vu aux États-Unis !?

Hervé et Nicolas ricanèrent.

Eva sourit béatement et demanda :

– Tu es très gentille. Tu es une... serveuse, c'est ça ? Pourrais-tu prendre mon plateau et l'apporter sur la table avec ces choses vertes, et aussi avec une tranche de ça ? Merci !

Sissi devint rouge de rage !

– Serveuse, moi ? Comment oses-tu !?

Odd, Ulrich et les autres éclatèrent de rire. Tandis que Sissi, furieuse, s'éloignait d'un pas rapide.

– Mais on n'a pas encore mangé !? protesta son ami Nicolas.

– Moi, je n'ai plus faim ! répondit-elle froidement...

Pendant que Sissi et ses deux « gardes du corps » sortaient du réfectoire, Ulrich fourra un bout de pain dans la bouche entrouverte d'Odd.

– Bah, dis donc ! souffla-t-il. Ta nouvelle amie a un sacré caractère !

La chambre de Jérémy était une des seules chambres individuelles que le collège réservait aux garçons. Elle était vide, à l'exception d'une énorme affiche d'Einstein accrochée au-dessus du lit, et d'un très grand bureau.

Il fut un temps où la table était envahie aux trois quarts par l'ordinateur de Jérémy, toujours en liaison avec le supercalculateur de l'usine abandonnée. Mais depuis que Lyoko avait

disparu, le jeune garçon avait pratiquement renoncé à l'informatique et avait tout rangé dans l'armoire fermée à double tour. C'était sa manière de signifier définitivement la disparition du monde virtuel et de manifester ce deuil concrètement. Aussi, désormais, n'y avait-il sur le bureau qu'une télé, un ordinateur portable pour naviguer sur Internet, et quelques livres et revues.

– Je suis inquiet pour Aelita, les gars ! soupira Jérémy.

Les quatre amis s'étaient réunis dans la chambre de Jérémy. Yumi et Ulrich étaient assis par terre les jambes croisées, tandis qu'Odd jouait sur le lit avec Kiwi, son bullterrier. C'était un roquet sans poils et au museau complètement déformé par rapport au reste du corps. Ce qui n'empêchait pas le chien de sauter joyeusement sur le ventre de son maître !

– Mais, ce ne sont que des cauchemars ! dit Odd pour dédramatiser.

– Ce ne sont pas uniquement des cauchemars. Aelita a déjà fait de drôles de rêves dans le passé, vous vous souvenez ? Il pourrait s'agir d'un indice pour retrouver sa mère. Nous savons qu'elle a été enlevée, mais pas par qui. Ni où elle se trouve maintenant...

– Il s'est passé un sacré bout de temps depuis, Jérémy ! fit remarquer Yumi. Aelita était très jeune à l'époque, elle ne se souvient même pas de sa mère. Après toutes ces années, Anthea pourrait être...

– Nous ne le saurons jamais si nous ne la retrouvons pas ! coupa Jérémy. Et nous devrions aussi en découvrir plus sur le

professeur Hopper ! Chaque fois que nous avons de nouvelles informations sur lui, les choses semblent se compliquer davantage. Par exemple, pourquoi a-t-il créé Lyoko ? Et pourquoi nous a-t-il aidés à le détruire, ensuite ?

– Ça m'a l'air évident, objecta Ulrich. Pour éliminer X.A.N.A. Car si nous n'avions pas désactivé Lyoko, il aurait pu conquérir notre monde.

Jérémy leva les bras au ciel, exaspéré.

– Mais, en fin de compte, X.A.N.A, a aussi été créé par le professeur Hopper ! Au fait, jusqu'à quand pourrons-nous faire croire qu'Aelita est la cousine d'Odd ? Durant les vacances, la police a bien failli découvrir la vérité, et on l'a échappé belle ! Mais tôt ou tard, quelqu'un appellera les Della Robbia qui répondront que la petite cousine Aelita Stones n'a jamais existé.

Odd posa Kiwi par terre, puis leva la tête.

– Vas-y, Jérémy, crache le morceau ! Tu as déjà un plan infallible en tête ou un truc dans le genre. On le lit sur ton visage !

– Plus ou moins... confirma le garçon, tout sourire.

Puis, il arrangea ses lunettes sur son nez et reprit :

– Nous savons qu'en 1994, Hopper se cacha ici à Kadic avec Aelita, et que pendant un certain temps, il fut professeur de sciences dans notre école.

Odd le regarda de travers :

– Donc tu voudrais...

– Parler avec celle qui a pris sa place, par exemple. C'est-à-dire mademoiselle Hertz. C'est elle qui a remplacé Hopper, peut-être qu'elle sait quelque chose...

– Mademoiselle Hertz est une femme bien trop sérieuse ! soupira Ulrich. Que peut-elle savoir sur les enlèvements, les mondes virtuels et autres agents secrets ?!

– Nous n'avons pas d'autre choix, les gars, lâcha Jérémy en secouant la tête.

Le soleil de l'après-midi inondait de ses rayons le parc, situé en face du collège Kadic, tandis que les ombres des arbres s'allongeaient vers les bâtiments de l'école. Il faisait froid et la neige s'entassait encore sur les allées.

Seule sur un banc, Aelita faisait glisser entre ses doigts son pendentif en or. Un des seuls objets qui la liait à son père : Waldo Schaeffer sur les papiers, Franz Hopper au collège. Combien de noms peuplaient ses souvenirs ? Noms qui lui parlaient de tant de vies en une : la sienne. Le bijou était un disque plat, attaché à une simple chaînette en or. Mais sur la surface du disque, un nœud de marin était dessiné et les lettres W et A y étaient gravées.

Aelita avait fait des recherches et avait découvert que l'on se servait de ce type de nœud pour lier deux cordes entre elles, et plus on tirait sur les deux cordes pour défaire le nœud, plus il se resserrait. Ceci avait une signification bien précise : Waldo et Anthea étaient liés pour toujours...

En réalité, le pendentif n'avait pas suffi à les garder unis. Son père et sa mère étaient loin l'un de l'autre depuis près de vingt ans, maintenant. La jeune fille remua la tête, comme pour chasser une pensée. Non, la vérité était que son père et sa mère resteraient éloignés pour toujours. Lui était mort, et sa maman...

– Pourquoi tu pleures ?

Eva Skinner avait un drôle de sourire. Elle semblait embarrassée et distante à la fois. Aelita essuya ses larmes sur la manche de sa veste. Eva venait d'arriver à Kadic, tout devait être nouveau pour elle. Cet après-midi, elle portait juste un pull fin en coton, mais elle n'avait cependant pas l'air d'avoir froid.

– Oh, pour rien... répondit timidement Aelita, cachant la précieuse chaînette sous son pull.

– Si tu veux, je peux m'en aller, proposa Eva.

Aelita secoua la tête :

– Non, non, reste, tu ne me déranges pas. Et puis, les larmes ne pourront rien changer.

Peu après, en voyant que sa nouvelle camarade ne parlait pas, Aelita ajouta :

– Je t'ai vue aujourd'hui, à la cantine, avec Sissi. Ne t'inquiète pas, elle prend toujours les gens de haut.

– Ce n'est pas grave ! répondit Eva. C'est peut-être parce que je suis la nouvelle.

– Oui, c'est sans doute pour ça, sourit Aelita.

Elle se sentit proche d'Eva et se rendit vite compte que le français de la jeune fille s'était beaucoup amélioré depuis le matin. Incroyablement amélioré, même. Il lui semblait qu'Eva avait plus de vocabulaire, et que son étrange accent était moins marqué. Elle devait avoir un esprit vif et apprenait vite.

Aelita lui tendit la main et annonça :

– Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, tu peux compter sur moi.

Cela voulait-il dire qu'elles devenaient « amies » ?

– Je n'y manquerai pas ! sourit Eva, en lui serrant la main.

Oui, ce geste ressemblait fort à de l'amitié !

Pour mener à bien son plan, JérémY attendit dix-huit heures, l'heure à laquelle mademoiselle Hertz s'enfermait dans son bureau pour corriger les devoirs des élèves.

La pièce de la professeur de sciences rappelait un peu un laboratoire d'alchimiste : petite et encombrée d'objets curieux qui occupaient le bureau et les étagères, mais aussi le sol et le rebord de fenêtre. Il y avait des piles Volta et des alambics, des éprouvettes bien alignées, remplies de composants chimiques, des sextants et des oscillomètres.

La professeur était une femme élancée, avec une énorme paire de lunettes rondes et une tignasse de cheveux gris frisés, désordonnés et tombant jusqu'aux épaules. Elle portait comme toujours une blouse de laboratoire, et lorsque JérémY se présenta, elle était en train de corriger une impressionnante pile de devoirs.

– Jérémcy ! s'exclama-t-elle. Que fais-tu là, à cette heure-ci ? Tu as des problèmes sur la recherche de cellules ?

Le jeune garçon chercha du regard un espace libre pour s'asseoir. En vain. Il finit par s'installer sur le tas de revues du *Scientific American*, empilées juste devant le bureau.

Il toussota, ne sachant pas trop par où commencer.

– Voilà, mademoiselle... euh... En réalité, j'aimerais avoir des informations sur le professeur de sciences qui enseignait à Kadic avant vous, un certain Franz Hopper.

Mademoiselle Hertz leva les yeux de ses papiers et Jérémcy comprit qu'il avait maintenant toute son attention. Mais il s'aperçut aussitôt que sa requête n'enthousiasmait pas du tout sa professeur.

– Pourquoi t'intéresse-t-il ? demanda-t-elle, en feignant l'indifférence.

– Oh, comme ça... répondit-il évasivement. C'est parce que dans la bibliothèque de l'école, j'ai trouvé un livre du professeur Hopper, une introduction aux principes quantiques...

–... appliqués à l'informatique ! l'interrompit mademoiselle Hertz. Oui, je connais ce texte, Mais il me semble un peu trop difficile pour un jeune de ton âge !

À ces mots, Jérémcy comprit qu'il lui fallait rester sur ses gardes : si mademoiselle Hertz connaissait le livre, elle s'intéressait peut-être aux ordinateurs quantiques ? Savait-elle alors que Hopper en avait construit un dans l'ancienne usine qui jouxtait l'école ?

Le jeune garçon était décidé à ne pas laisser passer cette occasion !

– Le professeur Hopper m’a intrigué. Je veux dire, il enseignait ici, dans notre école. Vous l’avez connu ?

– Oui, enfin non... de vue. J’ai commencé à enseigner à Kadic dès qu’il a quitté son poste.

– Mais alors, si je ne me trompe pas, même si vous n’enseigniez pas à cette époque, vous étiez quand même son assistante de laboratoire !? insista Jérémy. Vous avez dû travailler ensemble au moins deux ans, non ?

– Jérémy ! coupa mademoiselle Hertz, agacée. Tu es venu pour un interrogatoire ? Oui, en effet, il y a une dizaine d’années, j’étais assistante au laboratoire de chimie, mais le professeur Hopper ne s’intéressait pas trop à la matière. Je l’ai peut-être vu deux ou trois fois en tout et pour tout.

Jérémy acquiesça, sans être convaincu. Cette histoire n’était pas claire. Il revint alors à la charge :

– Mais vous, vous savez pourquoi il est parti, mademoiselle ? En 1994, il a quitté l’école et puis il a disparu...

– Je suis désolée mais je n’en sais rien ! coupa-t-elle, d’un ton sec. Et toi, au lieu de penser à la physique quantique, tu ferais mieux de te concentrer sur la biologie ! J’attends ton devoir sur les cellules pour demain, sans faute. Tu peux y aller !

Jérémy se leva, trébucha sur un gros magnéto électrique et faillit faire tomber les revues sur lesquelles il s’était assis.

Jamais sa professeur ne l'avait fait sortir d'une manière si expéditive...

Il poussa la porte du bureau sans la refermer. Le couloir était désert. Après tout, c'était presque l'heure du dîner ! Il resta immobile, adossé au mur, l'oreille pointée vers la porte entrouverte.

Il entendit la professeur soupirer, puis il devina qu'elle décrochait le téléphone :

– Monsieur le principal ? Susan Hertz, à l'appareil. Je viens de voir Jérémy Belpois. Il voulait avoir des informations sur Franz Hopper... Oui, merci. J'arrive tout de suite !

Jérémy déguerpit sans attendre !

La tache sur le mur de sa chambre lui rappelait quelque chose de familier. Allongé sur le dos, Odd essaya de se concentrer. Mais oui ! C'était... un cœur. La bouche d'Eva Skinner !

Ouh la ! Il fallait vraiment qu'il arrête d'y penser et qu'il s'efforce d'étudier, car il avait une interro de français le lendemain et il n'avait pas encore ouvert son livre ! Il attrapa le manuel de littérature qui était par terre, alors que Kiwi en mordillait la couverture. Le chien aboya... il voulait sortir !

– Calme-toi ! bougonna Odd. On ira se promener plus tard !

Il commença à lire. *Stendhal fut l'écrivain le plus important de la période Eva Skinner. Son œuvre Eva aime Odd est sans aucun doute la Eva Skinner...*

– Mumm, non. Non ça ne veut rien dire du tout !

Kiwi aboya encore.

– Tais-toi ! dit Odd en jetant le livre en direction du chien.

Kiwi couina et fila hors de la chambre.

Le garçon se redressa :

– Dis donc, mon Kiwi, où vas-tu ? Tu ne peux pas...

Il courut dans le couloir, pieds nus, et vit le chien se précipiter dans les escaliers, puis trotter vers le jardin.

– Reviens ! cria Odd.

« Si quelqu'un le voit, je suis perdu ! » pensa le garçon, embarrassé. Il était interdit d'avoir des animaux à Kadic. Cela faisait presque trois ans qu'il cachait Kiwi, mais le danger était toujours présent.

– Qu'est-ce que tu as, Odd ? demanda Sissi, en sortant la tête de sa chambre. Tu as perdu tes chaussures ?

– Oui, elles se sont enfuies... Avec ta cervelle, je crois ! D'ailleurs, si tu les retrouves, préviens-moi ! lui répondit-il.

Puis, sans perdre une minute, il se précipita dehors. Dans le parc, le soleil s'était désormais caché derrière les bâtiments et il commençait à faire frisquet.

Odd courut vers le terrain de foot : Kiwi s'était sûrement faufilé de ce côté. Le problème était que le terrain se trouvait à côté du gymnase. Et le gymnase était le royaume de...

– Jim, oh zut ! murmura Odd.

Jim Moralès était beaucoup plus jeune que les autres professeurs. Aussi, presque tous les collégiens le tutoyaient et le traitaient plus comme un camarade que comme un enseignant. Il était plutôt sympathique, sauf si on l'énervait !

C'était un costaud trapu, toujours en jogging, mais ça, c'était normal, vu qu'il était professeur d'éducation physique ! Ses cheveux étaient retenus par un bandeau élastique et il portait un éternel pansement collé sur la pommette qui, disait-il, lui donnait un air de lutteur. D'après Odd, ça le faisait plus ressembler à un idiot qui s'était coupé en se rasant la barbe, mais ça, il ne pourrait jamais le lui dire en face !

Jim était penché vers Kiwi et lui caressait le ventre.

– Bah, qu'est-ce que tu fais là, toi ? Tu t'es perdu ?

Dès qu'il aperçut son maître, le chien se redressa et courut à sa rencontre. Odd le prit vite dans ses bras.

– Calme, Kiwi, calme ! murmura-t-il. Tu as fait un sacré raffut...

– Lui n'a rien fait du tout ! répliqua Moralès, prenant le garçon de haut. C'est même un petit chien adorable. En revanche, toi, tu sais très bien qu'il est interdit d'avoir des animaux au collège.

Odd haussa les épaules :

– Mais il n'est pas à moi, je ne sais pas pourquoi il fait semblant de me connaître !?

Kiwi lui lécha le visage.

Le professeur sourit, puis lança d'un ton sarcastique :

– Je vois, je vois... Et d'ailleurs, on se demande pourquoi tu l'as appelé par son nom ! Alors, maintenant, nous allons ramener le chien dans ta chambre, puis nous irons rendre une petite visite à Monsieur le principal. Qu'est-ce que tu en dis ? C'est lui qui va te donner la punition que tu mérites.

Au gymnase, Yumi et Ulrich s'entraînaient au kung-fu, tandis qu'Aelita les observait dans un coin, en écoutant un peu de musique. Quand Jérémy entra, Yumi profita d'un instant d'inattention d'Ulrich pour l'attraper par le t-shirt. En un éclair, tous deux furent à terre, dans un enchevêtrement de jambes et de bras. Ils se fixèrent quelques secondes, puis se relevèrent. Ils étaient tout rouges, et pas seulement à cause de l'effort dû à l'entraînement.

– Alors ? demanda Ulrich à Jérémy, en massant son épaule endolorie.

Aelita ôta ses écouteurs puis regarda ses deux amis d'un air interrogateur.

– Alors, quoi ? souffla Jérémy qui commençait à avoir des sueurs froides. Bah... voilà... je sais que j'aurais dû te le dire... mais nous avons pensé que... enfin...

Yumi vint vite à son secours :

– Il est allé parler avec mademoiselle Hertz pour lui demander des nouvelles de ton père. Nous avons pensé que ça pourrait être un moyen de découvrir quelques indices...

Aelita tourna son regard vers Jérémy.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit, à moi ? Franchement, merci !

Le jeune garçon déglutit. Ah, si seulement, il avait pu creuser un trou dans le sol, il s'y serait enfoncé et aurait disparu pour toujours !

Aelita se rapprocha de lui.

– C'était très, vraiment très... lança-t-elle, en changeant soudain de ton, sympa de ta part. Merci !

Puis, elle lui fit un bisou sur la joue... Le cœur de JérémY se mit à battre à cent à l'heure !

– Écoutez ! fit Ulrich. J'entends de drôles de bruits, dehors !

Yumi soupira :

– C'est juste Jim qui braille, comme d'habitude...

– Je vais quand même jeter un coup d'œil. J'ai aussi cru entendre la voix d'Odd... Continuez sans moi !

Ulrich courut dehors, mais il n'y avait déjà plus personne...

– Hum, je vous dérange ? demanda Jim Moralès, d'un ton anormalement effacé.

Le principal Delmas lui lança un regard noir de derrière ses lunettes.

– Jim, vous devriez apprendre à frapper aux portes ! tonna-t-il.

– Euh, bon, excusez-moi...

Odd se pencha derrière l'épaule du professeur. Et dans le bureau du principal, il y avait aussi mademoiselle Hertz, encore plus sérieuse que d'habitude.

– Monsieur Delmas, annonça-t-elle. Je crois qu'il vaut mieux que je retourne à mon travail. Merci beaucoup !

– Je vous en prie. Et surtout, tenez-moi au courant ! Au revoir.

Tous deux avaient l'air très mal à l'aise. Si la professeur sortit sans même saluer Jim et Odd, le principal, lui, referma bien vite le dossier qui était ouvert sur son bureau, dans une vieille chemise jaunie.

Mais juste avant que Delmas ne la glisse dans un tiroir, Odd réussit à lire l'inscription sur la couverture : *Waldo Schaeffer*. C'était le vrai nom de Franz Hopper, celui que le professeur portait avant de se réfugier au collège Kadic !

Tout à coup, Odd se souvint que Jérémie avait prévu de parler avec mademoiselle Hertz, et justement cet après-midi. Le cerveau d'Odd ne fit qu'un tour : Jérémie parle avec mademoiselle Hertz, mademoiselle Hertz court chez le principal, le principal a un dossier sur Waldo Schaeffer... Bizarre, bizarre, tout ça...

Entre-temps, Jim Moralès avait expliqué au principal l'affaire de Kiwi.

– Et où avez-vous laissé ce chien ? demanda le principal.

– Dans la chambre d'Odd.

Le principal s'adressa alors au jeune garçon, d'un ton sec :

– Garder des animaux dans les chambres est strictement interdit. Vous êtes exclu pour une semaine. En attendant, allons retrouver ce chien !

En s'avançant vers la chambre qu'il partageait avec son copain Ulrich, Odd se sentait bien seul et très malheureux. Il serait donc renvoyé. Il y avait pire dans la vie qu'une semaine de vacances imprévue, mais désormais, il y avait Eva dans sa

classe... Elle était si belle et lui serait donc absent ! Ce n'était pas juste !

Odd ouvrit la porte de sa chambre sur ordre du principal. Comme d'habitude, la vieille chambre était en désordre. D'un côté, il y avait les affiches d'arts martiaux d'Ulrich, et de l'autre, au-dessus du lit d'Odd, le poster du mythique Harry Metal qui explosait sa guitare électrique sur un ampli. Quant au livre de littérature française, il traînait toujours par terre !

– Bon, où est ce chien ? demanda le principal en scrutant la pièce.

Jim se gratta la tête, perplexe.

– Il a dû se cacher quelque part, dit-il en se baissant pour regarder sous le lit. Attendez...

Odd sentit l'espoir monter en lui :

– Monsieur le principal, j'avais bien dit à Jim que ce chien n'était pas à moi !

– Il est sûrement ici ! bougonna le professeur de gym en ouvrant les armoires et les tiroirs.

Contrarié, il souleva même les abat-jour sur les tables de chevet !

– Ça suffit, Jim, ne soyez pas ridicule ! gronda le principal. Relevez-vous !

– Monsieur le principal ! protesta Odd, Vous ne pouvez pas me renvoyer pour un chien qui n'existe pas !?

– Ce n'est pas que je n'ai pas confiance en vous, rétorqua Delmas, mais étant donné que le chien n'est pas là pour l'instant, vous vous en sortirez avec seulement deux jours de

mise à pied. Un professeur viendra vous chercher en début de cours et vous raccompagnera à votre chambre. Et vous aurez INTERDICTION ABSOLUE d'en sortir. C'est clair ?

Odd baissa la tête.

– Oui, monsieur, murmura-t-il.

– Et vous, Jim, venez avec moi ! continua Delmas. Nous devons avoir une petite explication.

Le mot de passe des ordinateurs du secrétariat était très facile : *sissidelmas*. C'était le nom de la fille du principal. Dès sa première année au collège, Jérémy l'avait découvert quelques jours à peine après la rentrée scolaire.

Le jeune garçon alluma son vieil ordinateur et entra dans les données du secrétariat, en commençant par contrôler les fichiers des enseignants. D'après ce qu'il en ressortait, mademoiselle Hertz avait vraiment été assistante de laboratoire lorsque Hopper enseignait, mais c'était au laboratoire de physique, et non de chimie. Mademoiselle Hertz lui avait donc menti, et il était impossible qu'elle n'ait vu le scientifique que deux ou trois fois.

Jérémy fouilla dans les archives jusqu'à ce qu'il trouve le dossier de Franz Hopper. Celui-ci ne comportait que quelques lignes : la date à laquelle il avait obtenu son diplôme et les titres de certaines de ses publications. Même la photo était sombre, il y était presque méconnaissable.

Il s'arrêta sur la dernière ligne du dossier : *6 juin 1994 : il présente sa démission. Voir la lettre ci-jointe.* Mais en pièce

jointe, il n'y avait aucune lettre, et Jérémy était sûr que Hopper ne l'avait jamais écrite. C'était à cette période que le professeur avait créé Lyoko, qu'il avait pris Aelita avec lui et qu'il s'était réfugié dans le monde virtuel qu'il avait lui-même inventé. Et le 6 juin correspondait exactement à la date de sa disparition.

Jérémy réfléchit. Hopper s'était réfugié dans Lyoko parce qu'il était recherché par quelqu'un. Il était évident qu'il n'avait pas pu présenter sa lettre de démission avant sa fugue, ceci aurait été une preuve de son intention de s'enfuir. Donc, tout ceci n'était que mensonge. Mais pourquoi ? Qui avait couvert la fugue du professeur, et qui l'avait aidé précédemment à se cacher au collègue Kadic ? Et surtout, pourquoi Hopper avait-il, ensuite, cherché refuge dans Lyoko alors qu'il savait pertinemment que son ennemi X.A.N.A, s'y trouvait ?

Trop de choses sans aucun sens, trop de questions sans réponses...

Soudain, l'ampoule de sa lampe de bureau éclata d'un claquement sec qui le fit tressaillir. Puis, son ordinateur portable s'éteignit et se ralluma automatiquement.

Jérémy s'éloigna du clavier, les yeux écarquillés comme s'il venait de voir un fantôme.

Le courant sauta. Les ampoules éclatèrent. Cela ressemblait vraiment à une des attaques électriques que X.A.N.A, avait tant de fois lancées à Kadic. Mais c'était impossible, X.A.N.A, avait été détruit et Lyoko était éteint depuis longtemps. Tout ceci n'était qu'une coïncidence !

◆ LA VILLE SANS NOM ◆

Le garçon éteignit à nouveau son ordinateur, puis s'allongea sur le lit.

Jérémy était un scientifique.

Il ne croyait pas aux coïncidences.

3

KIWI EST BLESSE !



La maison de Yumi se trouvait dans un quartier paisible, à moins de dix minutes à pied de Kadic. C'était une petite villa élégante, avec un jardin très soigné, mais minuscule. Ulrich le trouvait surtout un peu trop « japonisant ». Mais à ce moment précis, il n'avait pas le temps de penser aux plantes !

Il sonna en essayant de cacher Kiwi sous sa veste, et pria très fort pour que les parents de Yumi ne soient pas chez eux.

– Ah, c'est toi ! salua vite fait son amie.

– Quel enthousiasme ! répliqua Ulrich ironiquement. Moi aussi, je suis content de te voir ! Je peux entrer ? Tes parents sont là ?

– Non, il n’y a que Hiroki et moi ! lui répondit-elle en le laissant passer.

Ulrich ôta ses chaussures avant de marcher sur le parquet. Les parents de Yumi vivaient en France depuis plusieurs années, mais avaient gardé les traditions de leur terre natale. Et dans la maison, il était interdit de porter des chaussures, même pour les invités. Le jeune garçon agita ses doigts de pied dans ses chaussettes, espérant ne pas sentir mauvais après la course qu’il venait de faire.

L’intérieur de la maison était aussi décoré en style oriental : outre les chaises et une table de hauteur standard, trônait une autre table plus basse entourée de coussins pour s’agenouiller. Et dans les chambres, pas de lits, mais des *futon*s, de fins matelas japonais que l’on posait directement sur le *tatami*, un parquet en bois.

Dans le salon, Hiroki, le petit frère de Yumi, âgé de dix ans, était assis par terre sur une montagne de coussins, concentré sur un jeu vidéo. Le son de la télévision était si fort que l’on aurait cru qu’une armée entière de monstre allait se faire massacrer !

– Hiroki, baisse, s’il te plaît ! hurla Yumi.

Puis elle s’adressa à Ulrich :

– Alors, qu’est ce que tu fais là ?

– C’est à ce moment précis que Kiwi sauta de la veste d’Ulrich pour courir dans les bras d’Hiroki, tout en prenant soin de poser ses pattes sales sur le joli sol du salon des Ishiyama !...

Ulrich regarda ses vêtements : l'intérieur de sa veste et une partie de son maillot étaient déchirés et imbibés de boue.

– Oh, zut...

– Qu'est ce qu'il fait là, lui ? demanda Yumi.

Ulrich soupira et expliqua :

– Quand je suis sorti du gymnase, j'ai vu que Jim tenait Odd par une oreille tout en portant Kiwi sous le bras. Ce gros malin s'est fait attraper, du coup, je les ai suivi jusqu'à notre chambre où Jim a laissé le chien pour accompagner Odd chez le dirlo. J'ai réussi à prendre Kiwi juste à temps, et heureusement ! Sinon Odd aurait été renvoyé.

– Tu ne m'as pas répondu ! insista Yumi en posant les mains sur les hanches. Qu'est ce qu'il fait ici ?

– Je ne savais pas où le cacher ! Tu es la seule du groupe à ne pas être pensionnaire... Alors, vu que nous ne pouvons pas le garder... je me demandais si toi, tu ne pouvais pas veiller sur Kiwi... juste quelques jours, jusqu'à ce que le calme revienne.

La voix glaciale de Yumi lui arriva aux oreilles :

– Mais tu es fou !? N'y pense même pas !? Que vont dire mes parents.

Ulrich sentit l'irritation le gagner :

– Dis donc ! D'habitude, tu te moques bien de ce que pensent tes parents !? Et puis là, c'est juste pour rendre un service à Odd !

– C'est toi qui parles de parents ? Allez, stop ! Ça suffit ! De toute façon, la réponse est non !

– Hé ! Calmez-vous, tous les deux ! coupa Hiroki. Je m'en occupe, moi, de Kiwi ! C'est mon ami !

Le chien confirma en lui léchant le visage.

– J'ai déjà dit qu'il ne fallait même pas y penser ! répliqua Yumi.

Ulrich l'ignora, en s'inclinant vers Hiroki :

– Merci mille fois, petit ! Odd t'en sera reconnaissant pour toujours !... Alors, c'est O.K. ! Maintenant, excusez-moi, je dois me sauver !

Ulrich s'enfuit, remettant ses chaussures tant bien que mal en sautant le long de l'allée.

Ses parents... Yumi n'aurait pas dû ressortir cette histoire. Depuis longtemps, Ulrich ne s'entendait plus avec eux, surtout avec son père qui était trop conventionnel et trop sévère. Certes, ça aurait été bien de résoudre les choses tant que sa famille était encore unie. Mais désormais, les tensions étaient telles que la situation n'avait plus aucune chance de s'arranger.

Il courut à toute allure vers Kadac, en cherchant à ne pas y penser. Parce qu'il n'avait pas envie de penser. Il avait envie de ne penser à rien.

Photo d'Ulrich. Il souriait, les yeux plissés à cause du soleil qui l'éblouissait. La photo, collée sur la page d'un journal intime, était encadrée par des petites fleurs dessinées.

Yumi soupira et s'allongea confortablement sur le lit. Elle avait fermé sa porte à clé : elle ne voulait pas que Hiroki

sache qu'elle tenait un journal intime. Et qu'elle y dessinait des fleurs... Il se serait moqué d'elle jusqu'à la fin de ses jours !

Elle tourna la page. Il y avait une esquisse d'Ulrich comme il apparaissait dans Lyoko, dans sa tenue de samouraï: un bandeau blanc dans les cheveux, un élégant kimono et le *katana*, le long sabre des guerriers, posé sur la hanche. La première fois qu'elle s'était virtualisée dans le monde virtuel, Yumi avait découvert qu'ils portaient tous les deux des costumes traditionnels japonais. Elle, d'ailleurs, avait l'allure d'une geisha, avec le maquillage traditionnel et le kimono, serré dans le dos par l'ample ceinture *obi*.

Elle retourna au début du journal, où figuraient quelques notes gribouillées : c'était le récit de leur première rencontre. *J'étais au gymnase, on avait entraîné d'arts martiaux, et j'ai combattu contre ce type, Ulrich. Il bouge bien et avec une incroyable agilité, il pourrait devenir maître d'ici quelques années. À la fin, je l'ai battu. Mais c'était un beau combat.*

Yumi soupira encore. Pourquoi tout était-il si compliqué ? En avançant plus loin dans le journal, les problèmes arrivaient. Ils avaient pour nom, « William Dunbar ».

William avait le même âge que Yumi et était tombé amoureux d'elle au premier regard, même si elle... Elle ?

La jeune fille sortit de dessous son oreiller son lecteur Mp3 et mit ses écouteurs. Elle choisit ses chansons préférées et, son journal sur le ventre, ferma les yeux en se laissant bercer par la musique. Images d'elle, d'Ulrich et de William en mail-

lot de bain. Ulrich qui lui sauvait la vie dans une des innombrables batailles sur Lyoko. William, avec une expression cruelle sur le visage, la fois où son esprit avait été possédé par X.A.N.A, et où il avait tenté de la tuer...

PFFFUIITT !

La jeune fille se dressa d'un bond en hurlant.

– Eh, Yumi, ça va ? demanda Hiroki, de l'autre côté de la porte fermée.

– Oui, oui. Ne t'inquiète pas, je...

Elle regarda à terre : le lecteur Mp3 avait explosé et fondu, formant un petit tas de plastique difforme. Il sentait le brûlé et fumait.

– Qu'est-ce que tu as !? insista son petit frère, en tambourinant à la porte.

– J'ai trébuché ! dit-elle pour le rassurer. Rien de grave ! T'inquiète !

– Mais j'ai entendu une explosion ! C'était une explosion, j'en suis sûr !

– Je te dis que non, tout va bien. C'est bon !

Les écouteurs lui avaient explosé dans les oreilles. Le lecteur Mp3 avait brûlé. Ça ressemblait presque à l'une des vieilles attaques électriques de...

Yumi secoua la tête. Mais non, c'était impossible. C'était sûrement une coïncidence...

Odd se regardait dans le miroir en prenant différentes poses, puis il passa pour la énième fois du gel sur ses che-

veux. Il s'observa un long moment, d'un air critique. Il avait mis son maillot des Desperate, son groupe de rock préféré, et un jeans qui lui allait comme un gant.

– Quel tombeur ! se dit-il en souriant, très satisfait de son image.

Il pouvait y aller, il était irrésistible ! La mésaventure avec Kiwi lui était complètement sortie de la tête. Ulrich l'avait sauvé juste à temps et maintenant, il avait la soirée de libre pour séduire Eva Skinner ! Aelita lui avait dit que la jeune fille devait dîner avec eux à la cantine, donc elle devait déjà être dans le collège.

Odd passa la tête hors de la salle de bains et regarda d'un côté et de l'autre du couloir. Personne en vue... Parfait !

Il s'éclipsa dehors, l'oreille tendue, prêt à repérer le pas lourd de Jim. Il dépassa la porte d'entrée puis traversa la cour en courant.

Il faisait si froid que le parc était désert. Aucun professeur pour le surveiller. Eva avait probablement préféré se mettre au chaud, peut-être à la cantine. Avec un peu de chance, il la trouverait, seule...

– Tu cherches qui ?

Odd sursauta de surprise. C'était Sissi, et elle aussi était un peu trop élégante pour une innocente promenade. Elle portait un haut noir sans manches, noué derrière le cou, et une minijupe étroite. Sa peau était bleuie à cause du froid.

– Quelle drôle d'odeur ! observa Odd, en humant l'air. On dirait de l'herbe fraîchement tondue...

– De l’herbe tondue ? C’est mon parfum, espèce d’idiot !
Je cherchais Ulrich. Et toi, tu cherches qui ?

– Eva ! répondit le jeune garçon, sans réfléchir. Je dois lui demander... des notes... la leçon...

Sissi sourit malicieusement :

– Oui, c’est ça. On veut se lier d’amitié avec la belle Américaine, hein ?...

Des pas résonnèrent sur le sentier. Un rire vulgaire éclata... Était-ce Jim Moralès ?

Odd attrapa d’instinct Sissi par le bras et la poussa derrière un buisson.

– Hé, mais qu’est-ce que tu fais ? cria-t-elle. Laisse-moi tout de suite !

– Chuuut ! murmura le garçon, en lui mettant un doigt sur la bouche.

Les deux collégiens étaient serrés l’un contre l’autre et entourés de feuilles couvertes de neige. Sissi ne put s’empêcher de rougir.

– Qu’est-ce que tu veux faire ? susurra-t-elle.

Les pas s’éloignèrent et le jeune garçon recula aussitôt d’un bond.

– Oh, mais qu’est-ce qui te passe par la tête ? lâcha-t-il. Je ne veux rien faire du tout !

Il ôta la neige de ses vêtements cherchant vite une bonne excuse. Il ne pouvait pas dire à la fille du principal qu’il s’était enfui du dortoir !

– Quelqu'un s'approchait et je ne voulais pas que l'on nous voie ensemble ! improvisa-t-il.

Oui, comme excuse, ça pouvait marcher. Odd sourit et ajouta :

– Qu'est-ce que tu crois ? J'ai une réputation à tenir, moi ! Je ne pouvais certainement pas me faire voir avec toi, habillée sur ton trente et un, au milieu de la neige ! Et avec ce drôle de parfum, en plus !

Son excuse n'était pas si parfaite, car Sissi était devenue encore plus rouge... mais de rage !

– Odd Della Robbia, je te jure que tu me le paieras très cher ! cria-t-elle, en s'enfuyant.

Odd se repentit. Sissi était peut-être une dinde, mais cette fois, il était allé un peu trop loin...

Un peu plus tard, Odd retourna dans sa chambre et se jeta sur le lit, en silence. Ulrich était lui aussi allongé dans un coin, les yeux dans le vague et les pieds collés au mur.

Odd avait erré dans l'école sans trouver Eva et avait failli tomber nez à nez avec le principal... Ce n'était pas son jour ! Il était alors rentré au dortoir, le moral dans les chaussettes.

– Au fait, Ulrich, lâcha-t-il. Merci pour aujourd'hui... Enfin, pour Kiwi.

– De rien, marmonna son ami.

– Dure journée, hein ? souffla Odd.

– Mmm.

– L'horreur ! Tu veux qu'on en discute ?

– Non ! culpa Ulrich.

Odd garda le silence, car après tout, lui non plus n'avait pas envie de parler. Cependant, voir son ami si abattu ne lui plaisait pas du tout. Ulrich était une tête de mule, mais lui au moins, lui voulait du bien. Le voir si triste le mettait vraiment mal à l'aise. Aussi, pour détendre l'ambiance, il saisit une de ses chaussures et la lança sur la tête de son ami.

– Oh, mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria Ulrich. Tu es fou ou quoi ?

– Ya-haaaah !

Tel un félin, Odd bondit vers le lit de son ami, armé d'un oreiller. Mais Ulrich fut plus rapide que lui ! Il le bloqua à mi-chemin avec un coussin, et lui lança une chaussure !

Ils éclatèrent de rire.

– Ouaf, ouaf, ouaf !

Kiwi en était à son douzième tour du « Grand Prix Chambre d'Hiroki », et continuait à avoir l'avantage sur ses poursuivants. À savoir, sur Hiroki. Le chien se recroquevillait sur le *tatami*, puis bondissait sur le bureau, avant de passer sous l'armoire et de filer ventre à terre vers la porte de la chambre, pour ainsi recommencer un nouveau tour de piste ! Le tout, sans cesser d'aboyer comme un fou !

– Kiwi ! cria l'enfant. Stop !

– Hiroki ! hurla Yumi. Arrête de faire tout ce bazar !

La jeune fille ouvrit grand la porte de la chambre. Le chien décida que la course était terminée et que le moment était

venu de monter sur le podium. Il fila à toute allure entre les jambes de Yumi.

– Oh, non !

Le jeune garçon tenta de le poursuivre, mais dans la précipitation, il cogna le genou de Yumi, et tous deux tombèrent.

– Aïe ! Hiroki !

– Kiwi s'échappe ! s'exclama-t-il.

– Mais où veux-tu qu'il aille ? soupira sa sœur, un rien agacée.

La réponse était simple : la fenêtre de la cuisine.

Les deux enfants venaient de finir de dîner. Ils étaient seuls, car leurs parents étaient chez des amis. Après avoir fait la vaisselle, Yumi avait ouvert la fenêtre pour aérer la pièce. Manifestant des dons athlétiques insoupçonnables pour un aussi petit chien, Kiwi sauta sur le plan de travail de la cuisine, fit un slalom entre les fourneaux fraîchement nettoyés et disparut du rebord de la fenêtre, avalé par l'obscurité du soir.

– Oh, non ! s'écria Hiroki, affolé. Il faut le rattraper !

Sa sœur haussa les épaules, en colère :

– Tu vas le rattraper, Hiroki. C'est toi qui as accepté de garder Kiwi. Moi, je reste ici !

Le jeune garçon la regarda, les yeux suppliants :

– Allez, Yumi ! S'il te plaît !

– C'est hors de question ! Et bouge-toi vite ! Va savoir où est Kiwi, maintenant...

Hiroki s'élança sur la route et frissonna, touché par l'air glacial de la nuit. Les lampadaires illuminaient la rue déserte, bordée de petites maisons accolées les unes aux autres, aux jardins étroits, et de voitures toutes bien garées le long des trottoirs. Il était tard et les lumières, à l'intérieur des maisons, se faisaient rares.

– Ouaf, ouaf !

Kiwi était là-bas, au bout de la rue, quelque part sur la gauche.

Dans la journée, la ville était tranquille. Hiroki la préférait à Kyoto, la ville japonaise où il était né. Mais il ne lui était jamais arrivé de se trouver dans la rue de nuit, avec le noir, le froid et surtout, tout seul. Les rues qu'il traversait tous les jours avec Yumi pour aller à l'école prenaient soudain un aspect différent, avec des ombres qui s'allongeaient sur le goudron comme de longs doigts obscurs.

À force de courir derrière Kiwi, le jeune garçon arriva près du collègue. Et au fond à droite se dressait le portail de la villa L'Ermitage. Le silence était tombé, à part le vent et le bruit de quelques canettes qui roulaient en tintinnabulant.

« Je l'ai perdu ! pensa Hiroki. J'ai perdu Kiwi. »

Tout à coup, un homme surgit d'une rue qui longeait L'Ermitage. Il portait un blouson en cuir et était de dos. À la faible lumière des lampadaires, Hiroki aperçut les traits de son visage. Mais il veilla à ne pas se faire remarquer, car quelque chose dans cet homme l'inquiéta et le fit frissonner.

Au même moment, du jardin de la villa, Kiwi commença à aboyer, puis très vite, des grognements s'ajoutèrent à ses hurlements. D'autres chiens déboulèrent. Ils semblaient menaçants...

Sans réfléchir, Hiroki escalada le portail de L'Ermitage et se laissa tomber de l'autre côté. Il était petit et menu, mais agile comme sa sœur ! Une fois au sol, il regarda prudemment alentour. Kiwi n'aboyait plus ; en revanche, les autres chiens grognaient toujours...

Le garçon se précipita dans leur direction, mais il était si préoccupé qu'il ne remarqua même pas qu'aucune rue ne longeait l'Ermitage. D'où venait donc l'homme ? Peu importe... Hiroki avait d'autres chats à fouetter !

Le parc de la villa était désert. Le jeune garçon avança à tâtons dans le noir à la recherche du chien. Hélas, les grognements avaient cessé et un silence pesant l'entourait. Il marcha sur la couche de neige, risquant à chaque pas de glisser. Il s'approcha du garage, une sorte de masure reliée à la villa, et entendit enfin des bruits. Ceux-ci ressemblaient à des halètements rapides comme si quelqu'un n'arrivait plus à respirer. Cela provenait d'une forme étrange, étendue au sol.

C'était Kiwi... Et il était blessé.

Grigory Nictapolus parcourut rapidement la distance qui le séparait de son pick-up. Il monta à bord et claqua la portière avec tant de force qu'il manqua de la casser.

Il avait reconnu le gamin : Hiroki Ishiyama. Un peu plus, et le petit voyait son visage !

L'entraînement et l'extrême prudence de Grigory l'avaient sauvé, mais de peu cette fois. Il savait que ces gamins étaient très rusés. Il lui fallait être encore plus prudent.

Le Magicien le payait pour prévoir l'imprévu...

4

UN ESPION DANS L'OMBRE...



Il n'y avait rien d'intéressant à la télévision. Odd laissa tomber la télécommande sur le lit en bâillant :

– Si ça continue comme ça, je vais m'endormir. Et il n'est que minuit !

À l'autre bout de la chambre, Ulrich passa la tête par-dessus son manuel de littérature :

– Tu pourrais étudier, ça ne te...

– Quoi ? s'insurgea Odd. Un esprit évolué comme le mien n'a pas besoin d'étud...

Sa réponse fut interrompue par la sonnerie du portable d'Ulrich.

– Allô ? répondit le jeune garçon. Mmm. Mmm. O.K. J'arrive !

Il raccrocha et enfila ses chaussures. Odd se redressa :

– Où vas-tu ? Tu ne vas pas me laisser là ?

– C'était Yumi. Elle est très inquiète, elle m'a demandé de venir chez elle.

– Inquiète ? Et pourquoi ?

Ulrich lui lança un regard rapide et soupira.

– Elle ne me l'a pas dit.

– Je ne voudrais pas que quelque chose soit arrivé à Kiwi ! dit Odd, enfilant à son tour ses chaussures.

– N'oublie pas que tu es puni, esprit évolué ! le bloqua Ulrich.

– Je suis puni, c'est vrai ! répondit Odd calmement. Mais cela est un problème uniquement si quelqu'un me voit. Je suis déjà sorti tout à l'heure, et il ne s'est rien passé.

– Tu ne sortiras pas de cette chambre, Odd ! Tu as déjà fait assez de bêtises, comme ça !

– D'accord, papa ! Comme tu voudras ! railla le jeune garçon. Ulrich sourit résigné, et les deux amis sortirent ensemble de la chambre...

Enveloppé dans une couverture, Kiwi se reposait dans les bras d'Hiroki. Il était encore essoufflé et son cœur battait vite. Odd se précipita vers son petit chien blessé.

Hiroki le regarda, les yeux emplis de larmes :

– Je suis désolé, Odd... Je suis désolé, je...

Odd souleva délicatement la couverture. Le corps trapu de Kiwi était couvert de griffures, dont deux très profondes. Une de ses oreilles avait été mordue et le chien tremblait comme une feuille. Le jeune garçon le caressa doucement, en veillant à ne pas appuyer sur les blessures.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

– Sur le pas de la porte, Yumi lui expliqua tout, sautant nerveusement d'un pied sur l'autre.

Les yeux d'Ulrich lançaient des éclairs de rage.

– Bravo, Yumi ! Non seulement tu n'as pas voulu t'occuper de Kiwi, mais tu l'as aussi laissé s'échapper. Et comme si ça ne suffisait pas, tu as envoyé Hiroki le chercher. Ton petit frère ! Tout seul, dans la nuit !

– Je... commença à bafouiller la jeune fille. J'ai...

Ulrich l'interrompt, fou de colère.

– Si au moins vous aviez été ensemble, vous auriez trouvé Kiwi cinq minutes avant que ce chien ne l'attaque, et il n'aurait peut-être pas été blessé, et peut-être que...

Yumi n'était pas du genre à se taire longtemps sous une pluie de reproches, même si certaines accusations étaient justifiées. D'ailleurs, ça commençait à sérieusement l'énerver...

– Allez, vas-y ! répliqua-t-elle, piquée au vif. Juge-moi ! C'est ce que tu sais faire de mieux, n'est-ce pas, Monsieur Perfection. Toi, tu...

– ÇA SUFFIT, VOUS DEUX ! STOP !

Odd était livide, et il avait crié si fort qu'il avait fait jap-per Kiwi et sursauter Hiroki !

– QUELQU'UN, ICI, A FAIT DU MAL À KIWI, ET JE N'AI TOUJOURS PAS COMPRIS CE QU'IL S'ÉTAIT PASSÉ !

Respirant un grand coup pour se calmer, il continua d'une voix plus douce :

– Hiroki, où as-tu trouvé Kiwi ?

– À la... à L'Ermitage.

Hiroki se rappela soudain l'homme qu'il avait aperçu. Il n'y avait aucune rue près de la villa, et s'il n'y avait aucune rue... ça voulait dire que celui-ci était sorti de L'Ermitage !

Encore très perturbé, Hiroki raconta les faits en balbutiant.

– Un homme inconnu... traduisit Yumi. Peut-être cherchait-il Aelita ?

– Il avait peut-être quelque chose à voir avec Hopper ! s'exclama aussitôt Ulrich. Nous devons aller vérifier !

La jeune fille acquiesça :

– J'appelle Aelita, et toi, tu te charges de Jérémy. On se retrouve à L'Ermitage ! Nous devons clarifier cette histoire au plus vite !

Dix minutes auparavant, Jérémy dormait tranquillement dans sa petite chambre de Kadic, sous le poster d'Einstein à l'œil bienveillant. Dix minutes plus tard, engoncé dans son blouson, vite enfilé sur le pyjama, et ses lunettes rondes chaussées de travers, il se retrouva accroupi, scrutant le jar-

din de L'Ermitage. Dans sa main, une torche illuminait la couche de neige au sol...

Autour de lui, telles des lucioles, brillaient les torches de ses amis. Seul Hiroki était resté à la maison pour s'occuper du pauvre Kiwi.

– Ici ! s'exclama soudain Jérémy. Venez voir !

La neige glacée ne montrait pas de traces particulières, mais à côté du garage, l'épaisse couche était tassée, et la boue sillonnée de multiples empreintes de chien.

– Waouh ! Ça devait être un molosse ! annonça Odd, en posant la main sur la trace la plus nette. Regardez, ses griffes ont tout creusé ! Un vrai fauve, ce chien ! C'est une chance que Kiwi soit encore en vie...

Jérémy examina le terrain minutieusement.

– Les traces sont confuses, mais je pense qu'il y avait au moins deux chiens de la même race, même si l'un des deux était plus petit. Vous voyez cette empreinte, moins marquée ?

– Ce devait être des chiens errants, lâcha Ulrich.

Jérémy secoua la tête, peu convaincu.

– Vous avez remarqué, là, contre le mur du garage ?

Il montra une trace à côté du mur, partiellement effacée.

– Ça, ce sont des empreintes de chaussures ! affirma-t-il. Et je suis prêt à parier que celui qui les a laissées était là avec les chiens. Cela pourrait être l'inconnu qu'a vu Hiroki !

– Des chiens... murmura Aelita. Comme ceux que j'ai entendus aboyer la nuit dernière... comme ceux de mon rêve ! Jérémy, je commence à avoir peur !

À ces mots, le jeune garçon éprouva l'envie de la serrer dans ses bras, mais il se retint.

– Ne t'inquiète pas, Aelita. Nous allons tous ensemble résoudre cette histoire ! Et puis, nous sommes là pour te protéger...

Odd s'éclipsa dans les couloirs illuminés du dortoir. Ulrich, lui, était déjà retourné à Kadic pour éviter de parler avec Yumi. Odd, lui, avait insisté pour accompagner la jeune fille chez elle, afin de s'assurer de l'état de Kiwi. Hiroki l'avait désinfecté et bien bandé. Maintenant que les blessures étaient propres, elles ne semblaient plus si terribles. Et d'ici deux jours, il serait redevenu le petit chien joyeux de toujours !

– Odd ! Della ! Robbia !

Le jeune garçon sursauta, puis un frisson lui parcourut le dos. Il se retourna, tout tremblant.

– Ji... Jim ! C'est toujours un plaisir de te voir, l'ami !

Jim Moralès tenait ses bras musclés croisés sur la poitrine. Et semblait très mécontent...

– « Ami » mon œil ! Il me semble que tu es puni, non ?

Odd s'empressa de répondre :

– Je suis sorti seul, hum, juste un instant... Pour aller aux toilettes.

– Bah voyons ! Dommage que les toilettes soient à l'opposé ! Tu es sorti de l'école, mon grand... La nuit ! Malgré la punition ! L'information était donc juste...

Odd tressaillit :

– L'information ? Quelle information ? Quelqu'un m'a espionné ?

Jim ajusta le col de son polo en toussotant :

– Oh, j'ai dit information ? Je voulais juste parler de supposition... de mon intuition, quoi...

– Jimbo ! coupa Odd.

Quand on appelait Jim Moralès « Jimbo », cela faisait toujours un certain effet, surtout quand le jeune prof était en difficulté.

– Qui t'a dit que je n'étais pas dans ma chambre ? lança Odd.

– Mais personne... Je...

Odd fut frappé d'un éclair de lucidité. Il se rappela Sissi Delmas en débardeur et minijupe, au milieu des arbustes gelés du parc, qui disait : « Tu me le paieras très cher ! »

– C'est Sissi, n'est-ce pas ?

– Euh, bah, si tu le dis... répondit évasivement le professeur. De toute façon, ceci n'a rien à voir ! Tu as enfreint les règles ! Premièrement, en emmenant un animal à Kadic, deuxièmement en t'échappant du dortoir. Alors, pour ces raisons, et comme me l'a demandé, euh... monsieur le principal, je...

– Cette fille me le paiera ! marmonna Odd.

– Écoute-moi bien ! tonna Jim. Je te punis ! Pour une SEMAINE entière ! Et maintenant, va dans ta chambre ou je te punis pour deux semaines !

Odd n'eut pas d'autre choix que d'obéir...

Tandis qu'Odd retournait dans sa chambre, humilié par sa punition, il était environ dix-huit heures à Washington D.C., aux États-Unis.

De ce bureau, on ne jouissait pas d'une vue sur l'un des grands monuments de la ville, comme l'Obélisque, le Capitole ou le mémorial du Président Lincoln. C'était un bureau quelconque, dans l'un des nombreux gratte-ciel de la périphérie. Mais ça ne voulait pas dire pour autant que la personne qui s'y trouvait fût quelqu'un de peu méritant, bien au contraire !

Quand le téléphone sonna, la femme qui était assise derrière le bureau répondit aussitôt d'une voix sèche :

– Oui.

À l'autre bout du fil, c'était Maggie, sa secrétaire :

– Madame, excusez-moi de vous déranger. Un appel pour vous. De la France.

La femme, au nom de code Dido, s'enfonça dans son fauteuil pivotant et contrôla du coin de l'œil la série d'horloges accrochées au-dessus de la porte. Chacune d'elles était attribuée à une des capitales du monde. En France, il était environ trois heures du matin. Si quelqu'un appelait à cette heure-ci, c'était sans nul doute urgent...

– Passez-le-moi, Maggie, lança-t-elle tout en appuyant sur un bouton du téléphone pour sécuriser l'appel.

La voix qu'elle entendit à l'autre bout du fil était masculine. Et embarrassée.

– Madame...

– Agent Loup Solitaire ! coupa la femme. Ça faisait longtemps.

– Je viens d'avoir le service informatique. Il est arrivé quelque chose.

Le « service informatique » était composé d'un petit groupe de personnes qui contrôlaient jour et nuit toutes les recherches faites sur le Web, dans des nations entières, et qui étaient à l'affût de paroles ou phrases suspectes. Un travail immense, épuisant et illégal. Et souvent inutile...

– Allez-y, lâcha la femme. Nous sommes sur une ligne protégée.

– Il y a eu une recherche cet après-midi sur un Intranet privé. Quelqu'un a cherché à obtenir des informations sur Franz Hopper ainsi que sur Waldo Schaeffer, qui sont en fait la même personne...

Dido soupira.

– Franz Hopper, murmura-t-elle. Encore.

Hopper était un cas de plus de dix ans, et pourtant, la femme n'eut pas besoin de consulter un quelconque dossier pour se rafraîchir la mémoire. À l'époque, elle était jeune, promue officier en début de carrière, et le cas Hopper avait été son premier, voire unique échec.

– Merci de m’avoir prévenue, Agent ! dit-elle.

L’homme au bout du fil toussota :

– Excusez-moi, madame, mais ce n’est pas tout. La recherche provenait du réseau interne du... du collège Kadic.

Dido ne put s’empêcher de donner un coup de poing sur la table. Franz Hopper et Kadic ensemble constituaient un mélange dangereux. Très dangereux.

– Très bien. Je veux alors un homme au travail sur toutes les communications de Kadic : coups de fil, recherches internes, recherches sur Internet. Tout. Depuis les deux derniers mois jusqu’à aujourd’hui. Et je veux une équipe prête à l’action, en cas d’urgence !

– Oui, madame.

Cette affaire pourrait être sans importance. Une employée qui triait des dossiers ou quelque chose dans le genre, mais il vaut mieux ne pas prendre de risques.

– Oui, madame.

Dido raccrocha et resta un instant immobile. Néanmoins, elle espérait secrètement que le cas Hopper soit rouvert. C’était l’occasion de transformer son unique échec en un grand succès !

Le lendemain matin, Jérémy et les autres se réunirent près de la machine à café, excepté Odd. Il était passé deux minutes avant, accompagné de Jim Moralès, et il avait juste eu le temps de lancer à ses amis un regard désespéré.

– Je savais qu'il se ferait prendre ! lança Ulrich en regardant son ami passer. Vaudrait mieux se bouger, les gars, on a bientôt cours.

Jérémy se tenait aux côtés d'Aelita. Tous deux avaient les traits tirés.

– Je pense que la seule solution est de mettre l'Ermitage sous surveillance, déclara-t-il.

– Tu veux dire, organiser une sorte de ronde ? demanda Yumi.

– Je pensais plutôt à des caméras de surveillance, précisa Jérémy. Je peux les fabriquer. Cette nuit, je suis retourné à la vieille usine. Il y a tout ce qu'il faut. On les installera autour de la maison et je les surveillerai depuis l'ordinateur de ma chambre. Comme ça, on aura une image de cet homme mystérieux, si par hasard, il décide de revenir ! Et alors, on pourra...

– L'emmener à la police ! ajouta Yumi, souriante. C'est ça ?

– Plus ou moins, répondit Jérémy, perdu dans ses pensées.

Aelita sourit aussi et déclara :

– Mais ton ordinateur n'est pas rangé dans un gros carton ? Tu n'avais pas dit que tu ne garderais que le PC portable pour les recherches de l'école ?

– Exact, je m'en souviens aussi ! ricana Ulrich. Tu répétais même : « Sans Lyoko, j'arrête l'informatique ! C'est mieux

comme ça ! »... Et avec quel ton solennel tu l'avais dit. Ha ! Ha !

– Mais ça n'a rien à voir ! contesta Jérémy, tout rouge. Là, c'est une urgence ! Cette nuit, j'ai tout remonté. Si quelqu'un est en train de fouiller dans les secrets de L'Ermitage à notre insu, on a besoin de toute la technologie pour le débusquer et essayer d'y comprendre quelque chose !

Jérémy n'était pas le seul élève de Kadic à attendre avec impatience les cours de la professeur Hertz. Susan Hertz était en effet l'enseignante la plus appréciée, car elle ne se limitait pas à suivre le programme scolaire. Elle apportait, à chaque fois, un argument scientifique en se servant d'exemples et d'expériences qui déchaînaient toujours l'imagination de ses élèves. Chaque leçon était donc une découverte passionnante !

– Sauf qu'aujourd'hui, tout avait l'air différent...

La professeur ne salua pas ses élèves comme d'habitude et s'assit directement à son bureau d'un air renfrogné, en sortant le manuel de sa sacoche.

– Bien ! lâcha-t-elle. Ouvrez votre livre page quarante-huit. Nicolas, peux-tu commencer à lire ?

Le collégien regarda, perplexe, son voisin et ami Hervé. Ensemble, ils étaient les «gardes du corps» de Sissi, mais c'était Hervé qui était hyper calé en sciences. Aussi, pendant les cours, la professeur Hertz se concentrait essentiellement

sur lui et sur Jérémy, tous deux très brillants. Quant à lui, elle le laissait dormir en paix !

Hertz s'éclaircit la voix et fixa Nicolas d'un air contrarié :

– Il y a un problème ?

Non, non, aucun ! répondit-il, feignant d'être à l'aise.

Il se leva, ouvrit le livre, puis commença à lire : *La clé, associée à sa serrure, est un instrument fascinant qui accompagne l'homme depuis des siècles. Il paraît en effet que les premiers exemplaires de clés sont précisément des...*

– Mais qu'est-ce qui se passe ? chuchota Jérémy à Aelita.

– Quoi ? rétorqua son amie, en fronçant des sourcils.

– Regarde la prof ! On dirait que ce n'est pas elle, là, assise de cette manière. Depuis quand mademoiselle Hertz laisse un élève lire un texte, juste comme ça ? Elle ne lit jamais le manuel, elle introduit elle-même ses leçons, toujours...

–... clés de type skeleton. Les plus simples à crocheter et à forcer...

Jérémy n'était pas le seul à être surpris. Toute la classe se regardait, déboussolée.

Préoccupé à l'idée de devoir lire toute la leçon, Nicolas réussit à donner un coup de pied sous la chaise d'Hervé. Celui-ci toussota, puis se mit debout :

– Hum... mademoiselle ?

– Oui, Hervé ?

– Excusez-moi, mais... quelque chose ne va pas ?

La professeur leva le nez du manuel, imperturbable.

– Regarde ! murmura Jérémy à Aelita. Elle est vraiment bizarre...

– Je vais très bien, Hervé, merci. Quant à toi, Jérémy, je te demande d'arrêter de discuter avec ta voisine. Encore un mot et tu sors de la classe !

Jérémy, sortir de la classe, et puni ? Une telle chose ne s'était jamais produite ni entendue à Kadic !

– Je t'en prie, Nicolas, lança mademoiselle Hertz. Continue, s'il te plaît.

L'élève soupira et reprit la lecture. Quelques instants plus tard, une main se leva.

– Oui, ma chère ? demanda la professeur, d'un ton étrangement doux.

Eva Skinner se mit debout, en attirant comme un aimant le regard d'Odd et d'une bonne partie des élèves masculins...

– Excusez-moi, mademoiselle, commença la jeune fille. Je n'ai pas compris cette histoire de serrures. Comment fonctionnent-elles ?

– Pas de souci, ma chère ! sourit Hertz. Je t'explique ça tout de suite !

Jérémy était encore bouleversé par la menace d'être renvoyé de la classe, quand Aelita lui donna un coup de coude.

– Tu as vu ? chuchota-t-elle. Elle est bizarre, cette Eva Skinner, pire que Hertz ! Hier, elle n'arrivait pas à sortir un mot, et aujourd'hui elle n'a même pas l'air d'une étrangère ! Son français est parfait.

Jérémy acquiesça et commença à observer Eva en détail.

La leçon terminée, mademoiselle Hertz s'enferma dans son bureau et s'adossa contre la porte. Puis, elle ôta ses lunettes et se passa une main sur le front.

Enseigner était toujours difficile, cela demandait engagement et concentration, mais c'était encore plus compliqué si on avait l'esprit ailleurs. La faute venait de Jérémy, et au fond d'elle, elle était contente aujourd'hui d'avoir rappelé à l'ordre ce garçon qui ne faisait que parler de super-calculateur et de Franz Hopper. Heureusement qu'elle avait eu la présence d'esprit de confier le dossier sur Waldo Schaeffer au principal Delmas ! Elle connaissait bien Jérémy et savait qu'il n'aurait reculé devant rien pour mettre la main sur ces papiers ! Et de risquer par là-même de se mettre dans le pétrin... Delmas, en revanche, connaissait un peu la situation, et garderait précieusement le dossier.

Malgré ces précautions, la professeur ne réussissait pas à être en paix. Peut-être s'était-elle trompée sur toute la ligne... Et cette histoire durait depuis trop longtemps désormais.

Toc ! Toc !

– Oui ? répondit-elle, en sursautant.

– C'est moi ! répondit une petite voix. Eva. Eva Skinner !

– Mais bien sûr ! Entre, ma chère ! Tu veux me parler ?

Viens !

La porte s'ouvrit et la professeur afficha un large sourire. Le problème Hopper pourrait encore attendre...

Madame Marguerite Della Robbia entra chez elle, les bras chargés de sacs de provisions qui lui arrivaient jusqu'aux oreilles.

C'était une journée douce et lumineuse, qui donnait envie d'aller se balader. Dommage qu'elle n'eût qu'une demi-heure avant de courir au travail !

Elle posa tout sur la table, puis regarda autour d'elle, l'air perplexe. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose avait changé depuis qu'elle était sortie en hâte une heure plus tôt pour se rendre au supermarché. Il lui fallut quelques instants pour le comprendre : les coussins du canapé avaient été déplacés. Elle les avait remis en place la veille au soir, juste avant d'aller dormir. Et, avant de sortir, quand elle avait donné un dernier coup d'œil pour contrôler que les lumières étaient éteintes et les fenêtres fermées, les coussins étaient en ordre. Ils étaient dans leurs jolies housses à fleurs rouges qui égayaient un peu ce canapé en cuir foncé que son mari adorait tant !

Était-ce son mari ? Peut-être que Robert était rentré du travail ? Mais non, il l'aurait sans aucun doute prévenue. Et puis, aujourd'hui, il avait une réunion, il devait même rentrer tard.

Marguerite demanda quand même à voix haute :

– Robert ? C'est toi, chéri ?

Pas de réponse.

– Que je suis bête ! murmura-t-elle en retournant s'occuper des courses.

À peine avait-elle fini de ranger les surgelés au congélateur que le téléphone sonna. Voilà une autre chose étrange ! Personne n'appelait jamais à l'heure du déjeuner... Elle courut à l'étage pour répondre. C'était peut-être Odd, mais cela aurait été vraiment curieux, car son fils n'appelait jamais, sauf en cas de bêtises ! Tout essoufflée, elle prit enfin l'appareil qui continuait de sonner sur la table de chevet. Puis répondit :

– Allô ? Allô ?

De l'autre côté, on n'avait pas raccroché. Marguerite pouvait entendre un bruit de fond.

– C'est une blague, c'est ça ?... Très drôle !

Mais au fond d'elle, elle commençait à ne plus être si tranquille. Elle était une femme peu impressionnable, obligée de l'être avec un mari brouillon et un fils incontrôlable ! Mais dans ce bruit, ce souffle retenu, il y avait quelque chose d'inquiétant.

Soudain, les coussins du canapé lui revinrent à l'esprit. Ce n'était donc pas une blague. Il y avait bien quelqu'un chez elle !

Elle lâcha le téléphone, puis se précipita dans les escaliers. Elle aperçut une ombre.

L'ombre sursauta, bondit à travers la fenêtre ouverte du salon, puis disparut dans le jardin.

Le hurlement de madame Della Robbia résonna dans toute la maison.

◆ LA VILLE SANS NOM ◆

Dans la cuisine, les courses étaient éparpillées au sol.
Deux œufs cassés se répandaient sur le carrelage...

5

TOURNEVIS, CAMERAS ET NOUVEAU SECRET



– Aelita, passe-moi le tournevis, s’il te plaît !

Tout en haut d’une vieille échelle bancale, Ulrich se trouvait sous la toiture du garage de L’Ermitage. Il saisit l’outil et fixa les deux dernières vis qui maintenaient la caméra. Celle-ci était grise, pas plus grosse qu’une balle de tennis, avec un trou sombre au centre qui ressortait comme un œil.

– Va savoir si ces engins fonctionnent vraiment ! s’exclama-t-il.

– Bien sûr qu’ils fonctionnent ! répondit Jérémy en entrant par la porte du garage.

Le choc de la porte contre l'échelle fut léger, mais suffisant pour qu'Aelita lâche prise et qu'Ulrich bascule en arrière sur la jeune fille.

– Ouh ! Tu t'es fait mal ? s'inquiéta Ulrich.

– Si tu te lèves, ça ira mieux !

– Excusez-moi, lança Jérémy. Je ne l'ai pas fait exprès.

Pour les travaux, le jeune garçon avait enfilé une immense salopette qui le faisait ressembler à un clown.

– Ha ! Ha ! Ha ! T'inquiète ! répondit Ulrich, en aidant Aelita à se relever. Rien de grave !

– Pourquoi tu rigoles ? demanda Jérémy.

– Pour la salopette. Elle te va... euh... super bien !

Aelita esquissa un léger sourire pour ne pas vexer Jérémy. Il ôta ses lunettes pour les nettoyer sur son maillot, puis les recala sur son nez.

– De toute façon, bougonna-t-il, ces caméras sont le top du top. Elles sont dotées de détecteurs infrarouges et elles transmettent le signal directement à mon ordinateur avec cryptographie SSL.

– O.K., O.K., Einstein ! C'est bon ! l'interrompit Ulrich. L'important est qu'elles fonctionnent.

– Hé, les gars ! cria Yumi. Au lieu de discuter, venez plutôt me donner un coup de main !

La jeune fille se tenait devant la porte d'entrée, dans une petite pergola dominant de quelques marches le terrain. Elle offrait assez d'ombre pour y mettre une table et une petite

chaise à bascule. Perchée sur la chaise, Yumi essayait de visser une autre caméra sur la porte.

– Attends, je vais t'aider ! proposa Ulrich en s'approchant.

Il grimpa à ses côtés, l'embrassant presque, tandis qu'il tenait fermement le petit appareil de Jérémy.

– J'ai bientôt fini ! murmura Yumi.

– Ne t'inquiète pas, je suis là...

Jérémy sauta d'un bond les trois marches de la pergola et lança :

– Vous avez besoin du tournevis ?

Ulrich se retourna aussitôt :

– Hé, reste où tu es, toi !

Mais le mouvement fut trop brusque et Ulrich se retrouva à nouveau par terre ! Deuxième chute en quelques minutes, mais des minutes précieuses qu'il aurait aimé partager seul avec Yumi...

Ulrich s'assit et fixa Jérémy dans les yeux :

– Toi, aujourd'hui, tu me portes malheur !

De retour dans sa chambre, Aelita lisait un livre que lui avait prêté Yumi. Dehors, il faisait nuit et le vent soufflait contre la façade du dortoir de Kadic, provoquant courants d'air et sifflements.

La jeune fille referma le livre et alluma le petit téléviseur qu'elle avait sur son bureau. Au programme : un stupide jeu de quiz. Son père l'aurait peut-être apprécié, car il avait dû

être fort en devinettes ! Et peut-être sa mère aussi... si elle était encore en vie...

Aelita haussa les épaules et augmenta le volume de la télé, espérant qu'il couvrirait ses pensées.

Le présentateur du quiz était un homme barbu d'une trentaine d'années, les cheveux gominés. Il souriait, le torse bombé dans une veste verte et brillante, et rigolait avec les concurrents.

– Bonsoir à vous, chers téléspectateurs ! s'exclama-t-il. Comme vous le savez, ce soir est une soirée très spéciale...

La caméra zooma sur son visage, mettant en évidence ses yeux. Ils étaient d'un azur si clair qu'ils faisaient penser à ceux d'un chien husky.

–... et à cette occasion, avec nous...

Aelita s'arrêta un moment, perdue dans les yeux du présentateur. Puis, un court instant, elle crut que...

La jeune fille se reprit. Mais non, c'était impossible. Les yeux du présentateur avaient vibré, les pupilles avaient oscillé comme perturbées par le signal, et un symbole était apparu : les cercles concentriques de l'œil de X.A.N.A.

– X.A.N.A. ? murmura-t-elle.

Le poste de télévision explosa.

Affolée, Aelita hurla en tombant du lit. X.A.N.A. était donc revenu ! Elle respira deux ou trois fois à fond pour se calmer. Elle enjamba les morceaux de verre qui jonchaient le sol, puis ramassa la télécommande qui fumait légèrement. Elle ne

fonctionnait plus, bien sûr, mais les ampoules étaient allumées, ce qui signifiait qu'elles n'avaient pas sauté.

Si cet incident était arrivé un peu avant, Aelita se serait empressée de téléphoner aux autres, et ensemble, ils seraient partis à toute allure vers l'usine abandonnée où se trouvait « le château souterrain », autrement dit le laboratoire secret qui abritait le super-calculateur, et ils seraient entrés dans Lyoko pour désactiver une des Tours.

X.A.N.A, opérait à peu près toujours de la même façon : il activait une Tour de Lyoko, et grâce à celle-ci, il pouvait alors provoquer toutes sortes de désastres dans le monde réel. Enfin, jusqu'à ce qu'Aelita entre dans la Tour et qu'elle remette tout en ordre ! Ce qui était possible grâce au cadeau que son père lui avait fait avant de disparaître : le « Code Lyoko ». Un code qu'elle seule pouvait activer à l'intérieur des Tours et qui neutralisait les pouvoirs de X.A.N.A...

Mais les choses avaient désormais changé, car X.A.N.A, n'existait plus, le père d'Aelita ayant sacrifié sa vie pour l'anéantir. L'explosion n'avait donc pas pu être provoquée par l'intelligence artificielle. Il ne s'était rien passé... Il fallait qu'elle reste calme !

La jeune fille enfila ses chaussons, sortit discrètement de sa chambre et fila vers les machines à café, situées au rez-de-chaussée. Elle avait bien besoin d'un bon chocolat chaud !

Parfois, Jérémy imaginait le dortoir de Kadic comme un monstre tranquille formé d'armoires et de lits, de murs et de néons.

Le dortoir avait ses rythmes : il se réveillait tôt le matin et aussitôt, des collégiens couraient en meute vers les salles de bains, avant de s'habiller pour aller en cours. Puis, il faisait une petite sieste pendant les heures d'école et reprenait vie dans l'après-midi quand les longs couloirs résonnaient de cris et de rires. Mais pour l'heure, de sa chambre, Jérémy sentait que le monstre Kadic se préparait doucement au repos. Les voix se faisaient désormais rares et les pas s'accéléraient pour éviter la ronde de Jim Moralès.

Le jeune garçon était devant son fidèle ordinateur qui était revenu occuper les quatre-vingt-dix pour cent de son bureau ! Les dix restants accueillait le PC portable, lui aussi allumé. Et sur les deux écrans, scintillaient les images de L'Ermitage. Pour l'instant, tout était tranquille.

– Je peux ? demanda une voix de l'extérieur.

C'était Ulrich qui se précipita dans la chambre sans attendre la réponse. Puis, il referma la porte derrière lui.

– Jim est une vraie plaie ! râla-t-il. S'il m'avait attrapé...

– Comment va Odd ?

– Il est dans la chambre et regarde un concert minable en DVD. Encore cinq minutes de cette musique de fou et ma tête explosait... Tu fais quoi, toi ? Comment ça va à L'Ermitage ?

Jérémy lui indiqua les écrans :

– Rien à signaler. La seule chose qui me préoccupe est de rester éveillé toute la nuit. Si ça continue comme ça, ça va être difficile...

Ulrich s'allongea sur le lit de son ami et attrapa une revue qui traînait sur l'oreiller. Il la posa aussitôt et lâcha :

– Blabla ! Proton. Comment fais-tu pour lire un truc pareil ? Si tu veux, je peux rester pour te tenir compagnie ! Odd va en avoir pour un bon moment !

– Et Yumi ?

Venant de Jérémy, la question était bizarre, car les trois garçons avaient conclu un pacte. Il était en effet admis de se moquer des filles, et les observations sur les plus belles élèves de Kadic étaient permises, mais on ne parlait jamais sérieusement des personnes chères à leur cœur: Aelita pour Jérémy, Yumi pour Ulrich, ou la fille du moment pour Odd.

Mais Ulrich semblait si malheureux que Jérémy n'avait pas réussi à se retenir.

– Yumi va bien, je crois, bougonna-t-il. On ne se parle pas beaucoup ces temps-ci.

– J'avais remarqué, dit Jérémy. Mais pourquoi ?

Ulrich n'était pas un moulin à paroles, mais la soirée s'annonçait longue. Il avait besoin de parler à quelqu'un, de vider son cœur et peut-être d'entendre quelques conseils...

Ainsi, un mot après l'autre, la situation sentimentale d'Ulrich fut exposée : ce qu'il avait dit à Yumi quand elle avait refusé de s'occuper de Kiwi, ce qu'elle lui avait répondu. Les choses qu'ils n'arrivaient pas à se dire. Jamais...

– Sale histoire, conclut Jérémy, mais il me semble que tu pourrais résoudre la question assez facilement.

Jérémy sourit en voyant Ulrich lever les yeux au ciel. Car d'après son copain, pour certaines choses, il n'y avait pas de solution. Et les choses, de toute façon, n'étaient jamais simples pour lui ! Jérémy connaissait bien son ami !

– Et quelle est cette solution miracle ? grommela Ulrich, sceptique. Je t'écoute !

Jérémy baissa son regard et lâcha :

– Lui dire la vérité, par exemple.

Ulrich le regarda droit dans les yeux.

– C'est-à-dire ?

Jérémy soupira, car cette histoire d'amour était bien compliquée.

– C'est-à-dire, expliqua-t-il, que tu n'en peux plus de cette situation où vous faites semblant de n'être que des amis, alors que vous savez tous les deux qu'il y a quelque chose de plus... Depuis combien de temps maintenant ?

– De quoi ? sursauta Ulrich, interrompu dans ses pensées.

– Depuis quand Yumi t'a-t-elle dit qu'elle préférait que vous restiez juste amis ?

Ulrich se gratta la tête, essayant de se souvenir :

– Oh, ça doit faire un siècle, maintenant...

– Justement. Et en attendant, vous avez continué à vous... insista Jérémy en rougissant... à vous tourner autour. Et maintenant, tu n'en peux plus de ce faux secret entre vous, mais tu n'as pas le courage de lui parler !

Ulrich regarda son ami d'un demi-sourire :

– Grand savant...

– Tu parles d'une difficulté ! répliqua Jérémy, en souriant à son tour. C'est toujours plus facile que de réparer un super-calculateur quantique !

– Donc, tu penses que je devrais aller lui parler. Au moins pour m'excuser et pour éclaircir... Jérémy !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Qu'est-ce qui se passe sur l'écran ?

Les deux amis se retournèrent.

Un homme, drapé dans un long manteau, avait enjambé le portail de L'Ermitage et se dirigeait vers la porte d'entrée.

– C'est qui celui-là ? demanda Ulrich d'une voix blanche.

– Attends, je passe sur la caméra numéro deux ! lança Jérémy aussitôt.

L'image changea, montrant cette fois-ci l'intrus de la porte, là où Yumi avait installé la caméra.

Il était très jeune et portait une barbe fine. Son nez était constellé de taches de rousseur et ses cheveux avaient une jolie couleur rousse.

– Il n'a pas l'air très dangereux ! dit Ulrich.

Mais Jérémy ne l'écouta pas. Il zooma l'image et pointa sur lui les trois autres caméras qui couvraient la zone.

– Tu as vu ? Il ne sonne pas, et il a l'air suspect.

C'était peut-être vrai... Le jeune homme vérifia qu'il n'y avait personne, puis se dirigea vers l'arrière de la maison.

– Suis-le, Jérémy, suis-le !

– C'est ce que j'essaie de faire ! J'aurais dû penser à installer des caméras automatiques.

Dans la vidéo, on voyait l'intrus s'arrêter près du garage, juste à l'endroit où les jeunes amis avaient trouvé les empreintes. Il s'appuya contre le mur et resta immobile un certain temps, les yeux clos.

– Mais qu'est-ce qu'il fait ? demanda Ulrich.

– Je ne sais pas ! répondit Jérémy. Mais c'est inquiétant.

– En tout cas, il repart. Regarde !

Le jeune homme se dirigeait à nouveau vers le portail. Il observa la route pour s'assurer d'être seul, puis enjamba à nouveau le portail et courut le long du trottoir, loin des caméras de Jérémy.

Aelita essayait depuis des heures de s'endormir, tout en fixant de temps en temps le téléviseur qui semblait la surveiller du bureau. Elle réussit enfin à glisser dans un sommeil sombre et confus, quand le téléphone la ramena brutalement à la réalité. La jeune fille avait l'impression désagréable de n'avoir pas du tout dormi...

– Allô ? Ah, salut, Jérémy ! répondit-elle. Il s'est passé quelque chose ?

– Oui, Ulrich et moi avons trouvé l'intrus. C'est un jeune homme.

Aelita sauta sur le lit, tout à coup paniquée :

– Quoi ???

– Calme-toi ! la rassura Jérémy. Il est déjà parti. Il est resté très peu de temps et il n'avait pas l'air... disons... dangereux.

Aelita entendit qu'Ulrich marmonnait quelque chose. Aussi, Jérémy ajouta :

– Oui, c'est vrai. Il semblait même carrément empoté. En tout cas, on l'a tenu à l'œil tout le temps ! Et là, on continue de monter la garde.

Penser que quelqu'un puisse errer en pleine nuit dans les jardins de L'Ermitage était bien la dernière chose qui pouvait rassurer la jeune fille ! Même si l'homme mystérieux était un empoté, ses chiens avaient presque dévoré Kiwi !

– J'arrive tout de suite ! annonça Aelita.

Jérémy réfléchit un instant, puis lança :

– Laisse tomber, recouche-toi ! Mais j'ai juste un service à te demander. Je t'ai envoyé un MMS avec la photo de l'intrus. Regarde-la attentivement et dis-moi si tu le reconnais, O.K. ?

– Mmm, d'accord ! lâcha Aelita. Je te rappelle tout de suite.

Le message était déjà arrivé pendant le coup de fil. La jeune fille l'ouvrit et faillit tomber dans les pommes. Cette image... ce nez, ces yeux, les taches de rousseur. C'était un visage qu'elle semblait connaître ! Mais alors...

– Aelita dut s'allonger pour éviter de sombrer.

Puis, elle se releva d'un coup, ouvrit la porte de sa chambre et courut vers celle de Jérémy.

Il avait faim. Une faim immense et féroce.

Quand il était en mission, Grigory Nictapolus mangeait le minimum requis pour maintenir ses forces, mais il n'était jamais rassasié. Il trouvait que la nourriture faisait baisser son attention. Cependant, lorsqu'une mission était terminée, il allait toujours dans un restaurant où il pouvait engloutir des steaks bien épais avec une sauce barbecue. C'était sa manière à lui de festoyer !

L'état des lieux de la maison des Della Robbia, ce matin, avait été fructueux malgré le retour prématuré de la maman d'Odd. Rien d'inquiétant en tout cas. Des imprévus survenaient toujours, l'important était de savoir les gérer !

Cela dit, le jeune homme qui s'était infiltré à L'Ermitage tombait à pic. Les collégiens pensaient que c'était la personne qu'Hiroki avait aperçue, et les soupçons sur l'existence de Grigory s'évanouissaient peu à peu.

En continuant d'observer les caméras qui surveillaient la chambre d'Aelita, à Kadic, l'homme ouvrit le fichier des vidéos et retourna en arrière de quelques minutes.

L'image sur le téléphone portable de la jeune fille était trop floue pour qu'il parvienne à identifier le visage de l'intrus, mais le jardin de L'Ermitage était aussi surveillé par les caméras de Grigory, et celles-ci avaient fourni des images de bien meilleure qualité.

Il devait faire attention au petit à lunettes. En un après-midi, le collégien avait réussi à fabriquer un système de sécurité à circuit fermé plus efficace que ceux de certaines boîtes spécialisées ! Néanmoins, l'installation de Grigory était d'un

autre niveau, aussi l'homme ne pensait pas un instant que le jeune garçon ait pu découvrir les micros caméras, ou sa présence aux alentours de L'Ermitage...

Il agrandit l'image du jeune homme aux taches de rousseur sur l'écran, puis ouvrit ses dossiers numériques. Disposant de l'un des logiciels les plus utilisés par la police scientifique du monde entier, il fit alors une recherche en entrant les traits caractéristiques de l'individu. Une série de petits points apparut aussitôt sur la photo pour correspondre aux pommettes, aux yeux, à la base du nez et à la bouche. Sur l'autre moitié de l'écran, diverses photos se mirent à défiler de plus en plus vite.

Puis, après quelques instants, un message clignota : *CORRESPONDANCE NON TROUVÉE.*

Grigory aurait pu se relier aux archives de la police française, ou du FBI, mais ça aurait été bien trop long. Aussi, se limita-t-il à effectuer une nouvelle recherche dans ses propres archives, en jouant sur l'âge. S'il y avait une photo du jeune garçon dans ses dossiers, même enfant, elle serait alors affichée. L'ordinateur pouvait aussi faire ça !

Enfin, dix minutes plus tard, Grigory trouva ce qu'il cherchait : une demande d'inscription au collège Kadic, datée de 1992. La photo qui accompagnait la demande ne correspondait pas au garçon qui rôdait à L'Ermitage, mais l'ordinateur annonçait que la correspondance était de quatre-vingt-dix-huit pour cent... autant dire presque une certitude !

Nom : *Richard Dupuis*. Et sur le timbre, au fond du dossier, il était indiqué : *Assigné à la section D*.

Section D... ça rappelait quelque chose à Grigory... Il lui fallut moins de cinq minutes pour rassembler ses esprits !

Une photo. Une photo de classe plus précisément. Debout à gauche, un très jeune Jim Moralès. Et à droite, le professeur Franz Hopper.

Et puis, agenouillée au premier rang, Aelita Hopper affichait un grand sourire. À ses côtés, ce gamin, Richard, avec ses incomparables cheveux roux.

Grigory observa Aelita sur les deux écrans reliés aux caméras. La jeune fille était retournée dans sa chambre et avait plongé dans un sommeil profond. L'homme murmura en grimaçant :

– Vraiment, tu ne te souviens pas, ma petite ? Tu devrais, pourtant... Vous avez été camarades de classe pendant deux ans. Et deux ans, ça suffit amplement pour se souvenir...

6

UN PIÈGE, OU PEUT-ÊTRE DEUX...



À la cantine, on avait servi des haricots à la Mexicaine et maintenant, l'estomac d'Ulrich hésitait entre satisfaction et inquiétude.

– Aouf ! souffla Odd, en se massant le ventre. Je crois que j'ai un peu trop forcé la dose.

– Tu n'étais pas obligé d'en reprendre trois fois ! lança Ulrich, tout en cherchant Yumi du regard.

– Ouais, mais pour une fois que c'est bon à la cantine, j'en profite ! Et puis, là, tu vois, on a deux heures d'histoire. Au moins, les haricots vont me réconcilier avec le sommeil.

– Excuse-moi, Odd, mais faut que j’y aille ! coupa Ulrich, en plantant son ami.

Des fenêtres, il avait vu Yumi traverser la cour avec des copines. Ce n’était sûrement pas le moment idéal pour lui parler, mais après ce que lui avait dit Jérémy la veille, il ne pouvait plus attendre !

– Yumi ! lança-t-il en courant vers elle. Excuse-moi, tu as une seconde ?

Les copines de la jeune fille ricanèrent, car elles trouvaient rigolo qu’une fille comme Yumi fréquente un garçon plus petit qu’elle. Yumi les fusilla du regard :

– À tout à l’heure !

Mais dès qu’elle fut seule avec Ulrich, elle éclata :

– On peut savoir ce qu’il y a ? Car, moi, je dois filer dans une minute !

Le garçon tira sur le col de son T-shirt, super mal à l’aise. Il manquait subitement d’air.

– Ohé, tu as avalé ta langue ? continua Yumi, impatiente.

– Je, euh... balbutia-t-il. Voilà, en fait...

– Super ! Bravo ! répliqua-t-elle. Beau discours ! Tu l’avais sans doute écrit avant, non ?

Puis, elle se radoucit, en souriant.

Ulrich se reprit et continua :

– Je n’ai pas été très gentil avec toi, ces derniers temps.

– Ah, ça, tu peux le dire, oui !

– C’est juste que... En fait... Oui... Mais de toute façon, je voulais m’excuser. J’ai vraiment pas été sympa...

– Oui ! acquiesça Yumi.

– Mal élevé.

– Aussi !

La jeune fille ne lui facilitait pas les choses ! Et Ulrich se sentait de plus en plus mal, car le plus désagréable restait à dire...

– Yumi, toi et moi, nous ne sommes pas que des amis. Tu le sais, toi aussi. Tu veux... tu veux quoi au juste ?... Je suis désolé, Yumi. Excuse-moi. Voilà...

Elle caressa la joue d'Ulrich, qui se mit aussitôt à rougir !

– Laisse tomber ! dit-elle. Moi aussi, j'ai été un peu nerveuse. Alors, on va faire comme s'il ne s'était rien passé, O.K. ?

Yumi s'éloigna, mais Ulrich la bloqua :

– Attends, je n'ai pas encore fini !

Au même moment, Sissi Delmas se dirigea vers eux, escortée d'Hervé et Nicolas, ses fidèles «gardes du corps». Puis, d'un geste désinvolte, elle passa un bras autour du cou d'Ulrich et se serra contre lui. Elle dévisagea Yumi et lança :

– Oh, mais quel regard noir ! Tu ne devrais pas maltraiter notre petit Ulrich ! Il est sensible, tu sais ? Il a besoin d'une fille qui le comprenne et qui s'occupe bien de lui...

– Sissi ! hurla Ulrich, en se détachant d'elle, furieux. Yumi et moi étions en train de parler !

– Bon, bah, il faut que j'aïlle en cours ! annonça Yumi.

Ulrich voulut protester et ajouter quelque chose, mais Sissi lui prit la main :

– Allez-y aussi, Hervé et Nicolas, je vous rejoins après ! Et toi, Ulrich, qu'est-ce que tu en penses ? Si on révisait ensemble, cet après-midi ? On a un contrôle de sciences demain et tu es si doué !...

– Moi, en sciences, je n'ai jamais eu la moyenne ! rouspéta-t-il. Si tu as besoin d'aide, demande plutôt à Jérémy !

Yumi haussa les épaules dans un petit sourire et salua Ulrich d'un geste de la main. Lui resta planté à regarder ses longs cheveux noirs qui flottaient au vent tandis qu'elle s'éloignait.

Sissi lui pinça la joue :

– Hé, regarde ! On est seuls, juste toi et moi !

C'était peut-être la faute aux haricots, mais Ulrich sentit son estomac se contracter sérieusement...

Monsieur Chardin se promenait entre les tables, les mains jointes derrière le dos. Il parlait de cinéma, d'écran et de découpage.

Aelita souffla. Cet après-midi, ses amis devaient aller à l'usine préparer un piège pour l'intrus de L'Ermitage, mais elle, elle avait promis à Tamiya, une des rédactrices du journal de l'école, de l'aider à bosser sur un film.

Quand la cloche sonna la fin du cours, la jeune fille se rapprocha d'Odd et lui demanda :

– Tu fais quoi, tu vas avec les autres ?

– Il vient avec moi ! coupa Jim Moralès d'un ton sec, en surgissant devant la porte de la classe. Étant donné qu'il est

puni, le principal a décidé de lui donner quelques petits travaux d'utilité publique ! Il va me donner un coup de main pour ranger le gymnase !

Odd haussa les yeux au ciel, dégoûté.

– Bon travail, mon vieux ! ricana Ulrich. On se retrouve au dîner !

Jérémy et Ulrich saluèrent Aelita, qui partait avec Tamiya. Cette dernière rigolait sous sa coupe de cheveux rasta, tandis qu'Aelita essaya de sourire à son tour... pour ne pas pleurer.

– Amuse-toi bien ! cria Ulrich à son amie.

– Tu es dur ! ricana Jérémy.

Les deux garçons se dirigèrent vers le parc de Kadic, en direction de l'usine abandonnée.

L'usine s'étendait sur une petite île proche du collège et elle n'était reliée à la terre ferme que par un vieux pont. Mais avec sa fermeture, la route qui conduisait au pont avait été barrée. Il restait donc trois chemins pour s'y rendre et les trois passaient sous terre : de L'Ermitage, à travers un long tunnel construit par Franz Hopper, ou en passant par les canalisations de la salle des chaudières de Kadic, ou enfin, à travers la bouche d'égout, située dans le parc de Kadic.

Les deux jeunes choisirent, comme toujours, la bouche d'égout. Même si l'odeur était nauséabonde, ce moyen était le plus sûr pour ne pas être vus. Ils creusèrent alors la neige et, quand la bouche d'égout fut visible, ils soulevèrent le lourd disque de fer, puis se faufilèrent dans le conduit, après

avoir bien refermé la trappe au-dessus de leur tête. Ils descendirent une échelle étroite, en s'agrippant à de larges poignées fixées dans le ciment, et respirèrent une dernière fois à pleins poumons, avant d'être happés par la puanteur des égouts...

Sous le couvercle de l'égout et au pied de l'échelle, il y avait un étrange symbole gravé, souligné d'une inscription dont Jérémý n'avait toujours pas compris la signification : *Green Phoenix*. Le Phénix vert.

Arrivés au conduit horizontal, Jérémý attrapa sa trottinette et Ulrich un des skate-boards accrochés au mur. L'odeur était si forte qu'elle paralysait presque tout mouvement ! Voilà pourquoi les deux garçons avaient laissé ces moyens de transport pour se déplacer plus vite dans les égouts ! Enfin, ils coururent jusqu'à l'échelle qui remontait, et ressortirent sur le pont.

– Ouf ! souffla Ulrich une fois à l'air libre. Tu devrais inventer un super désodorisant pour cet endroit, c'est de pire en pire !

– Des égouts parfumés ? Ça serait suspect ! répondit Jérémý.

Le pont tenait grâce à deux colonnes en fer rouillé d'où partait un faisceau de gros câbles. Jérémý trouvait qu'il ressemblait au pont de Brooklyn, mais en beaucoup plus petit et en mauvais état. Ils pénétrèrent dans l'usine et descendirent au rez-de-chaussée en se laissant glisser sur de vieux câbles.

Le lieu n'était qu'enchevêtrement de poutres et fenêtres aux vitres cassées.

Ils rejoignirent l'ascenseur, une espèce de monte-charge industriel qui descendait sous terre grâce à une grosse télécommande.

– Que de souvenirs, hein ? murmura Ulrich.

Jérémy ne répondit pas. Depuis qu'il avait découvert que l'on pouvait accéder de Kadic à cette vieille usine abandonnée, ils avaient effectué ce trajet de nombreuses fois, toujours pressés et toujours avec l'angoisse de tomber nez à nez avec des monstres ou de découvrir des amis en danger.

Et à plusieurs reprises, cela avait été même très dangereux. Mais c'était aussi une grande aventure, car maintenant que tout était fini avec le super-calculateur éteint, Jérémy trouvait qu'il manquait un peu de piment dans leur vie !

La salle du super-calculateur, située à l'étage moins un, était un lieu immense baigné d'une légère lumière verte. Le centre de la pièce comportait une espèce de cercle métallique qui ressortait d'une trentaine de centimètres du sol. C'était le projecteur holographique qui permettait à Jérémy de contrôler ce que faisaient ses amis dans Lyoko, en analysant leur position et celle des monstres. À côté du projecteur, il y avait le petit fauteuil pivotant du poste de commandement, avec une multitude d'écrans et un gigantesque clavier soutenu par un énorme bras mécanique.

Jérémy ignore le super-calculateur désormais éteint et ouvre la porte d'un cagibi où l'on trouvait à peu près de tout.

Puis, il commença tout de suite à sélectionner des filets métalliques, des bouts de robot, des fiches et des câbles.

Ulrich se joignit à lui et commença aussi à chercher dans ce drôle de fouillis technologique.

– Tu n'es pas trop contrarié ? demanda-il à son ami.

– De quoi ? s'étonna Jérémy.

– Bah, d'avoir éteint le super-calculateur !

Jérémy soupira, et sentit aussitôt ses yeux picoter derrière ses verres de lunettes :

– Tu sais, j'essaie de ne pas y penser. Toutes les nuits que j'ai passées, là, en dessous, seul, quand j'essayais d'aider Aelita pour la rematérialiser dans notre monde. Et toutes les fois où j'ai essayé de vous porter secours dans Lyoko...

– Oui ! acquiesça Ulrich. Tu étais l'esprit, et nous les bras... armés d'une épée !

Il se mit alors debout et mima deux mouvements de kung-fu avec une épée imaginaire. Jérémy s'en souvenait comme si c'était hier: Ulrich le guerrier aux mouvements toujours précis et les défis entre Odd et Yumi pour savoir lequel des deux tuerait le plus de monstres !

– Éteindre le super-calculateur, c'était comme tuer une partie de moi-même... conclut Jérémy, mais nous ne pouvions pas faire autrement, c'était trop dangereux.

– Et puis de toute façon, il ne sert plus...

Un court instant, Jérémy se rappela du moment où les ampoules de sa chambre avaient éclaté. Puis, il ajouta :

– En effet, maintenant X.A.N.A, est... mort, lâcha-t-il d'une voix cassée.

Le soir venu, Odd était seul dans sa chambre, le dos en compote à cause de Jim. Le prof de sport l'avait obligé à déplacer les poids du gymnase en changeant d'idée toutes les trente secondes sur la meilleure façon de les mettre en ordre.

Odd avait attendu l'heure du dîner avec impatience pour enfin discuter avec ses copains, mais juste avant d'arriver à la cantine, il reçut un SMS d'Ulrich sur son portable qui disait : *Le piège se déclenche cette nuit. On mange à L'Ermitage. À tout à l'heure.*

Du coup, Odd se retrouva seul, fatigué et triste. Ah ! si seulement, il avait eu un peu de forces, il se serait évadé du collège pour se rendre lui aussi à L'Ermitage ou chez Yumi pour dire bonjour à son Kiwi ! Mais rien que soulever un doigt pour changer de chaîne à la télé l'épuisait !

– Pfft... soupira-t-il. Qu'est-ce que je vais faire toute la soirée ?

Il remarqua la série de DVD éparpillés sur le lit d'Ulrich, à moitié cachés sous une couverture. Des trucs intéressants ? Peut-être une vidéo d'Ulrich et Yumi qui s'embrassaient... Beurk, dégoûtant !

Il se leva, ignorant ses crampes aux jambes, et saisit les DVD. Sur chacun d'eux, Jérémy avait écrit au stylo : *Surveillance Ermitage 1, 2, 3...*

C'étaient les vidéos tournées par les caméras de la villa, la nuit dernière. Ce n'était pas vraiment un film d'action, mais au moins, Odd pourrait voir le mystérieux garçon. Et si quelque chose avait échappé à Ulrich et Jérémy, il pourrait peut-être le découvrir ! Il s'imagina un moment dans le costume de James Bond, la rose rouge à la boutonnière de sa veste et arborant son célèbre sourire. Et à ses pieds, il y avait ses amis, sauvés *in extremis* grâce à sa majestueuse intervention ! Puis, Eva l'embrassait, séduite par son charme...

Il glissa le premier DVD dans le lecteur, puis le démarra avant de s'allonger sur le lit. C'étaient uniquement des images du jardin de la villa. Tu parles d'un divertissement ! Il avançait rapidement, puis il inséra le deuxième DVD, puis le troisième. Et s'assoupit...

Parfum de fruits frais, doux comme du sucre glace... Une légère senteur de rose...

– Mon amour... susurra Odd dans son sommeil.

Un rire doux, argentin et féminin lui fit ouvrir les yeux. Odd pensait qu'il rêvait encore.

Penchée sur lui, à quelques centimètres de son visage, Eva était là. Habillée d'une chemisette blanche, d'une jupe aux couleurs flashy, et les cheveux tenus par un serre-tête. Magnifique ! Mais non, bien plus que ça ! Divine, angélique, si belle même que la gorge d'Odd s'était nouée et qu'il commençait à transpirer !

– Excuse-moi de t'avoir dérangé ! dit la jeune fille, avec son accent si charmant. J'ai frappé et personne n'a répondu. Mais comme j'entendais la télévision, je me suis douté qu'il y avait quelqu'un dans la chambre.

Eva avait frappé à sa chambre ? Était-elle en train de le chercher ? Son rêve devenait donc réalité !

– Mais tu as très bien fait ! s'écria Odd en se redressant. Viens, assieds-toi ! dit-il en se frottant les yeux.

La jeune fille se mit à marcher dans la chambre. Elle ouvrit l'armoire, la referma et inspecta le bureau. Puis, elle regarda les livres et les CD. Odd l'observa, ému. Cette fille lui paraissait vraiment cool !

– Tu sais, je m'ennuie tellement chez moi ! lança Eva. Mes parents dorment déjà !

– Ah, oui ! Je te comprends ! répondit Odd.

Le sommeil, plus le trouble d'être à quelques centimètres d'Eva Skinner, lui firent tourner la tête. Cependant, c'était bizarre, pourquoi Eva fouillait-elle aussi sous le lit d'Ulrich ?

– Hum, excuse-moi, mais tu sais que tu ne devrais pas être là ? murmura Odd timidement. Les filles ne peuvent pas entrer dans le dortoir des garçons après le dîner...

– Si personne ne me voit, il n'y a pas de problème ! répliqua Eva.

Odd n'y voyait, lui, aucun inconvénient !...

Une embuscade nocturne pouvait être embarrassante. Jérémy avait travaillé tout l'après-midi pour préparer son piège,

et là, il n'en pouvait plus. D'autant que la nuit précédente, il n'avait quasiment pas dormi pour surveiller L'Ermitage à l'aide des caméras.

Aelita et Yumi avaient commandé des pizzas et ils avaient tous mangé dans le salon, un œil pointé sur le PC de JérémY et l'autre sur un film à la télé.

– JérémY, es-tu sûr que ce garçon va revenir ce soir ? demanda Ulrich.

– C'est très probable ! confirma son ami. Il y a deux soirs, Hiroki l'a vu sortir de L'Ermitage. Et hier, il est revenu. Je ne sais pas ce qu'il avait en tête, mais il a regardé autour de lui et s'est enfui. Donc, ce soir, il va revenir.

Tous arrêterent de mastiquer leur pizza. Aelita murmura :

– Je ne suis pas tranquille...

– Mais tu peux l'être, au contraire ! répondit JérémY d'un ton qui se voulait rassurant. Maintenant, il y a trois haies robotiques tout autour de L'Ermitage ! J'ai installé des capteurs laser et nous pouvons même déclencher les pièges d'ici, si on cadre ce type dans les caméras. Il n'a aucune échappatoire.

– Il pourrait passer par derrière ! suggéra Ulrich.

– Et sauter le mur et la haie ? répliqua JérémY. Trop compliqué ! Hier, il est passé par le portail, et aujourd'hui, il fera pareil. De toute façon, il y a des caméras là-bas aussi. Il n'a aucun moyen de s'échapper. Alors, vous n'avez qu'une seule chose à faire !...

Ses amis le fixèrent, légèrement inquiets.

–... Me passer un autre morceau de pizza ! s'esclaffa Jérémy. Je meurs de faim !

Odd ne savait vraiment plus quoi penser. Non seulement, Eva était la fille la plus belle sur qui il avait posé ses yeux, mais elle était aussi sympathique et intelligente. Ils avaient tous deux discuté une bonne heure, sans voir le temps passer. Et sans la moindre gêne...

Eva lui avait demandé s'il aimait la photographie, ce qu'il confirma. Il adorait en effet les photos des chanteurs sur les revues de musique ! Elle, en revanche, était une experte. Elle lui avait raconté plein de choses sur le réglage des objectifs et sur les logiciels d'édition. Le tout, assise à ses côtés, les jambes élégamment croisées. Quelquefois, elle lui avait même effleuré la main en parlant...

– Tu ne veux pas rester dormir ici ? demanda Odd, en la voyant se lever.

Le collégien semblait perdre la tête, car si le principal l'avait pincé, c'était l'exclusion garantie !

– Ce ne serait pas raisonnable, répondit Eva d'un large sourire, mais j'aimerais beaucoup. En revanche, un de ces soirs, tu pourrais t'arrêter chez moi, mes parents sont souvent absents à cause de leur travail. Tu connais mon adresse ? Tiens... je te laisse aussi mon numéro de téléphone.

Odd était si ému qu'il ne fit qu'un léger signe de la tête ! Eva riait encore et sortit un feutre de sa poche. Puis, elle lui

attrapa la main et écrivit dessus avec la légèreté d'un papillon...

– Voilà ! Tu sauras où me trouver ! Merci pour la soirée, Odd. J'étais super bien avec toi !

– Ah... hum... moi aussi ! répondit-il, les joues pourpres. Je ne me laverai plus la main, je te le jure !

Eva rigola. Puis, alors qu'Odd l'observait d'un regard passionné, elle s'approcha et l'embrassa. Un baiser sur la bouche. Le cerveau d'Odd en eut un court-circuit ! Et quand il se rendit compte de ce qui s'était passé, Eva avait déjà refermé la porte derrière son dos...

– Quelle fille !... murmura-t-il, ébahi.

Entre-temps, la télévision de sa chambre n'avait pas cessé de transmettre les images de L'Ermitage que Jérémy et Ulrich avaient enregistrées. Tout à coup, Odd s'aperçut qu'il y avait quelque chose de très, très étrange dans ces images. Quelque chose que personne n'avait encore remarqué...

7

L'INTERROGATOIRE



L'écran de l'ordinateur commença à clignoter.

ALARME. INTRUS REPÉRÉ.

– Chut ! Taisez-vous ! cria Jérémy en agitant ses doigts sur le clavier du portable. On y est presque !

Aelita éteignit la télé et Ulrich repoussa d'un coup de pied les boîtes de pizzas vides. Les amis se serrèrent autour de l'ordinateur. Sur l'écran, on apercevait une silhouette toute fine, enveloppée dans un imperméable long et gris, comme celui des espions ou des criminels, dans les films.

– Ah ! Ah ! s'exclama Jérémy, triomphant. Il est entré en enjambant le portail principal, comme je l'avais dit !

– Je te signale qu’il n’a pas de chiens ! lui rappela Yumi, perplexe. Et ce sont des chiens qui ont blessé Kiwi...

Jérémy haussa les épaules :

– Il a dû les laisser chez lui. Il n’y en avait pas non plus hier soir, mais on pourra bientôt le lui demander !

Jérémy augmenta le zoom de la caméra de façon à ce que le visage de l’intrus remplisse l’écran. Le jeune homme avait des cheveux roux et les yeux boursoufflés. Dans l’obscurité du jardin, on aurait dit une personne malade. Revoyant ce visage, Aelita se sentit aussitôt prise de vertiges : elle avait connu ce garçon. Il y a longtemps. Même si elle n’arrivait pas à se rappeler qui il était...

– Qu’est-ce qu’on fait, Jérémy ? demanda Ulrich.

– Préparez tout ! Moi, je déclenche le piège dès qu’il arrive en position.

Ulrich fila dans la cuisine pour chercher le gros carton contenant le matériel de l’interrogatoire. Il l’emmena au salon, puis en distribua le contenu.

– Pfft ! Ça ne va pas, ça ! râla soudain Jérémy. Pourquoi il ne bouge pas ? Pourquoi il ne rejoint pas la pergola ou le garage ?

– Je pourrais sortir, moi ? proposa Ulrich. Et l’attirer vers notre piège !?

– C’est trop dangereux ! répliqua Yumi. Il pourrait être armé !

– Pas besoin de sortir ! s’écria Jérémy, soulagé. Il bouge !

Un pas... Un autre... Le jeune homme avait l'air indécis. Il avança vers la pergola comme s'il voulait appuyer sur la sonnette, puis recula et se déplaça d'un pas incertain sur la gauche, en direction du garage.

Jérémy passa aux images d'une autre caméra, installée juste sur son piège. Quand l'intrus passerait en dessous, *bingo* ! Il avait préparé la caméra de manière à ce que le piège puisse s'orienter selon ses mouvements. Encore quelques pas...

Sur l'écran, superposé à l'image du jeune homme, apparut un viseur. Les yeux de l'intrus brillaient alors dans l'obscurité.

Tous retinrent leur souffle. Le doigt de Jérémy se déplaça sur la touche *Envoi* de l'ordinateur. Le temps semblait s'être arrêté, les feuilles des arbres cessèrent de bouger, tandis que sur l'écran, l'intrus marchait avec précaution vers le mur du garage.

Jérémy se mordit la lèvre inférieure et son doigt appuya sur la touche.

Le piège se déclencha.

Dans sa chambre, Odd fit un arrêt sur image, et remonta quelques photos en arrière. Oui, il y avait bien quelque chose. Jérémy et Ulrich étaient restés toute la nuit à discuter, peut-être ne l'avaient-ils pas remarqué.

Il attrapa son portable et essaya d'appeler Jérémy. *Correspondant absent*. Il essaya avec Ulrich. Même résultat. Il sentit alors un frisson lui parcourir le dos.

Il bondit et prit sous son lit une grosse boîte en carton qui contenait son PC portable. Ses parents le lui avaient offert, et Jérémy avait passé des heures à installer tous les programmes de l'univers ! Mais Odd s'en était seulement servi deux ou trois fois pour écouter de la musique Mp3. Il n'était pas un passionné de technologie !

Il attendit impatient que l'ordinateur s'allume (mais pourquoi mettait-il tant de temps ?), puis inséra le DVD et ouvrit un programme pour lire la vidéo.

Que lui avait dit Eva à propos des images ? Ah, oui ! Contraste, luminosité, et courbes. Il avait du mal avec le logiciel, mais il trouva enfin la fonction dont lui avait parlé la jeune fille. C'était une espèce de graphique qui représentait un quart de cercle. Odd s'aperçut qu'il pouvait avec la souris cliquer sur cette courbe et la déformer... il ne savait pas trop comment, car parfois, l'image s'éclaircissait ou fonçait, bref, les couleurs devenaient folles. Mais c'était la bonne fonction.

Il commença à travailler bien concentré, les yeux fixés sur cette photo du DVD : sur un point précis, entre les arbres, les pixels de l'image étaient confus, comme si quelque chose avait été effacé.

– Zut ! bougonna-t-il.

Il avait trop modifié la courbe et l'image n'était alors plus qu'un tas incompréhensible de couleurs. Il annula tout et recommença depuis le début.

Bientôt, la silhouette élancée d'un homme aux larges épaules apparut sur l'écran. Mais à ses pieds, il y avait quelque chose qu'il n'arrivait pas bien à voir.

Odd enregistra une copie de l'image, puis fit défiler les autres photos. Cette fois, l'homme était de profil et l'on apercevait sur ses épaules la forme d'un gros sac à dos. Et à la hauteur de sa taille, il y avait...

– Mais qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria Odd, troublé. Des chevaux miniatures ? Des veaux ?

Ni l'un ni l'autre, bien sûr. C'étaient des chiens. Deux gros chiens à l'air agressif, sans laisse, qui renflaient le terrain aux pieds de l'homme.

Odd en tira tout de suite une conclusion : premièrement, cet homme avait deux chiens et Kiwi avait été blessé par deux molosses. Le garçon que Jérémy et les autres allaient capturer à L'Ermitage était donc innocent. Ils chassaient la mauvaise personne ! Deuxièmement, l'homme aux deux chiens avait réussi à effacer des DVD les images qui le concernaient. Il avait sûrement des appareils ultra sophistiqués qui brouillaient les caméras de Jérémy. C'était donc un homme très dangereux. Et surtout, ses amis ne soupçonnaient même pas son existence...

Sans éteindre l'ordinateur, Odd prit veste et portable et sortit comme une flèche de sa chambre.

Plus qu'un jardin, cela ressemblait à une forêt noyée dans la neige.

– Le professeur Hopper pourrait déblayer les allées ! grommela Richard Dupuis.

Il prit appui contre un arbre, et sur un pied, essaya de remonter sa chaussette en laine toute mouillée qui était au fond de sa botte. Le jeune homme se redressa et regarda autour de lui, inquiet. Il l'avait refait. Pour la deuxième fois en deux soirs, il s'était introduit en cachette dans le jardin de L'Ermitage. Il se comportait vraiment bizarrement. Au fond, il aurait dû juste sonner, mais pas en pleine nuit comme ça, et dire : « Bonjour, professeur. Je suis Richard Dupuis ».

Il imaginait le visage du professeur, sérieux sous sa barbe et ses grosses lunettes qui lui cachaient les yeux.

« Vous vous souvenez de moi ? Je suis venu parce que... »

Non, ça ne pouvait pas coller. Il ne pouvait pas affronter le professeur comme ça, directement. Et puis, Hopper vivait-il encore là ? Richard se rappelait des vieux titres de journaux : « *Un professeur de Kadac disparaît avec sa fille* ».

Mais si, c'était évident qu'il soit revenu. Sinon pourquoi...

Richard s'approcha du garage tout en réfléchissant. Il avait l'intention de contourner la maison pour vérifier s'il y avait des lumières allumées. Et puis, cette fois, il avait pris son courage à deux mains et s'apprêtait à sonner à la porte d'entrée.

Tout à coup, il entendit un souffle, une espèce de courant d'air froid qui le décoiffa. Et puis un déclic, ou plutôt, une détonation.

La suite fut très confuse. Quelque chose le frappa aux épaules et le fit tomber à terre sur la neige. Effrayé, le jeune homme chercha à se remettre debout, mais il s'aperçut qu'il était prisonnier dans un filet métallique.

Il réussit néanmoins à se redresser, mais le filet bougea comme un serpent de fer et le repoussa au sol. Puis, frappé d'une décharge électrique, il s'évanouit.

Quand il rouvrit les yeux, il pensa un instant avoir été drogué. Ou être devenu fou, ou les deux.

Il se trouvait encore enfermé dans le filet métallique, cette fois plus dans le jardin, mais dans une chambre obscure, au sol de ciment. L'unique rai de lumière provenait du dessous d'une porte. On entrevoyait quelques grosses boîtes entassées en vrac contre un mur. On aurait dit qu'un emménagement était en cours.

Au fur et à mesure que les yeux de Richard s'habituèrent à la pénombre, il distingua quatre silhouettes assises en demi-cercle. Elles étaient de très petite taille et étaient drapées de noir. Les visages étaient invisibles. Le jeune homme secoua la tête : était-ce un rêve ? Un cauchemar ? Un film d'horreur ?

– Comment t'appelles-tu ? lui demanda d'un ton menaçant la première créature.

– R-Richard. Richard Dupuis, bégaya-t-il.

– Pourquoi te trouvais-tu dans le jardin ? continua la voix métallique, semblable à un robot.

Richard se tut un moment. Il aurait pu mentir, mais pourquoi ? Mieux valait tout raconter. De toute façon, il n'avait rien à cacher.

– Je cherchais le professeur Hopper ! répondit-il.

– Étrange manière de chercher quelqu'un...

– Je sais que le professeur a disparu, il y a plus de dix ans désormais.

– Tu connaissais Hopper ? lui demanda une autre voix.

– Oui, acquiesça le jeune homme en tentant de voir ses interlocuteurs. Il y a des années. Avant qu'il ne disparaisse, j'étais un de ses élèves au collège Kadic. Et j'étais en classe avec sa fille, Aelita.

À ce prénom, une des créatures sursauta.

Richard se frotta le menton. Toute cette situation était absurde, et il commençait à avoir peur. Cependant, ces étranges petites créatures n'étaient pas particulièrement menaçantes...

– J'espérais rencontrer Aelita, continua-t-il. Peut-être aurait-elle pu m'expliquer pourquoi... Mais, argh ! je ne peux rien vous raconter, attaché comme ça !

L'étrange personnage qui lui faisait face manœuvra alors quelque chose. Et aussitôt, les mailles du filet se relâchèrent pour permettre au prisonnier de bouger.

À tâtons, il fouilla vite dans son imperméable et en sortit un ordinateur de poche avec un écran légèrement plus grand qu'une carte postale. Il l'alluma et aussitôt une série de lettres et de numéros s'affichèrent sur l'écran. Quelques se-

condes plus tard, l'écran devint vierge, puis les lettres et les numéros recommencèrent à nouveau à le couvrir.

– Tout a commencé il y a une dizaine de jours, expliqua Richard. J'ai d'abord cru à un virus, mais après, j'ai compris qu'il y avait le professeur Hopper derrière tout ça ! Du moins, je l'espère.

– Pourquoi justement Hopper ? répliqua une voix.

Richard tendit le mini-écran de son ordinateur.

La série de lettres et de numéros semblait composer un code incompréhensible... à part les six premières lettres de chaque ligne, en majuscule, qui indiquaient : *AELITA*.

Le couloir brillait sous les néons. Odd le parcourut comme une furie, essayant encore d'appeler ses amis Ulrich, Yumi, Aelita et Jérémy. Tous les portables étaient éteints. Il fallait qu'il les joigne au plus vite !

– Où penses-tu aller ? lâcha Jim en surgissant de derrière une colonne.

– Excuse-moi, Jimbo, mais je n'ai pas le temps ! répondit le collégien en se précipitant vers la porte.

Il s'aperçut que ses jambes continuaient à bouger, alors qu'il avait arrêté d'avancer... Le prof l'avait soulevé par les épaules !

– Tu n'as pas le temps pour quoi ? Faut-il que je te rappelle que tu es puni ?

Jim retourna Odd comme une poupée entre ses mains pour le regarder en face.

– Alors ? demanda le prof, d'un ton sec.

Odd devait trouver une excuse au plus vite ! Il ne pouvait pas révéler à Jim que ses amis étaient à L'Ermitage, ils risquaient tous l'exclusion pour s'être enfuis du dortoir en pleine nuit !

– O.K., c'est bon... Descends-moi !

Dès que ses pieds touchèrent le sol, le collégien recommença à courir. Il attrapa son portable et composa le numéro inscrit sur sa main : celui d'Eva Skinner.

– Allô, Eva ? C'est Odd. Excuse-moi, mais j'ai besoin de toi. Tu vois où se trouve L'Ermitage ? Derrière Kadic, une villa en ruine, rue de... Oui, il...

Odd se retourna. Jim se dressait devant lui. Il se précipita alors dans l'escalier, vers le secteur des filles.

– Je n'ai pas le temps de t'expliquer, Eva ! débita le garçon. Sonne trois coups courts et un long. Trois courts. Un long. Tu dois les prévenir que le garçon avec les cheveux roux n'est pas celui qu'on recherche, mais y a un autre homme, mince mais musclé, avec deux chiens. S'ils observent bien les vidéos, ils vont le trouver !

La jeune fille lui répéta brièvement les instructions à l'oreille. Malgré l'heure tardive, elle n'avait pas du tout la voix endormie.

– Parfait ! lança Odd. Fais vite, je t'en prie, c'est important. Merci !

Puis, il tourna à gauche et se faufila dans la première chambre qu'il trouva. C'était celle de Sissi Delmas.

La jeune fille poussa un tel hurlement en apercevant Odd et Jim aux pieds de son lit, qu'elle réveilla tout Kadic !

Ils avaient laissé Richard dans le garage pour discuter ensemble de la suite des événements dans la cuisine. Une brève recherche sur l'ordinateur de Jérémy confirmait que oui, en effet, il existait un Richard Dupuis qui avait été élève à Kadic, en classe avec Aelita Hopper.

– Pourtant, tu ne te souviens pas de lui, n'est-ce pas ? dit Jérémy.

– Non, même si sa tête m'est familière ! répondit Aelita. De toute façon, on le libère, non ? Au fond, il n'a rien fait de mal.

Jérémy n'avait pas l'air convaincu.

– Je me souviens de l'avoir déjà vu ! continua la jeune fille. Et voilà pourquoi : c'était un de mes camarades de classe. Juste que maintenant, il a dix ans de plus que moi...

– Oui, c'est étrange ! admit Ulrich. Le fait que tu n'aies pas grandi dans Lyoko a créé un sacré bazar...

Jérémy saisit alors le transformateur vocal qu'il avait fabriqué. Il avait la forme d'une balle en plastique, relié à un ruban. Il le mit devant sa bouche et s'écria d'une voix profonde :

– Non, tu ne me convaincs pas. Continuons l'interrogatoire !

– O.K. ! répondit Aelita dans l'appareil.

– Eh ! protesta Ulrich. Je ne veux pas de ce machin !

– Arrête de te lamenter ! asséna Yumi.

Puis, elle tendit son appareil d'un large sourire.,.

Jérémy se pencha rapidement vers Richard, toujours prisonnier dans le noir, et lui prit l'ordinateur des mains. Le jeune homme sursauta, effrayé, mais ne laissa rien paraître.

Sur l'écran, différentes lignes codées continuaient à défiler, chacune précédée du mot *AELITA*. Jérémy commença à étudier les codes avec attention, jusqu'à ce qu'il les reconnaisse. C'était l'Hoppix, un langage de programmation inventé par Hopper... La « grammaire » qui permettait à Lyoko d'exister et de prendre forme.

– Hé, les gars ! conclut-il enfin, je ne sais pas ce qu'est ce machin, mais je suis sûr qu'il a été créé par le professeur Hopper !

Tout à coup, le bruit de la sonnette résonna dans le garage : *Dring. Dring. Dring. Drrrrriiiiing !*

– Trois courts, un long. C'est le signal ! murmura Yumi.

– AELLiiiiTTTAAAA ! cria une voix féminine à l'extérieur de la porte du garage. C'est Eva, Eva Skinner ! C'est Odd qui m'envoie et il dit que c'est important ! Tu m'ouvres ? Tu es là ?

Richard essaya de se dégager du filet et allongea une main dans l'obscurité :

– Aelita ?! Il y a une Aelita, ici ? demanda-t-il.

Puis, il tourna la tête en direction de Jérémy :

– C'est toi ?

Le collégien regarda ses amis, ne sachant pas quoi faire. Aelita rejoignit alors la porte du garage et alluma la lumière.

◆ L'INTERROGATOIRE ◆

Quand Richard vit la chevelure flamboyante de la jeune fille, il devint blanc comme un linge. Et bafouilla :

– C'est toi, oh... Mais tu es...

Ses yeux se révoltèrent, puis il s'écroula au sol.

– Ça alors !?... Il s'est évanoui !? s'étonna Ulrich, en ôtant l'appareil vocal.

On dirait ! répondit JérémY d'un ton railleur. Aelita était une de ses camarades de classe. Elle devrait avoir vingt ans comme lui, et elle n'en a encore que douze !...

• Dossier comprenant toutes les archives
• de l'agent Grigory Nictapolus.
• Matériel hautement confidentiel.



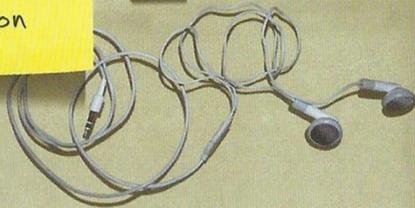
• Insigne doré de l'organisation
• internationale *Green Phoenix*
• (le Phénix vert).
• Il représente un phénix en vol.
• Modèle porté par Hannibal Mago.

• Voiture de Grigory
• Nictapolus.
• Moteur débridé qui peut
• atteindre les 220 km/h.



• Mallette de l'agent spécial Grigory Nictapolus contenant
• armes, dossiers et accessoires d'espionnage.

Navigateur →
et GPS
connectés au
micro espion



1



FICHE MÉMOIRE
DE
ROBERT DELLA ROBBIA

Carte mémoire consultable sur ordinateur
ou appareil photo numérique.
Contient les souvenirs de Robert Della Robbia.

2

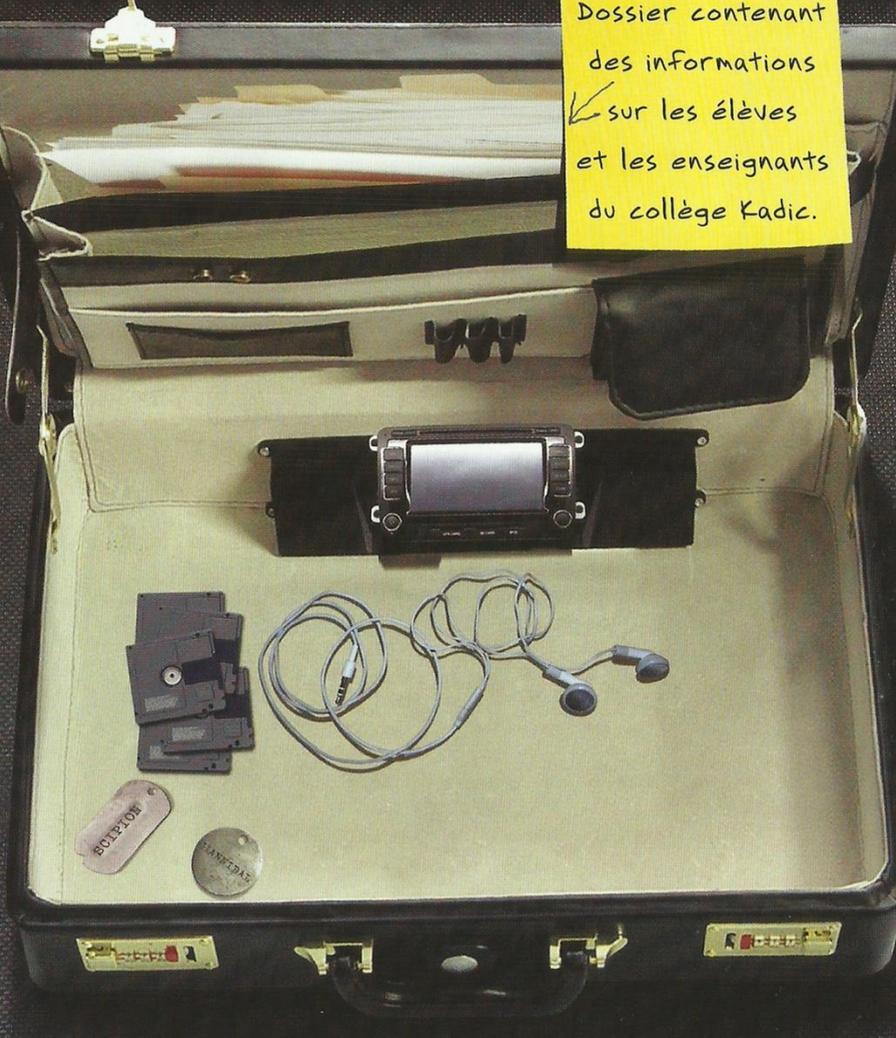


ROTTWEILERS DE GRIGORY

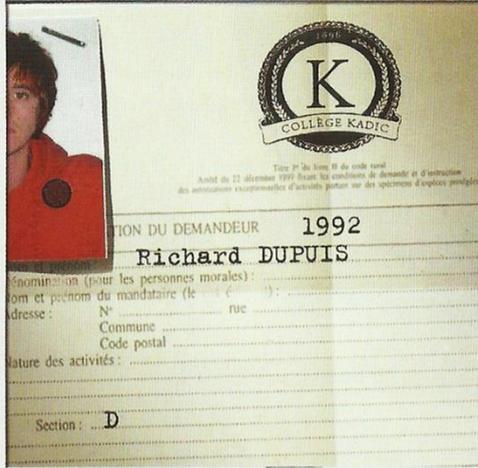


Grigory Nictapulus ne se sépare jamais de
ses deux molosses et les nourrit exclusivement
de viande crue. Dressés à l'attaque, robustes
et féroces, ils ont un flair infailible grâce aux années
d'espionnage passées aux côtés de leur maître.

Dossier contenant
des informations
sur les élèves
et les enseignants
du collège Kadic.



3



Logo of Collège Kadik: A circular emblem with a crown on top, containing the letter 'K' and the text 'COLLÈGE KADIK' below it.

Titre n° Du livre 04 de code rural
Arrêté du 23 décembre 1989 fixant les conditions de demande et d'inscription
des autorisations exceptionnelles d'activités pour un des spectres d'activités protégées.

SECTION DU DEMANDEUR 1992
Richard DUPUIS

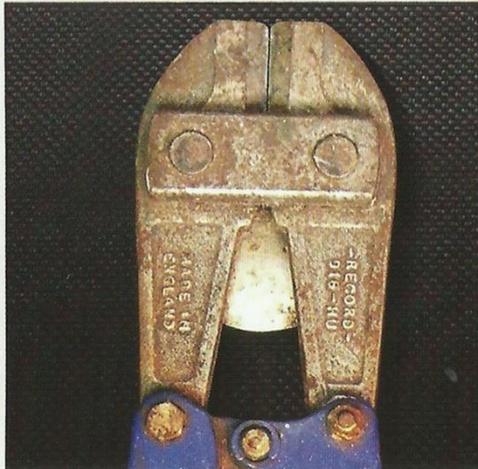
Nomination (pour les personnes morales):
Nom et prénom du mandataire (le):
Adresse : N° rue
Commune
Code postal
Nature des activités :

Section : .. **D**

DOSSIER D'INSCRIPTION
AU COLLÈGE KADIK

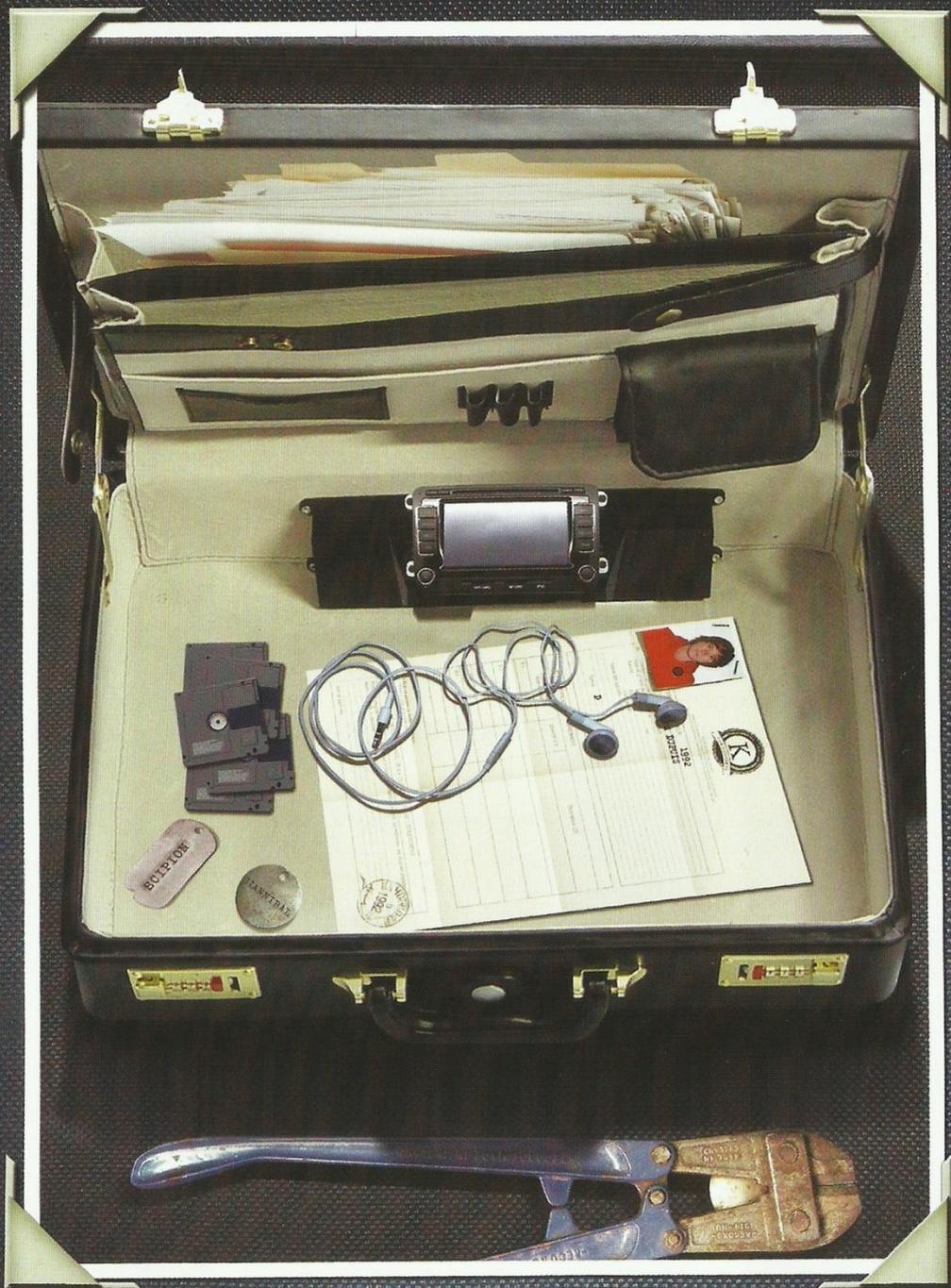
Dossier d'inscription au collège Kadik de l'élève Richard Dupuis. Il semblerait avoir un lien avec le passé d'Aelita Hopper. Vérifier la date inscrite sur le document.

4



TENAILLE RUSSE

Des modèles semblables ont été trouvés dans le caisson arrière du pick-up de l'agent Nictopolus. Outil utilisé pour couper des câbles ou des haies métalliques, pour briser des chaînes ou forcer certaines serrures.



5



ARME À IMPULSION ÉLECTRIQUE

Les deux pôles électriques permettent d'immobiliser la cible touchée par une décharge électrique d'intensité variable.
 Provoque évanouissement, perte des sens et, si mal utilisé, la mort.

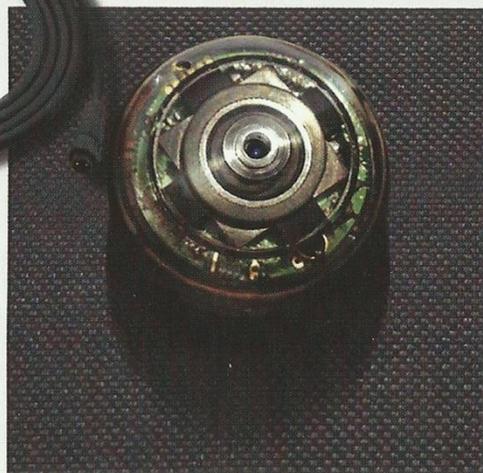
6



PASSEPORT DE GRIGORY NICTAPOLUS

Outre le présent document, dix-huit autres faux passeports ont été trouvés sous le nom de Grigory Nictapolus. Aucun n'a la même adresse, la même profession, ni la même nationalité, mais tous portent la même photo.
 À noter : cette photo est numérique.

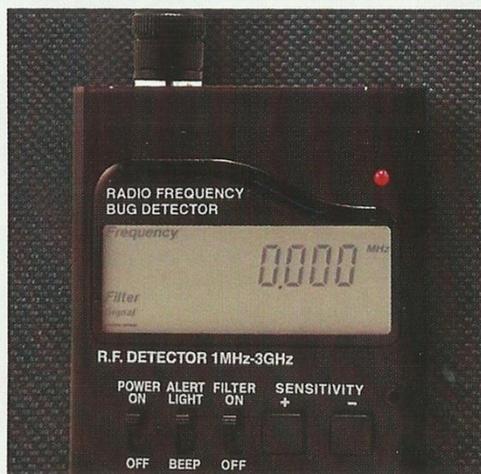
7



MICRO-CAMÉRA
ESPION

Modèle large de 8 mm seulement, avec moteur omnidirectionnel permettant une rotation intégrale et un enregistrement couvrant la zone à 360°. Utilisé par l'agent Nictapolus pour la mise sur écoute du collage Kadlic et de L'Ermitage.

8



INTERCEPTEUR
DE FRÉQUENCE RADIO

Permet d'identifier et d'enregistrer toutes les fréquences radio, y compris celles utilisées par la police. S'il est relié à un micro, l'intercepteur peut éliminer tout bruit de fond et ainsi obtenir des enregistrements audio parfaits.

9



DVR PORTABLES

Digital Video Recorder (Vidéo-Enregistreur Digital).
Utilisé pour commander les caméras vidéo espion
à distance, enregistrant les images si nécessaire.

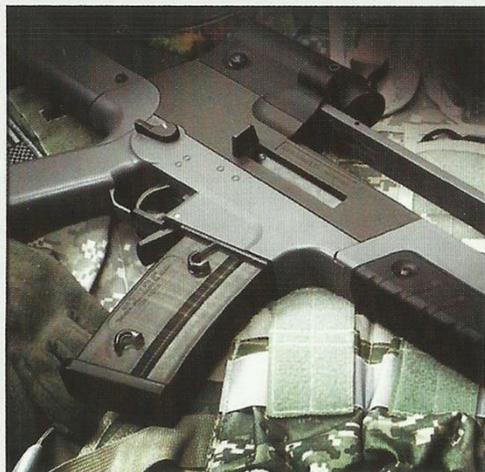
10



PISTOLET
SEMI-AUTOMATIQUE

Modèle à 7 balles. Léger et maniable, et surtout,
se dissimule sous les vêtements.

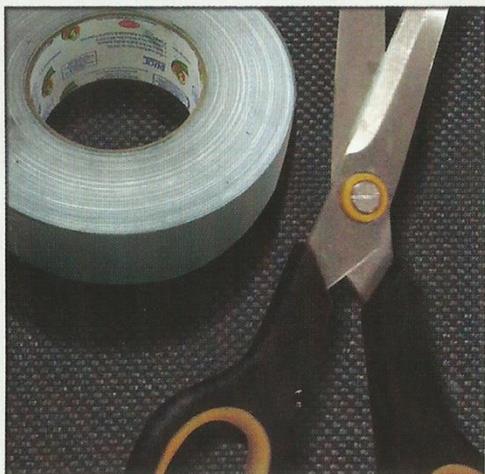
11



FUSIL D'ASSAUT
XM8

Prototype unique mis au point par l'Armée américaine et jamais entré en production. On ne sait pas comment la Green Phoenix a réussi à se le procurer. Modèle doté d'une lunette à infrarouge de très haute précision.

12



MATÉRIEL DIVERS

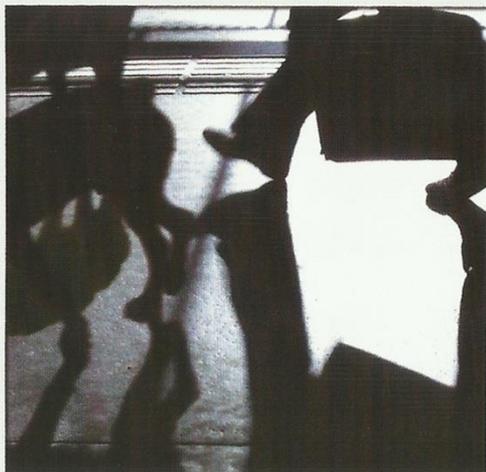
Ruban adhésif, ciseaux, tournevis, boulons et clés anglaises, probablement utilisés par Grigory Nictopolus pour trafiquer des ordinateurs, installer des micros ou équiper une base d'espionnage, dotée d'appareils sophistiqués.



La mallette
contient un
double-fond
protégé par une
couture invisible.



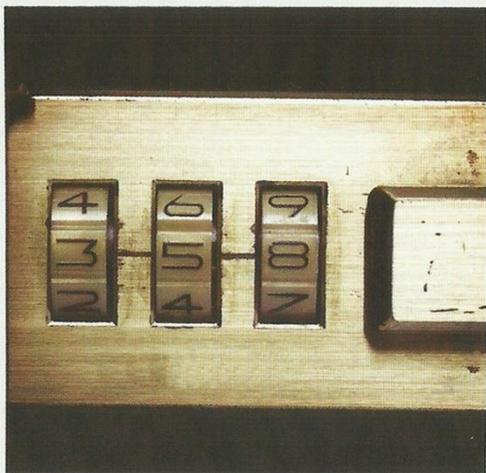
13



GRIGORY NICTAPOLUS

L'unique photo de l'agent Grigory Nictapolus, prise par un touriste japonais à l'aéroport de San Francisco. Nous ne savons pas comment Grigory se l'est procurée.

14



COMBINAISON SECRÈTE :
3-5-8

Serrure de la mallette de Grigory. Si elle n'est pas ouverte correctement, elle répand à l'intérieur de la valise un puissant acide qui détruit alors tout document, matériel et appareil.

GANTS CAPTEURS DE SOUVENIRS

Ils permettent d'aspirer les souvenirs d'une personne et de les enregistrer sur une carte mémoire numérique ou de les transférer vers un ordinateur. Les doigts des gants comportent des électrodes reliées à un moniteur LCD avec potentiomètre.



Le potentiomètre permet de prélever les souvenirs de personnes ayant subi un lavage de cerveau.

Grâce à son écran tactile, le potentiomètre peut sélectionner les souvenirs à enregistrer ou à supprimer.

8

UN HOMME A LA PORTE



– Comment savais-tu qu'on était là ?

Le ton de Jérémie était froid et menaçant, mais Eva n'y prêta aucune attention.

– Je l'ai déjà dit, répondit-elle en souriant. Odd m'a appelée. Il prétend que le garçon aux cheveux roux, continua-t-elle en indiquant Richard, n'est pas celui que vous cherchez. Dans la vidéo, il y a aussi une autre personne, mais qui a été effacée.

– Quelle vidéo ? demanda Jérémie, intrigué.

– Les vidéos de surveillance de L’Ermitage ! expliqua calmement la jeune fille. Si vous me les montrez, je suis sûre de pouvoir vous aider à retrouver l’image.

Jérémy haussa les épaules. L’informatique était son domaine et il n’admettait pas d’ingérence. Il revint alors avec l’ordinateur allumé, et se mit au travail. Puis, en une demi-heure, il retrouva l’endroit et produisit une image nette et agrandie. Elle montrait un homme et deux chiens. Incroyable !

– Comment se fait-il que tu ne t’en sois pas aperçu avant ? lui demanda Ulrich.

Jérémy baissa les yeux, piqué au vif.

– Parce que ces images ont été truquées ! grommela-t-il.

– Tu veux dire que quelqu’un les a trafiquées pour effacer ce type avec un sac à dos ?

– Ou alors que c’est ce type lui-même qui s’est servi d’appareils capables de gommer son image ! rectifia Jérémy. Des trucs de très haute technologie !

Ils restèrent tous silencieux, l’air perplexe. Car, maintenant il y avait au moins deux individus mystérieux... Richard, qui avait repris ses esprits, était sans aucun doute inoffensif. Il se tenait dans un coin à fixer, ébahi, Aelita. L’homme aux deux chiens, en revanche, était dangereux.

Eva sourit à nouveau. Yumi l’observa les sourcils froncés. Elle s’étonnait que cette fille ne sache pas faire autre chose que sourire, et toujours de la même manière...

– Pouvez-vous me dire ce que vous faites tous ici, en pleine nuit ? demanda Eva Et puis, ces équipements, ordinateurs et filets électriques... Où les avez-vous trouvés ?

Ulrich allait s'expliquer, quand JérémY l'arrêta d'un coup de coude. Et répondit à sa place :

– Je les ai... achetés... dans un magasin de matériel de sécurité.

– Et pourquoi ? insista la jeune fille.

JérémY et ses amis ne pouvaient évidemment pas lui parler de Lyoko et du super-calculateur. Tandis qu'ils cherchaient une explication cohérente, Richard en profita pour annoncer :

– Je suis venu ici parce qu'il fut un temps où j'étais en classe avec Aelita. Il y a plus de dix ans. Et puis, récemment, des codes sont apparus sur mon ordinateur. Ils formaient le prénom *Aelita*. Alors, je me suis souvenu de mon ancienne camarade de classe qui a vingt ans aujourd'hui, même si elle n'en fait que douze, et...

Ils éclatèrent tous de rire. L'explication de Richard était si confuse qu'elle en avait l'air incroyable. Eva rit aussi, répétant d'un ton ironique que la petite bande voulait sans doute garder un secret !

– Ce serait dangereux de t'en dire plus ! déclara JérémY. La situation est déjà assez compliquée comme ça !

– Mais moi non plus, je n'ai rien compris ! répliqua Richard. Aelita est... est...

– Je suis malade, inventa aussitôt la jeune fille. J'ai une maladie rare qui m'empêche de grandir.

– Et maintenant, elle est à l'école avec nous, et personne ne se souvient d'elle, voilà, ajouta Yumi. C'est donc un secret, si tu vois ce que je veux dire...

Richard ne comprenait toujours pas. Et déclara qu'il ne rentrerait pas chez lui tant que quelqu'un ne lui aurait pas tout expliqué.

– Une autre fois ! l'interrompit Jérémy. Là, il est vraiment tard et nous devons vite rentrer à Kadic, si on ne veut pas se faire prendre !

– Je suis à l'Hôtel de la Gare, précisa le jeune homme d'une voix sourde. Je vous laisse mon numéro de téléphone. Si on n'arrive pas à se joindre, je viendrai vous chercher...

La petite troupe acquiesça.

Eva et Yumi prirent l'allée principale pour rentrer chacune chez elle. Les autres passèrent derrière la villa, pour entrer directement dans le parc de Kadic. Quelques enjambées seulement, et ils étaient déjà arrivés au collège !

Le silence régnait alentour et la lumière de la lune traversait les sapins enneigés. Le froid était si vif que des petits nuages de vapeur sortaient de la bouche des collégiens.

– Quelle soirée, hein ? murmura Ulrich.

– Tu peux le dire ! lança Aelita. Et pour Richard, ça a dû être un choc de me voir comme ça !

– Et l'homme mystérieux ? Et l'arrivée imprévue d'Eva Skinner ? ajouta Jérémy. Quel bazar, ça aussi ! J'ai l'impression que les choses se compliquent de plus en plus...

La vérité était que Hopper avait laissé derrière lui un tas de mystères. Comme, par exemple, tout ce qui concernait le monde virtuel de Lyoko et X.A.N.A. Qui cherchait le professeur quand il s'était enfui dans Lyoko en emmenant Aelita avec lui ? Et où était passée la mère de la fillette ?

Jérémy commença à réfléchir à haute voix :

– Dans la vidéo tournée dans la chambre secrète, Hopper parlait du projet Carthage «top secret ». Maintenant, il est probable que des membres du gouvernement soient impliqués, mais ils n'ont pas pour habitude de se promener avec des chiens assoiffés de sang !

– Donc ? demanda Ulrich.

– Donc, ou il s'agit d'une agence gouvernementale qui ne respecte pas beaucoup les règles, ou quelqu'un d'autre est impliqué dans l'histoire, soupira Jérémy.

– Comme qui ? demanda Aelita, intriguée.

Jérémy regarda autour de lui, puis murmura :

– Quelqu'un de riche, qui manie la technologie à la perfection et qui est prêt à tout. Alors, ouvrons bien l'œil !

– Moi, bâilla Ulrich, à plus de deux heures du mat', mes yeux se ferment ! J'ai sommeil !

– Que proposes-tu de faire, Jérémy ? demanda Aelita en relançant le débat.

Le jeune garçon voulait encore attendre et étudier à nouveau les vidéos de L'Ermitage, en espérant découvrir autre chose. Puis ils se retrouveraient pour élaborer un plan. Les trois amis commençaient sérieusement à s'inquiéter...

– Bon, maintenant, on va enfin pouvoir se reposer un peu ! annonça Ulrich en arrivant à la porte du dortoir. Et séparons-nous vite pour éviter Jim !

– D'accord ! acquiesça Jérémy. Aelita, s'il te plaît, pas de cauchemar cette nuit !

– J'essaierai !

Elle se trouvait dans Lyoko. Devant elle, le paysage était plat. Seule une étendue de sable était hérissée de-ci, de-là, de roches obliques. Quant au ciel, il était d'un bleu uniforme. Aelita avait le vertige. C'était comme si ses yeux n'arrivaient pas à faire le point sur ces images. Elle ressentait toujours la même sensation lorsque Jérémy la faisait entrer dans Lyoko à l'improviste, pour stopper une attaque de X.A.N.A.

Mais il avait été vaincu, son père s'était sacrifié pour le tuer. Et le super-calculateur avait été éteint. Ce n'est qu'un rêve, Aelita...

La jeune fille avait pris l'aspect d'un elfe, avec les oreilles en pointe et les cheveux fuchsia. Elle portait un vêtement léger à volants roses et des collants épais, ainsi qu'une paire de bottes souples. Et sans se regarder dans un miroir, elle savait que deux bandes de maquillage rouges striaient son visage.

Ce n'est qu'un rêve...

Les aboiements de chiens la firent sursauter. Les animaux venaient de derrière elle et arrivaient au pas de course. Aelita s'enfuit en volant sur le sable. Comme souvent sur Lyoko, les choses étaient différentes de ce qu'elles paraissaient et le sable était en réalité une couche dure et compacte sur laquelle rien ne s'enfonçait. Les chiens grognèrent, puis la rattrapèrent.

Le cœur serré, la jeune fille continua sa course malgré des sifflements de rayons laser qui s'ajoutaient aux aboiements. Il lui fallait trouver un refuge, mais ce paysage désertique n'offrait aucun abri...

– Par ici ! se dit-elle.

La sphère apparut soudain. C'était une boule de lumière à peine plus grande que sa tête, et suspendue en l'air. À l'intérieur, se déplaçaient des courants de lumière liquide, blanche, rouge et azur. Il y avait aussi une voix qu'elle ne pouvait confondre avec aucune autre : celle de son père.

– Courage, ma chérie, suis-moi ! Nous n'avons pas beaucoup de temps.

La sphère commença à se déplacer et Aelita la suivit, tandis que ses adversaires invisibles se rapprochaient de plus en plus (elle ne les voyait pas, elle ne s'était jamais retournée pour les regarder, mais cela n'avait pas d'importance: elle savait qu'ils étaient là).

La sphère descendit jusqu'à effleurer le sol qui s'ouvrit en créant un gouffre.

– Saute, Aelita ! cria son père. On y est presque !

Elle plongea. En un rien de temps, le désert fut remplacé par une étendue de glace. Désormais, à la place du faux sable, il y avait une esplanade incolore, sans reflet, et sous un ciel nu et obscur. Aucun point de repère. Le néant à perte de vue...

– Il faut que l'on trouve une cachette ! cria Aelita.

– Ne t'inquiète pas, la rassura son père. Ils ne peuvent pas venir ici, du moins pour un temps. Ma fille, il y a une chose importante que tu dois savoir. La chambre secrète, celle où tu as trouvé la vidéo pour toi...

Aelita cessa d'écouter. Un grognement étouffé venait juste de se faire entendre derrière son dos : les chiens l'avaient retrouvée... Elle poussa un hurlement.

Elle se réveilla trempée de sueur. Elle regarda autour d'elle, puis hurla à nouveau. Elle ne se trouvait plus dans sa chambre, mais dans les égouts. Elle était allongée dans un ruisseau d'eaux noires d'où montait une odeur insupportable, et son pyjama était tout mouillé.

– C'est dégoûtant ! cria-t-elle en se levant.

Mais que s'était-il donc passé ? Elle avait salué Jérémy et Ulrich et elle était partie se coucher dans son lit, comme toujours. Elle avait dû se lever pendant son rêve et s'éloigner du dortoir. Sans doute une crise de somnambulisme.

Aelita resta immobile quelques instants, les yeux fixes dans l'obscurité dense et lourde de l'égout. Elle connaissait

cet endroit. Elle s'en souvenait. C'était le passage secret qui reliait le collège Kadic aux caves de L'Ermitage.

Marguerite entra dans le bureau et Robert Della Robbia releva la tête de son PC.

– Quelque chose ne va pas, chérie ? demanda-t-il.

Le regard de sa femme était las, et sur ses lèvres fines était apparu un sourire tiré que Robert avait appris à bien connaître.

– Qu'est-ce qui te préoccupe ? insista-t-il.

Elle s'approcha, en enlevant distraitemment quelques miettes sur le pull de son mari. Quand il devait travailler tard le soir, Robert adorait grignoter des biscuits.

– C'est à propos de ce qui s'est passé hier matin, commença Marguerite.

– Les courses éparpillées sur le sol ? coupa son mari. Mais chérie, c'est un chat qui a dû rentrer par la fenêtre !

– La fenêtre était fermée ! protesta sa femme. J'ai vu une ombre qui s'enfuyait !

– Le chat est sûrement rentré avec toi par la porte, il a déplacé les coussins et renversé les courses, puis il s'est sauvé, c'est tout ! Et son ombre t'a paru beaucoup plus grande. Et peut-être que la fenêtre n'était pas bien fermée.

Marguerite secoua la tête.

– Depuis quand des chats se baladent dans le quartier ? répliqua-t-elle. Tu sais bien que le chien de monsieur Wan-

kowiz leur fait peur. Je te dis que quelque chose ne va pas ! J'en suis sûre !

Marguerite changea soudain de sujet. Et demanda à son mari :

– As-tu téléphoné à Odd ?

– Non. J'ai été pas mal occupé, aujourd'hui. Il y a cette échéance, tu sais. Et puis, Odd n'est pas très téléphone, c'est lui qui nous appelle quand il a besoin de quelque chose.

– Moi, j'ai essayé deux fois, mais il ne m'a pas répondu.

– Il doit être en vadrouille en skate-board, avec son casque sur les oreilles. Ou en train de faire la cour à une jolie fille, tu connais ton fils !

– Hé, monsieur Della Robbia ! Odd est aussi ton fils, je te signale ! répliqua sa femme d'un large sourire.

– Ha ! Ha ! Je plaisantais ! Va te coucher, ma chérie. Je te rejoins dès que j'ai terminé. Bonne nuit...

Une fois seul, Robert se concentra à nouveau sur son ordinateur. Il avait un fastidieux bilan des ventes à faire, et plein de calculs à vérifier pour le lendemain. Bref, il en avait pour des heures...

Quelques minutes plus tard, on sonna à la porte. Robert Della Robbia soupira, embêté, car décidément, il n'arrivait pas à être tranquille pour travailler ! Dans la chambre qui jouxtait son bureau, on entendait déjà la paisible respiration de Marguerite. La peur qu'elle avait éprouvée depuis la veille avait dû l'achever. On sonna à nouveau.

– J'arrive, j'arrive ! rouspéta-t-il. Mais qui ça peut bien être, à cette heure-ci ?

Il descendit l'escalier, dans le noir et en pantoufles, puis s'avança jusqu'à la porte d'entrée.

– Oui ? demanda-t-il.

– Excusez-moi de vous déranger à cette heure, répondit une voix d'homme, mais ma voiture est en panne et mon portable est déchargé. Je voudrais juste passer un coup de fil !

Robert ouvrit la porte et se retrouva face à un homme grand, au visage émacié, et au regard pénétrant. Il portait un imperméable qui laissait entrevoir des épaules larges et une impressionnante musculature.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé, mon ami ? demanda gentiment Robert Della Robbia.

– Ma voiture s'est arrêtée d'un seul coup, et une grande fumée noire est sortie du capot, soupira l'homme. Elle n'a pas voulu redémarrer. Enfin, je ne suis pas un grand mécanicien !

– Vraiment ? répliqua Robert, étonné. Pourtant, on ne dirait pas !

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne sais pas, vous avez la tête de quelqu'un qui pourrait réparer sa voiture tout seul.

L'homme répondit d'un sourire crispé :

– Bah, malheureusement, ce n'est pas le cas ! Et le bar à l'angle de la rue est fermé, le distributeur de billets est en panne, et en plus, je n'ai pas de portable en état...

– Eh oui, répondit Robert, d'un ton plus aimable. La nuit, c'est un quartier plutôt désert !

– Ça ne vous ennuerait pas de jeter un coup d'œil à ma voiture ? proposa l'homme. Si ça se trouve, vous vous y connaissez mieux que moi, et on arriverait à la réparer !

– Pas du tout ! s'exclama Robert, tout sourire. Je ne suis pas un expert, mais deux têtes valent mieux qu'une, comme on dit !

L'inconnu était garé juste devant l'allée des Della Robbia. C'était un vieux pick-up, aux roues couvertes de boue...

Robert vit quelque chose bouger dans le véhicule. Il stoppa net. Puis, derrière les vitres, aperçut les museaux de deux chiens. Leurs crocs étaient couverts de sang...

Des chiens ? Mais comment se faisait-il que celui de monsieur Wankowiz n'avait pas aboyé ? Normalement, il les sentait à un kilomètre à la ronde !?

Robert voulut se retourner et demander des explications, quand quelque chose le frappa violemment à la tête... Il s'évanouit.

Grigory porta sur ses épaules le corps inanimé de Robert Della Robbia et le posa dans le pick-up. Puis, il ouvrit les portières pour calmer Hannibal et Scipion.

– Sages, vous deux !... Vous avez assez festoyé avec le chien d'à côté !

Les deux molosses obéirent aussitôt et se couchèrent sur les sièges, le museau entre les pattes.

L'homme ramassa la mallette qu'il avait posée sur le siège avant, en sortit un classeur souple, rempli de fiches mémoire, et une paire de gants. Ils étaient tout simples, en cuir, mais autour des doigts se croisaient des fils de différentes couleurs. Ces fils étaient reliés à des électrodes que l'on plaçait au bout des doigts. Et sur le dos de la main gauche, se trouvaient un petit écran en couleurs et un interrupteur.

Le classeur, quant à lui, conservait des copies de tout le matériel de la Machine. Il était précieux et Grigory ne s'en séparait jamais. Personne ne connaissait l'existence de ces archives, pas même le Magicien. Ce classeur constituerait une belle monnaie d'échange au cas où la situation tournerait mal.

Grigory choisit une carte mémoire encore vierge, et la glissa dans la fente, sous l'écran.

Aussitôt, Hannibal et Scipion se redressèrent, aboyant et remuant de la queue. Ils avaient en effet appris que lorsque Grigory sortait ses gants, quelque chose de particulier allait se produire. Soudain, le classeur tomba au sol dans un bruit sourd.

– Gentils, là... calmes ! murmura Grigory d'une voix enrouée.

Il se dépêcha de remettre en ordre le classeur et ramassa quelques fiches éparpillées au sol. Puis, il respira un grand coup pour reprendre son calme. Dans ces quartiers résidentiels, le danger était partout: on pouvait croire que tout le monde dormait à poings fermés mais il suffisait d'un rien,

d'une petite vieille regardant par la fenêtre avant d'aller se coucher, pour que tous les voisins se réveillent, prêts à sauter sur le moindre intrus !

Grigory Nictapolus enfila ses gants et les fit fonctionner, appuyant sur l'interrupteur à l'aide de son menton. Il s'approcha de Robert et lui frôla les tempes de la pointe des doigts.

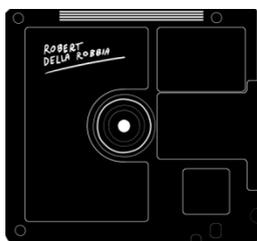
Aussitôt, une écriture clignota sur le petit écran du gant :
DÉMARRER LE TRANSFERT DES SOUVENIRS.

Au même moment, dans l'appartement de Grigory, ses appareils sophistiqués se mirent en route. Les écrans des ordinateurs montrèrent les images d'un enfant qui courait dans un pré. Il avait les cheveux blonds coupés très courts et le regard insouciant. Puis, quelques années plus tard, le même enfant, à l'école, avec une blouse noire et le regard triste. Puis encore, un jeune homme en veste et cravate, aux côtés de sa femme, Marguerite, dans sa robe de mariée. Tous les deux étaient très jeunes et très émus. Ensuite, les images défilèrent : Robert à son premier jour de travail, la barbe rasée de près. Puis, Robert faisant les cent pas dans la salle d'attente d'un hôpital pendant que sa femme donnait naissance à leur fils, Odd.

Les images s'accéléchèrent, tandis que les ordinateurs continuaient à enregistrer...

9

SISSI REND SERVICE



Odd entra dans le bureau du principal, escorté de Jim Moralès. Dès que monsieur Delmas releva la tête de ses dossiers, le jeune garçon se dégagea de la poigne du professeur de sport et cria :

Hier soir, ce n'était pas de ma faute ! J'étais juste parti aux toilettes et je suis entré dans la chambre de votre fille par erreur ! Je suis innocent !

Le principal acquiesça d'un ton sérieux :

- Je sais, Odd.
- Ah bon ? Comment vous savez ?
- Je ne vous ai pas fait appeler pour votre punition.

Odd sourit et s'installa sur l'un des fauteuils en cuir, en croisant les jambes. S'il était innocent, alors il pouvait parler avec le principal en toute liberté !

– Dites-moi tout, annonça-t-il à l'aise. Vous avez besoin de mon aide ? Ou d'un conseil, peut-être ?

Monsieur Delmas et Jim le regardèrent d'un air étonné.

– Vous savez, on ne dirait pas, mais je sais écouter ! continua-t-il. Si vous avez des problèmes, vous pouvez m'en parler !

Le principal secoua la tête et l'expression de son visage redevint sérieuse.

– Non, Odd, répondit-il. Je crains que ce ne soit plus grave. Votre mère vient de m'appeler.

Le jeune garçon se redressa aussitôt, oubliant ses blagues.

– Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-il, troublé.

– Des cambrioleurs sont entrés chez vous, cette nuit. Et ils ont agressé votre père. Je ne veux pas que vous vous inquiétiez, mais il est à l'hôpital.

Odd balbutia des phrases incohérentes tandis que Jim lui posait une main réconfortante sur l'épaule. Le principal continua :

– Votre père n'est pas blessé, il est juste un peu confus. Ils l'ont hospitalisé pour le garder en observation. Vous pouvez aller le voir, si vous voulez.

– Bien sûr que je le veux ! s'exclama aussitôt le jeune garçon.

– Je m'en doutais ! répondit le principal. J'ai appelé un taxi qui va arriver d'un moment à l'autre. Jim va vous accompagner. Votre mère viendra vous chercher à la gare.

Odd avait la tête qui tournait. C'était impossible que quelqu'un ait fait du mal à son père, l'homme le plus gentil au monde ! Cette histoire était ridicule !

Le train quitta lentement la ville, et prit peu à peu de la vitesse. Pour arriver chez Odd, il fallait compter une bonne demi-heure. Jim avait pris place à côté du jeune garçon. Peu habitué à être gentil avec les élèves, il lança bêtement :

– Ne t'inquiète pas. Hum... Jim Moralès est là !

Odd le fixa, perplexe, et demanda :

– Je voudrais téléphoner à ma mère, c'est possible ?

Jim accepta et Odd se retira dans le couloir pour appeler sa mère.

Elle avait une voix saccadée, mais s'efforçait de rester calme. Le jeune garçon dut insister plusieurs fois pour savoir ce qui s'était passé. Sa mère avait tendance à partir dans tous les sens.

– Je dormais, raconta-t-elle, mais je me suis réveillée en entendant de drôles de bruits. Quelqu'un avait sonné à la porte et ton père était descendu ouvrir. J'ai attendu un peu, mais il n'est pas remonté. J'ai eu peur ! Je suis vite descendue et j'ai trouvé la porte ouverte. Il y avait un pick-up garé devant chez nous. Quand je suis sortie, un homme a aussitôt

jeté ton père hors du véhicule, puis s'est enfui. J'ai alors couru vers lui...

– Comment va papa ? demanda Odd, d'un air angoissé.

– Il a quelques égratignures, mais rien de grave. Il était évanoui. Ce type a dû lui donner un sacré coup sur la tête, car quand il s'est réveillé, il ne se souvenait de rien...

Marguerite fit une pause, puis continua, tremblante :

– Oh, Odd, je savais qu'il était en train de se passer quelque chose ! L'autre jour, je me suis sentie épiée à la maison, et puis il y a eu cette histoire avec la fenêtre ouverte... les courses par terre...

Son fils commençait sérieusement à perdre patience. Mais de quoi parlait-elle !? Par chance, son père allait bien. Mais qui l'avait agressé ?

– Maman ! fit-il, agacé. Essaie de te souvenir ! Décris-moi ce pick-up !

– Je crois qu'il était noir, et vieux. J'étais trop bouleversée. Je peux juste affirmer qu'il y avait deux chiens à l'intérieur. Ils avaient le museau appuyé contre la vitre et aboyaient.

– Des chiens ! s'écria Odd. Tu en es sûre ? Tu as appelé la police ?

– Bien sûr ! Ils vont même faire un état des lieux à la maison, cet après-midi.

– Très bien ! De toute façon, j'arrive !

Il réfléchit un bref instant, et ajouta :

– Maman... je t'aime.

Puis il raccrocha.

Pendant la récréation, Jérémie préférait souvent rester en classe pour réviser ses cours plutôt que d'aller discuter avec les autres, dehors. Une fois vide, la classe était un endroit très relaxant. Il pouvait ainsi penser à tous les événements de la nuit précédente : Richard, Eva. Et puis...

Son portable sonna. C'était Odd. Jérémie fixa un moment l'écran affichant la photo de son ami. Il ne s'était pas présenté à l'école de la journée !

– Allô ? lâcha-t-il enfin.

Puis, il resta silencieux, trop absorbé par l'incroyable histoire. Le père d'Odd, victime d'une tentative d'enlèvement ? Quand son ami s'arrêta de parler, la tête de Jérémie bouillonna.

– Odd ! lança-t-il, nerveux. Écoute-moi bien. Tu sais que je ne crois pas aux coïncidences. L'homme aux deux chiens est la même personne qui a été effacée sur les DVD. Va vite à l'hôpital et questionne le plus possible tes parents. Regarde s'ils ont trouvé quelque chose, s'ils ont relevé des empreintes... Ça pourrait être important. Nous, ici, on continue l'enquête sur Richard. Et sur Hopper, naturellement...

Même si Jérémie ne pouvait voir Odd, il entendit très clairement son ami se taper le front.

– Aah, j'allais oublier ! s'écria-t-il.

– Oublier quoi ? demanda Jérémie. – L'autre jour, quand je suis allé chez le principal, j'ai vu qu'il y avait un dossier sur

Waldo Schaeffer sur son bureau. Il est possible que Delmas sache quelque chose !

Jérémy soupira, sceptique :

– Mais pourtant, j'ai contrôlé les ordinateurs de l'école et les informations étaient...

– Celui-là était un gros dossier, Jérémy ! Avec le nom de Waldo Schaeffer écrit sur la couverture. Je ne me trompe pas ! Vous devez absolument trouver le moyen de le lire. Et moi, je te préviens si je trouve quelque chose d'intéressant. Bon, je te laisse !

Jérémy raccrocha et se précipita hors de la classe.

L'hôpital était constitué d'un ensemble d'immeubles carrés de différentes hauteurs, peints d'un blanc éclatant. Il était entouré d'un grand parc, aux allées bien ordonnées, sur lesquelles les ambulances filaient comme des flèches. Odd descendit de la voiture de sa mère, qui était venue le chercher à la gare. Puis, tous deux se dirigèrent vers le bloc de chirurgie où était hospitalisé son père,

Pendant qu'il marchait, Odd ne cessait d'observer sa mère. Son front était sillonné de rides et elle avait le regard fixe. Elle semblait vraiment inquiète. Il se rapprocha d'elle et lui prit la main en murmurant :

– Tu es sûre que papa va bien ?

– Oui, oui, certaine... Il est juste un peu déboussolé. Mais ça lui passera, j'en suis sûre.

En entrant dans l'hôpital, ils reconnurent l'odeur habituelle de désinfectant, mélangée au léger arôme du café sorti des distributeurs automatiques. Marguerite s'arrêta un moment à la réception, puis guida Odd vers la chambre de son père. La pièce était petite et il y faisait une chaleur étouffante. Les deux autres lits étaient occupés par des petits vieux en pyjama qui dormaient profondément.

Le collégien passa une tête par la porte. Son père était réveillé et fixait le plafond. Il avait un œil au beurre noir et la tête bandée. Plus une vilaine entaille à son bras qui reposait sur les draps blancs. Toutes ces blessures résultaient de sa chute du pick-up.

Odd entra timidement et s'approcha de son lit, en se forçant à sourire.

– Comment ça va ? demanda-t-il.

– Par chance, tu vas bien ! s'exclama son père d'une voix haut perchée que son fils ne reconnut pas.

– Bien sûr que je vais bien, papa ! rectifia Odd. Moi, je n'ai rien eu !

Robert sourit et annonça :

– Je suis très content. Walter m'a licencié, et... Comment ça va, toi ?

Odd se pencha vers lui, les yeux écarquillés :

– Walter ? Mais de qui parles-tu, papa ?

– Ici tout ira bien, j'en suis convaincu. Et puis j'ai une envie de biscuits. Walter... c'est dommage, mais il y a le bilan à remplir, ou alors...

Le père d'Odd continua à bafouiller une série de phrases sans aucun sens, puis laissa retomber sa tête sur l'oreiller, épuisé. Enfin, il se tourna vers son fils et lâcha :

– Il me semble te connaître, jeune homme. Comment t'appelles-tu ?

– Odd, papa. Je suis Odd.

– Un joli prénom, souffla son père. En anglais, ça signifie « étrange ». Tu le savais ? Si j'avais eu un fils, j'aurais aimé l'appeler ainsi. Mais toi, avec ces cheveux, tu l'es un peu, étrange !

Le jeune garçon acquiesça, embrassa son père, puis rejoignit sa mère qui l'attendait dans le couloir.

– Il va mal ! lança-t-il, d'un ton grave.

– Mais non, le rassura-t-elle en le serrant nerveusement. Je te l'ai dit, il est juste confus. Les médecins disent que c'est à cause du traumatisme, mais bientôt, il redeviendra comme avant. Ne t'inquiète pas...

Odd resta silencieux. En ce moment, la seule chose qui pouvait vraiment aider son père était de découvrir l'identité de l'homme qui l'avait agressé. Il fallait qu'il suive ce que lui avait suggéré Jérémy et qu'il interroge sa mère à fond.

Odd sourit à sa mère, puis lui indiqua deux chaises libres dans la salle d'attente. Ils s'y installèrent, et Odd commença son « interrogatoire » :

– Maman, raconte-moi de A à Z ce qui s'est passé, hier. As-tu vu quelque chose ? Tu n'as rien trouvé de bizarre ?

Marguerite commença à parler, mais elle ne se rappelait guère plus que ce qu'elle lui avait déjà dit au téléphone. Un pick-up, peut-être noir, avec deux chiens... Qui avait démarré en trombe dès qu'elle avait mis le nez dehors.

– Oh, j'allais oublier ! ajouta-t-elle soudain. Il y a ça, aussi !

Elle fouilla dans son sac et en sortit un rectangle en plastique gris et sale. On aurait dit qu'une voiture avait roulé dessus.

Odd prit l'objet et l'observa en le tournant dans tous les sens.

– Qu'est-ce que c'est ? marmonna-t-il. On dirait une carte mémoire pour appareil photo.

– Je l'ai trouvée à côté de papa quand j'ai couru vers lui, précisa sa mère. Crois-tu qu'il faille l'apporter à la police ? C'est peut-être l'homme qui l'a agressé qui l'a perdue...

Une carte mémoire... Très étrange... Odd la glissa dans sa poche. Elle pouvait peut-être contenir quelques indices. Il l'examinerait tranquillement...

– A la police ? C'est pas la peine, maman, mentit-il. Cette carte est à papa. Ce doit être des documents de travail, ou un truc dans le genre. Tu m'as bien dit qu'il travaillait hier soir, pas vrai ?

Sa mère acquiesça d'un signe de tête.

Ulrich soupira. Les tâches ingrates tombaient toujours sur lui...

La cantine de Kadic bourdonnait de jeunes qui discutaient et qui cherchaient une place où s'asseoir. Sissi mangeait à côté de ses «gardes du corps», Hervé et Nicolas, mais dès qu'elle vit Ulrich s'approcher, elle lui sourit en poussant Hervé de sa chaise :

– Mais quelle bonne surprise, Ulrich ! Tu me cherchais ?

– Hum, oui ! marmonna-t-il.

– Eh ben, assieds-toi et mange avec moi ! Hervé et Nicolas allaient justement partir !

– Mais, on...

– Vous É-TIEZ EN TRAIN DE PAR-TIR ! insista Sissi sur un ton sans réplique.

Les deux garçons furent obligés d'obéir : ils prirent leurs plateaux et allèrent voir ailleurs !

Ulrich s'installa à côté de la jeune fille qui, aussitôt, lui passa un bras autour du cou ! Et appuya sa joue contre la sienne, en susurrant :

– Alors, raconte-moi tout !

– Je... voilà... en fait, j'aurais besoin...

– D'une faveur ? coupa Sissi. Mais bien sûr... Alors, tu as besoin de moi ?...

Ulrich repensa à ce que lui avait conseillé Jérémy, le matin-même, juste après le coup de fil d'Odd. D'après eux, c'était facile : deux ou trois p'tits compliments, un p'tit flirt, et hop, le tour était joué ! Oui, c'était exactement ça !

Ulrich devait s'introduire dans le bureau du principal Delmas pour récupérer le dossier sur Waldo Schaeffer, mais il

fallait que quelqu'un distraie le principal le temps nécessaire. Et Sissi était la personne idéale... Il fallait une excuse pour la convaincre, et ils en avaient trouvée une ! Quelques jours auparavant, mademoiselle Hertz avait donné une mauvaise note à Ulrich. Ainsi, il pouvait dire à Sissi qu'il avait décidé de faire une blague à la professeur pour se venger, mais que pour réussir, il lui fallait la clé de son bureau... Clé, qui comme par hasard, était gardée avec toutes les autres dans l'« antre » du principal... D'après Jérémy, cette histoire tiendrait la route !

À peine Ulrich avait-il fini son explication que Sissi ricana :

– Je me doutais bien que tu cachais quelque chose, sous tes airs de gentil garçon, mais je ne sais pas si je peux...

– Allez, Sissi... pour me rendre service. Après, on fêtera ça ensemble !

Au fil des mots, il prenait de plus en plus d'assurance. Il se souvenait de tous les conseils de Jérémy...

– Allez, on sera les complices de ce crime parfait ! Comme Diabolik et Eva Kant. Comme Lupin et Margot... Comme Robin des Bois et la princesse Marianne...

Sissi sursauta au mot « princesse » et lâcha en souriant :

– Waouh ! Princesse !? Carrément !

– Oui, oui, ce qu'il te plaira ! lança Ulrich. Alors, tu veux bien m'aider ?

– Rejoins-moi à quatre heures dans ma chambre ! ordonna la jeune fille. Comme ça, avant d'y aller, je te montrerai mes nouvelles fringues !

Ulrich fit un effort insurmontable pour masquer son ennui... Pfft ! Des fringues de fille ! Mais bon, c'était le prix à payer pour aider Aelita à retrouver sa mère...

Il entra dans la chambre de Sissi et la trouva souriante, maquillée, et vêtue d'un débardeur vert fluo couvert de paillettes et d'une mini-jupe couleur rose vif. Ulrich se demanda comment elle pouvait sortir comme ça !?...

– Ça te plaît ? demanda-t-elle d'un air malicieux. J'ai choisi cette jupe exprès pour toi !

Ulrich doutait que ce soit un compliment... Puis, pendant une demi-heure, il assista le plus patiemment possible à un affreux défilé de mode. Enfin, il rappela à son « mannequin » qu'il se faisait tard...

Il accepta de prendre le bras de la jeune fille qui exultait. Ils traversèrent alors le dortoir et sortirent dans le parc pour retourner dans l'aile du collège où se trouvait le bureau du principal. Heureusement, à cette heure-ci, les couloirs étaient quasi déserts !

– Tu as bien compris ce que tu devais faire ? murmura Ulrich.

– Mais oui ! soupira sa complice. Je m'occupe de papa, et toi, tu entres et tu prends les clés du bureau de mademoiselle Hertz, puis on se sauve.

– C'est ça, super...

Ils s'arrêtèrent devant la lourde porte en bois et Ulrich frappa timidement. Pas de réponse. Sissi ouvrit alors la porte et passa une tête.

– Papa n'est pas là ! chuchota-t-elle. Allez, entrons et prenons vite les clés.

– Non, attends, lâcha Ulrich en l'arrêtant dans son élan. Et s'il revient ? J'entre seul, et toi, tu restes dehors à faire le guet. Si ton père arrive, essaie de le distraire et emmène-le loin d'ici pour que j'aie le temps de m'enfuir. D'accord ?

Le plan n'était pas mal...

Ulrich entra dans le bureau de Delmas et referma la porte derrière lui. La pièce était bien rangée. À gauche, sur le mur, était accroché le jeu de clés avec lesquelles on ouvrait toutes les portes de Kadic. Et à droite, à côté de deux fauteuils en cuir, il y avait une grande armoire en métal.

– Eh ben, soupira Ulrich. Au boulot...

L'armoire était bien sûr fermée, et il n'y avait aucune étiquette sur les différentes clés. C'est malin ! Comment faisait le principal pour trouver celle dont il avait besoin ?

Pendant dix bonnes minutes, il essaya les clés une à une sur les tiroirs. Et comme par hasard, la dernière fut la bonne ! L'armoire contenait absolument tous les dossiers concernant les élèves et les professeurs de Kadic. Ulrich ouvrit le tiroir portant l'étiquette *P-Z* et commença à chercher. Tiens, il y avait aussi son dossier: Ulrich Stern. Hélas, il n'avait pas le temps de le lire ! Cependant, sur la première

page, il vit un Post-it écrit par la professeur Hertz, qui disait : *Élève intelligent, mais peu appliqué*. Ulrich secoua la tête et continua à chercher en sens inverse : *Stem, Stainer, Skinner, Salper...* Pas de Schaeffer. Peut-être l'avait-il mis à W, pour Waldo, alors ? Non plus... Où le principal avait-il bien pu le ranger ?...

Sissi frappa à la porte et chuchota en entrant :

– Dépêche-toi, je ne suis pas tranquille ici... Mais ?...
Qu'est-ce que tu fais ?

– Rien, je n'arrive pas à trouver la bonne clé !

– Allez, vite ! Dépêche-toi !

A nouveau seul, Ulrich recommença à tourner en rond dans la pièce. Le dossier était sûrement quelque part... Le bureau ! Il y avait trois tiroirs, eux aussi fermés à clé. Et on ne les voyait qu'une fois assis sur le fauteuil du principal... C'était donc pour ça qu'il ne les avait pas remarqués ! Il essaya les clés une à une, nerveusement, mais les tiroirs ne s'ouvraient pas. La serrure était à chaque fois trop petite... Où Delmas avait-il bien pu cacher la bonne clé ?

Sissi frappa à nouveau à la porte, elle commençait vraiment à perdre patience. Désespéré, Ulrich se baissa pour vérifier s'il n'y avait pas de clé attachée avec du scotch sous le bureau. Rien. Et dessus, il n'y avait qu'un porte-plume... Mais... Bingo ! La clé était cachée sous les gomme !

Le premier tiroir contenait un dossier jaune, où il était écrit *Waldo Schaeffer* au feutre. Ulrich avait enfin réussi sa mission !

Il glissa le dossier dans son pantalon, le couvrit avec son T-shirt, puis remit tout en place avant de sortir du bureau.

– Ça y est ! lança-t-il à Sissi, soulagé. Vraiment merci !

Hélas, au même moment, le principal Delmas apparut au bout du couloir :

– Hep, vous deux ! Que faites-vous là ?

Ulrich sentit son cœur s'arrêter.

– Nous étions venus vous chercher, monsieur le principal ! répondit-il d'un ton saccadé. Hum... Sissi voulait vous parler et je l'ai accompagnée. Mais là, il faut que j'y aille, il est très tard et je n'ai pas fini mes devoirs !... Au revoir !

Sans demander son reste, Ulrich courut comme un fou dans le couloir...

Jérémy et Yumi frappèrent à la porte de la chambre d'Aelita. Mais c'est Odd qui ouvrit.

– Qu'est-ce que-tu fais là ? demandèrent-ils, étonnés. Et ton père, comment va-t-il ?

Odd les fit entrer. Ulrich était également là, assis sur le lit, près d'Aelita, les mains croisées derrière la tête.

– Il ne va pas trop mal, répondit Odd en haussant les épaules, mais il divague complètement. Il ne se souvient même plus que je suis son fils... En tout cas, ma mère a parlé avec les médecins qui ont confirmé que c'était normal après un coup aussi violent. J'ai insisté pour revenir aussitôt ici car je pense que ce qui est arrivé est sans doute de notre faute...

– Mais non ! le rassura Aelita. Ce n'est absolument pas de ta faute !

– Peut-être, mais c'est à nous de résoudre cette affaire !

Soudain, JérémY aperçut le gros dossier sur le bureau. Il se tourna aussitôt vers Ulrich :

– Tu as réussi ? Tu as trouvé le dossier ?

– Oui, et j'ai même semé Sissi ! Mais je voulais vous attendre pour l'ouvrir !

JérémY saisit la chemise religieusement et tous s'assirent par terre, le dos appuyé contre le lit. Il ôta l'élastique. À l'intérieur de la chemise, il y avait une grande et volumineuse enveloppe, sur laquelle il était écrit : *Monsieur le principal, merci d'avoir accepté de le conserver pour moi.*

– L'écriture de Hertz ! s'écria Ulrich.

– Mais qu'a-t-elle à voir dans cette histoire ? demanda Yumi.

– Hé ! coupa JérémY. Une chose à la fois ! Maintenant, ouvrons l'enveloppe et regardons ce qu'elle contient !

Il l'ouvrit avec un cutter, puis en sortit une pile de feuilles qu'il posa par terre.

– Mais qu'est-ce que ça veut dire ? lança Odd, en observant les pattes de mouche. On n'y comprend rien !

– Ça doit être un message codé ! annonça Yumi.

JérémY secoua la tête, en tournant les feuilles. Toutes comportaient des caractères incompréhensibles. On aurait dit des lettres écrites complètement au hasard. Il y avait au moins trois cents pages !

– Ce n'est pas un message ! lâcha-t-il. Mais un vrai code : Hoppix. C'est le langage de programmation qu'a inventé le père d'Aelita pour créer Lyoko.

À ces mots, tous se mirent à parler en même temps.

– Tu veux dire que Hertz sait pour Lyoko ? dit l'un.

– Comment a-t-elle fait pour avoir ce code ? dit un autre.

– Est-ce le même que celui que Richard nous a montré sur son ordinateur ?

– Hé, mais j'en sais rien, moi ! interrompit Jérémy. Oui, c'est comme dans l'ordinateur de Richard... Mais je n'ai aucune idée de ce que ce programme peut faire.

– Mais le comprendre est hyper simple ! annonça Odd en rigolant. Il suffit d'aller dans la vieille usine, de brancher le supercalculateur et d'y copier ce truc ! On verra alors ce qui se passe...

– Le super-calculateur ne peut pas être branché ! répliqua Jérémy.

– Je vous signale que, dans sa vidéo, mon père nous a ordonné de l'éteindre ! rappela Aelita.

– On ne peut pas continuer comme ça ! intervint Yumi. Cette histoire est de plus en plus mystérieuse. Le supercalculateur semble vraiment être le seul à pouvoir nous sortir de là.

– Oh, mais vous avez oublié X.A.N.A. ? ajouta Ulrich. Il a été vaincu, mais on ignore ce qui se passerait si...

– X.A.N.A, est un problème résolu ! rouspéta Odd. Il ne manquerait plus que des problèmes résolus refassent surface, maintenant !

– Inutile d’insister ! hurla JérémY. Je ne rallumerai pas le super-calculateur.

Le mot « X.A.N.A. » leur donnait toujours des frissons. Le programme que Hopper et lui avaient lancé dans Carthage, et que Hopper avait lui-même alimenté en se sacrifiant, avait-il été suffisamment puissant pour exterminer chaque fragment de cette redoutable intelligence artificielle ?

Tout à coup, Odd se leva et ouvrit grand la porte de la chambre. Eva Skinner tomba par terre...

– Qu’est-ce que tu fais là ? demanda-t-il, étonné.

– Rien ! répondit la jeune fille d’un large sourire. Je cherchais Aelita. J’allais frapper, mais je vous ai entendu crier et parler sans cesse d’un super-calculateur. De quoi étiez-vous en train de parler, au juste ?

– Oh... de rien, de rien... répondit aussitôt JérémY.

Odd jeta un œil noir à son ami et lança :

– Allez, quoi !... Hier soir, elle nous a aidés, on peut lui faire confiance, non ? C’est peut-être le moment de lui expliquer nos petits mystères, vous ne croyez pas ?

– O.K. ! lâcha Yumi. Mais on compte sur toi, Eva. Tu promets de ne rien dire à personne ?

– Promis !

Dans son appartement, Grigory Nictapolus lança un os à Hannibal. Et aussitôt, le molosse se jeta sur le tapis, affamé.

Puis, l’homme se concentra à nouveau sur les écrans en ricanant :

◆ LA VILLE SANS NOM ◆

Mais bien sûr, les enfants !... Allez-y, au super-calculateur, moi non plus je ne dirai rien à personne... Promesse de scout !

10

UNE ADRESSE ET UN CAUCHEMAR



La petite bande traversa le parc de Kadic. Il était dix-sept heures passées et le soleil se couchait derrière la cime des arbres.

– Tu n’as pas froid, Eva ? demanda Odd. Tu n’as pas fermé ton blouson.

– Je suis habituée, répondit la jeune fille d’un sourire.

– Je pensais que tu venais de Californie, un endroit où il fait super chaud !

Jérémy leur fit signe de se taire. À cette heure, le parc était désert, mais on ne pouvait jamais en être vraiment sûr. Et

personne ne devait connaître l'existence du passage secret. Ils tournèrent en direction de L'Ermitage jusqu'à ce que l'arrière de la villa ne fût plus visible entre les cimes enneigées. Puis, Jérémy indiqua un point sur le sol, où la neige était plus fine.

– Nous y voilà ! dit-il. Vous m'aidez à creuser ?

Odd s'avança avec assurance, il était prêt à tout pour épater Eva ! Il s'agenouilla dans la neige et commença à gratter à toute vitesse avec ses doigts.

– Hé, mais fais attention ! hurla Ulrich, en se prenant des cristaux glacés en pleine figure.

Yumi et Aelita éclatèrent de rire.

Enfin, Odd dégagea une plaque d'égout sous la neige.

– Allez, on descend maintenant !

Jérémy regarda son ami d'un œil suspicieux :

– Comment ça, ON descend ? Mais Odd, tu ne devais pas rentrer dans ta chambre ? Tu es encore puni, non ?

– Jim est parti se coucher dans sa chambre. Donc pour moi, la voie est libre !

– Bon alors, on y va ! répondirent Yumi et Ulrich en glissant la plaque sur le côté.

Tous entrèrent dans le conduit et guidèrent Eva à travers les canaux d'écoulement. Une odeur pestilentielle les prenait à la gorge, et de temps en temps, un rat s'enfuyait devant eux, agitant son horrible queue rosacée.

Odd observait Eva en douce. Elle n'avait pas l'air surprise par ce spectacle répugnant. L'Amérique devait être un pays bien étrange, si une fille ne faisait pas de chichis pour entrer dans un égout, avec cette horrible odeur et des rats partout. Même Yumi avait eu très peur la première fois...

Dès qu'ils remontèrent sur le pont de fer, Odd mit une main sur l'épaule d'Eva :

– Spectaculaire, non ? Regarde toute la neige qu'il y a sur le toit de l'usine !

– En espérant qu'elle ne nous tombe pas dessus ! répondit Yumi, en montrant les panneaux « Danger » accrochés au portail qui fermait la route derrière eux. Vous ne vous êtes jamais demandé si ces panneaux disaient la vérité ?

– Ils servent juste à faire peur aux intrus ! la rassura Jérémie. Entrons vite, car là, ça caille vraiment !

Ils emmenèrent Eva faire le tour de l'usine et visiter ses trois étages souterrains. La jeune fille regardait tranquillement autour d'elle et marchait d'un pas sûr, comme si elle était déjà venue là des millions de fois. Quand ils arrivèrent à la salle du supercalculateur, Jérémie s'assit sur le fauteuil et indiqua le cercle métallique sur le sol.

– Ça, c'est un projecteur holographique, expliqua-t-il. Et cette structure, là, au-dessus, projette une image en 3D de Lyoko, avec un plan complet des lieux. C'est comme ça que je pouvais voir la position exacte de mes amis et des monstres de X.A.N.A.

– X.A.N.A. ? demanda aussitôt Eva.

– Oui. Ça, tu sais, c'est une longue histoire... Moi, j'ai découvert cet endroit par hasard. J'ai été curieux et j'ai allumé le super-calculateur. C'est alors que j'ai découvert qu'il donnait vie à un monde virtuel, Lyoko, et que dans ce monde, il y avait un splendide petit elfe...

Aelita rougit, le pinça, puis murmura :

– C'était moi...

– Mais Aelita n'était pas l'unique habitante de Lyoko, reprit Jérémy. Il y avait aussi X.A.N.A., un être perfide qui avait les moyens de contrôler des monstres. Mais surtout, X.A.N.A., était si puissant qu'il pouvait utiliser des endroits particuliers de Lyoko, comme les Tours, pour accéder à notre monde à travers des appareils électroniques et causer des dégâts irréparables.

– C'est pour ça qu'Ulrich, Odd et moi, ajouta Yumi, avons commencé à prendre les scanners pour pénétrer dans Lyoko. Devenus alors des guerriers cybernétiques, on a pu combattre X.A.N.A.

– Et ils ont réussi à me libérer de Lyoko, continua Aelita, en me faisant redevenir une fille normale...

– Et puis, nous avons continué notre lutte jusqu'à détruire X.A.N.A, pour toujours, conclut Odd. Et nous avons éteint le super-calculateur.

– Mais alors, demanda Eva, d'un petit sourire. Ce X.A.N.A, n'était pas si puissant, si des jeunes comme vous ont réussi à le battre !?

– Exactement ! répondit Odd. Au fond, ce n'était qu'un stupide programme pour ordinateur !

Jérémy le foudroya du regard, et expliqua à Eva :

– Dans la réalité, ça n'a pas été si facile, car sans le professeur Hopper, le père d'Aelita et inventeur de Lyoko, nous n'aurions jamais réussi. Et X.A.N.A, nous a causé pas mal de soucis. Une fois, il a même pris possession de l'esprit d'un de nos copains, William Dunbar, en le transformant en monstre.

– Tu veux dire qu'il peut prendre le contrôle des êtres humains ? lâcha Eva, stupéfaite.

– Il pouvait en effet le faire grâce aux Tours, acquiesça Yumi. Mais heureusement, nous nous en sommes toujours aperçu !

Cette fois, Eva ne souriait plus...

Yumi s'étira sur le lit d'Aelita, puis s'installa près d'elle. Jérémy s'assit aussi à leurs côtés.

– Vous avez vu la tête d'Eva ? s'exclama Yumi.

– Bah, il faut la comprendre ! expliqua Jérémy. En à peine une heure, on lui a fait voir l'usine et on lui a fait un résumé hyper tordu de toutes nos aventures ! C'est normal qu'elle soit bouleversée, non ?

– Oui... Peut-être, répondit Yumi d'un air pensif.

Aelita décida de changer de sujet.

– Au fait, qu'est-ce qu'on va faire du dossier qu'on a trouvé dans le bureau du principal ? Hé, Jérémy ! Il doit bien y avoir une autre manière de déchiffrer ces codes, tu ne crois pas ?

Il reprit l'enveloppe et commença à feuilleter les pages :

– Ce n'est pas si simple ! annonça-t-il. Regardez, l'Hoppix est un langage de programmation de très bas niveau... Il pourrait pratiquement servir pour des modes d'emploi de machines d'électroménager, et...

Il observa la tête de ses deux amies et sourit :

– Bref, c'est difficile de savoir ce que fera le programme une fois démarré ! Et la seule façon pour le mettre en route serait de rallumer le super-calculateur, ce qui est hors de question...

Soudain, en feuilletant une page, JérémY s'arrêta net. Il laissa tomber la feuille et, les mains tremblantes, montra aux filles le petit papier jauni qu'il venait de trouver.

Yumi et Aelita s'approchèrent de lui.

– C'est une adresse. À Bruxelles, lâcha Aelita.

– L'écriture est celle de Hertz, expliqua le jeune garçon. Le papier était caché dans le dossier, mais il est si petit que je ne l'avais pas remarqué.

– D'après vous, qu'est-ce que ça signifie ? demanda Yumi.

Ils se regardèrent, perplexes.

– Aucune idée !... soupira JérémY.

– Bon ! lança Yumi. Si ce bout de papier était là-dedans, ce n'est pas par hasard. Il a sûrement quelque chose à voir avec ces feuilles et le professeur, vous ne croyez pas ?

– On devrait aller vérifier !

– On est vendredi ! rappela Yumi. Ulrich et moi pourrions partir demain matin. Je dirai à mes parents que je reste ce week-end à Kadic avec une copine...

– Et faire un voyage tout seuls, jusqu'à Bruxelles ? répliqua Jérémy. Dans un autre pays ? Enfin, Yumi, rappelle-toi comment ça s'est terminé la dernière fois !

En effet, la veille du retour des vacances de Noël, la petite bande avait traversé la moitié de la France à la recherche d'un mystérieux individu, Philippe Broulet. C'est lui qui leur avait révélé l'existence de la chambre secrète de L'Ermitage. Mais il y avait eu un gros hic lors de leur retour de voyage. Un contrôleur zélé avait appelé la police, car les voyageurs étaient des « mineurs non accompagnés ». Une sale aventure !

Yumi souffla :

– On fera très attention... et puis il y a à peine deux heures de train. Tout ira bien !

– Mais qu'est-ce que vous espérez trouver ? insista Jérémy.

– La première fois, on a trouvé la chambre secrète. Là, on pourrait faire une découverte importante, qui sait ?

Le soir venu, Ulrich écouta patiemment Yumi à la cantine. Puis, il dit :

– Un week-end, toi et moi, tous les deux ?

– Oui.

– À Bruxelles ?

– Oui.

Ulrich sourit en repensant au fameux discours « nous ne sommes pas que des amis » qu'il avait tenu quelques jours auparavant.

– Moi, ça me va très bien ! s'exclama-t-il, satisfait.

Odd, qui finissait de manger sa deuxième escalope de poulet, marmonna la bouche pleine :

– Pffft, c'est pas juste ! Moi aussi, je veux venir !

– Hé, toi, d'abord, tu es puni ! lui rappela Ulrich. Je suis désolé, mais nous ne devons être que tous les deux, Yumi et moi. Nous sommes les seuls à faire plus vieux que notre âge !

Ulrich était aux anges ! Et Yumi aussi semblait ravie...

Ulrich se leva et lança :

– Bon ! Laissez-moi juste téléphoner à mes parents ! Je ne les ai pas eus depuis longtemps et je ne tiens pas à ce qu'ils appellent demain à l'école, quand je ne serai pas là ! Si je les ai ce soir, je serai tranquille pendant trois ou quatre jours !

Il sortit de la cantine, salua Jim qui attendait Odd dans le couloir pour l'accompagner jusqu'à sa chambre, puis il se dirigea dans le parc désert. Le collégien n'avait pas de blouson, et le froid avait beau être saisissant, il brûlait d'impatience... Un voyage avec Yumi ! Une aventure seul avec elle ! Que pouvait-il rêver de plus ?

Il prit son portable et appela chez lui :

– Allô, papa ? C'est moi, Ulrich.

Au bout du fil, la voix était sèche. Père et fils ne s'étaient pas eus depuis une semaine et l'homme paraissait fâché. L'ambiance à la maison semblait de pire en pire...

– Ah, Ulrich ! Ça va bien, à l'école ? Tu as eu des mauvaises notes ?

Le collégien sentit la colère monter. Décidément, son père ne changerait jamais : école et notes ! Rien d'autre ne l'intéressait !

– Normales... répondit-il.

– Que veux-tu dire par « normales » ? répliqua son père. As-tu eu de mauvaises notes, oui ou non ?

– Des notes normales, P'pa...

– Tu veux dire « normales » comme ton incapacité d'avoir une bonne note ? Ta...

Ulrich entendit sa mère qui commençait à hurler.

– LAISSE-LE TRANQUILLE ! Tu ne comprends pas que tu es trop sur son dos ?

– MOI, MAIS JE NE SUIS SUR LE DOS DE PERSONNE ! cria son mari, en lui crevant les tympans, C'EST MON DROIT DE SAVOIR SI...

– Papa, arrête ! soupira Ulrich. Tout va bien. Point.

Ses parents avaient déjà cessé de l'écouter !

– C'EST DE TA FAUTE S'IL N'APPELLE JAMAIS ! accusait sa mère.

– C'EST DE TA FAUTE SI NOTRE FILS NE FAIT JAMAIS RIEN ! répondit son père.

Ulrich écouta en silence la dispute qui montait de plus en plus. Il entendit des bruits de chaises, puis un coup de poing donné sur la table... il soupira et raccrocha sans dire au revoir. Après cette « joyeuse » discussion familiale, ses parents ne donneraient pas de nouvelles pendant un bon bout de temps.

Au moins, il pouvait partir en paix...

Lyoko. Cette fois-ci, Aelita se trouvait dans le secteur des forêts. Elle était entourée d'arbres immenses, tous identiques, qui pointaient vers le ciel jauni. Pas un bruissement de feuilles, ni le moindre souffle de vent. Elle avait repris son aspect d'elfe, et se sentait complètement désorientée, comme à chaque fois qu'elle passait de la réalité a monde virtuel.

Elle se tourna et vit la Méduse. Le monstre de X.A.N.A, ressemblait à un gigantesque cône de glace transparent, fait de verre et de métal. Son cerveau rose et visqueux flottait à l'intérieur du cône, et était en partie caché par le symbole de X.A.N.A. Et puis, il y avait ses tentacules qui bougeaient mollement dans l'air.

Aelita commença à courir car la Méduse était la créature la plus dangereuse que leur ennemi pouvait commander: elle aspirait les souvenirs... La jeune fille ne voulait pas perdre à nouveau la mémoire !

Elle se précipita entre les arbres, mais le bruissement de la Méduse se transforma alors en un grognement étouffé. Tout

en continuant de courir, Aelita jeta un regard derrière elle. Le monstre s'était désormais transformé en chien, un énorme molosse à la gueule béante et aux crocs tachés de sang.

Il allait bientôt la rattraper... Ce n'était plus qu'une question de secondes...

Aelita ne remarqua pas que le sol disparaissait soudain sous ses pieds, se transformant alors en une mare de la même couleur ocre que le ciel. Elle y tomba en hurlant...

Elle ouvrit grand les yeux : c'était encore ses cauchemars ! Le même pyjama, couvert de boue, et sentant l'odeur répugnante des égouts. Mais elle n'était pas dans les égouts...

Cette fois-ci, elle se trouvait allongée dans un puits de lumière, sur un sol en ciment. Des lumières étaient allumées juste au-dessus d'elle et laissaient le reste du tunnel dans l'obscurité.

Elle se leva, tremblante, et fit quelques pas. Des lumières apparaissaient devant ses pieds, et d'autres s'éteignaient derrière elle. Elle continua de marcher.

Était-ce encore un rêve ou était-elle dans la réalité ? Avait-elle eu une autre crise de somnambulisme ? Lentement, le tunnel se rétrécit, les parois devinrent carrées et la jeune fille reconnut cet endroit : L'Ermitage.

Pendant qu'elle dormait, elle s'était en fait fauilée dans le passage secret de Kadic qui passait à travers les égouts et arrivait à L'Ermitage. Mais pourquoi l'avait-elle fait ? Et pour-

quoi les chiens qui avaient attaqué Kiwi se retrouvaient aux côtés des monstres de X.A.N.A, dans ses rêves ?

Aelita avait l'impression que quelque chose lui échappait. Elle s'arrêta et réfléchit : débarquer à L'Ermitage de nuit, seule, n'était pas une bonne idée, surtout si l'homme mystérieux qui avait agressé le père d'Odd rôdait dans les parages. Mieux valait alors aller se recoucher, en sécurité, dans son propre lit.

Elle repensa à son passé et estima qu'elle devait d'abord parler avec Richard...

Quand Ulrich et Yumi descendirent du train à la gare de Bruxelles, ils furent avalés par une marée humaine. Le hall était gigantesque, tout en marbre et en verre. Des hommes d'affaires allaient et venaient en veste et cravate, armés de téléphones portables et de mallettes en cuir. Bruxelles dégageait l'atmosphère d'une ville très dynamique.

11

UN MONSTRE CHEZ YUMI



– Tu es déjà venue ici ? demanda Ulrich.

– Oui, plusieurs fois.

– Parfait, parce que moi, je n’y ai jamais mis les pieds !

Qu'est-ce qu'on fait ?

– Je dirais p'tit déj d'abord, proposa Yumi. Et ensuite, on prendra le métro pour trouver cette rue... Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

– Rue Camille Lemonnier.

– Parfait.

Ils se tassèrent sur la banquette du bistrot de la gare et se partagèrent deux délicieux croissants. Puis, ils s'engouffrèrent dans le métro après avoir étudié avec attention le trajet : deux changements ; ligne jaune, puis ligne verte. Tandis qu'il essayait de s'orienter sur le plan, Ulrich faillit perdre Yumi, poussée par une foule d'avocats qui débattaient vigoureusement. Il la récupéra par un bras et souffla :

– C'est dingue, tout ce monde ! Complètement dingue !

– C'est normal ! répondit son amie. C'est ici qu'il y a le siège de la Commission Européenne !

Après avoir passé le voyage, serrés comme des sardines, les deux amis parcoururent main dans la main les larges rues de la ville. La foule semblait avoir disparu et l'on respirait enfin un air tranquille et serein, à tel point qu'Ulrich en aurait presque oublié qu'il faisait ce voyage pour aider Aelita. C'étaient comme des vacances, pour lui et Yumi. Seuls tous les deux, dans une ville splendide... Que pouvait-il rêver de plus ?

La rue Lemonnier était une rue ordinaire avec de larges trottoirs arborés et de beaux immeubles. L'immeuble qu'ils recherchaient datait d'avant-guerre, avec une façade blanc cassé et de hautes fenêtres. La porte d'entrée était en métal lourd, couleur fer. Et sur le côté, il y avait un interphone avec plusieurs sonnettes.

– Quel nom est écrit sur le papier ? demanda Yumi.

– Madame Lassalle ! répondit Ulrich. Ça pourrait être une amie de la professeur Hertz.

– Lassalle, la voilà ! s'exclama Yumi en repérant le nom sur l'interphone. Je sonne !

Pas de réponse. La jeune fille sonna à nouveau... toujours aucune réponse...

– Essaie une autre sonnette ! proposa Ulrich.

Ils les essayèrent toutes, en vain.

– On n'a pas de chance ! marmonna Yumi.

– Hé, les jeunes ! les interpella une voix.

Ils se retournèrent. Un petit vieux avec une drôle de casquette avançait vers eux, poussant une vieille bicyclette rouge.

– Excusez-vous, lui demanda Yumi. C'est à nous que vous parliez ?

– Oui ! répondit l'homme en marchant à petits pas jusqu'à l'interphone. C'est inutile de sonner, personne ne vous répondra.

– Mais comment ça ? s'étonna Ulrich en regardant la longue liste de noms. Tous ces gens habitent ici, non ? Nous cherchons cette dame, Madame Lassalle...

– Jeune homme, sourit le vieil homme. J'habite dans cette rue depuis 1936. J'ai vu la rue Lemonnier bombardée et réduite en cendres durant la guerre. Et je peux te dire avec certitude que personne n'a jamais vécu dans cet immeuble. Avant, il appartenait au Gouvernement. Puis, après la guerre, il a été racheté par une entreprise américaine. Mais jamais

personne n'est venu y habiter ou même y travailler, sauf pendant quelques petites semaines...

– Mais un immeuble pareil doit valoir une fortune ! s'écria Yumi, stupéfaite.

– Tu peux le dire, jeune fille, mais...

Le petit vieux baissa d'un ton et confia :

– D'après moi, ce n'est pas vraiment une entreprise qui l'a racheté, mais plutôt les services secrets. Enfin, je me comprends...

– Les services secrets !?! répéta Ulrich qui n'en croyait pas ses oreilles.

– Je sais, je sais... Vous pensez sans doute à James Bond ou à des agents de ce genre, mais sachez, les enfants, que les services secrets existent vraiment. Et croyez-moi, ils étaient en pleine activité pendant la guerre !

– Merci de votre accueil, monsieur ! répondit Yumi tout sourire.

– Mais de rien ! C'est un plaisir de pouvoir discuter un peu de temps en temps !

Ulrich rigola en voyant le vieil homme s'éloigner.

– Ce pauvre monsieur était un peu secoué, non ?

– Peut-être, mais en tout cas, il a raison : personne n'a répondu. Alors, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Le *Café au Lait* était un café moderne, avec un comptoir noir mtillant, et quelques petites tables. Aelita arriva légèrement en retard et trouva Richard déjà installé, son ordinateur

de poche posé sur la table à côté d'une tasse de thé chaud. Il avait l'air anéanti.

– Ça fait longtemps que tu m'attends ? demanda-t-elle. J'ai eu quelques problèmes pour sortir de Kadic.

– T'inquiète pas ! répondit-il d'un petit sourire. Tu bois quelque chose ?

Aelita commanda un chocolat et s'assit à côté de Richard, de manière à regarder l'écran de son ordinateur. Il montrait encore les fameux codes de l'Hoppix. Étaient-ce les mêmes qu'ils avaient trouvés dans le dossier de la professeur Hertz ? Ou était-ce une partie du même programme ? Il fallait qu'elle pense à le demander à Jérémy...

Tandis qu'elle se concentrait sur l'écran, Richard la fixait. Puis, il posa sa main sur la sienne en disant :

– Puis-je te demander pourquoi tu as voulu me voir ?

– J'ai pensé que c'était la moindre des choses ! se justifia-t-elle. Après tout, pour toi, l'autre nuit, ça a dû être un sacré choc. En fait, tu étais convaincu de retrouver une fille de ton âge ! Au lieu de ça...

– Je n'arrive pas encore à croire que tu sois... elle. L'Aelita que je connaissais, je veux dire. Certes, tu es identique, mais... Non, c'est impossible ! continua-t-il en baissant d'un ton. On grandit tous ! Je deviens fou...

Aelita serra très fort les doigts fins du jeune homme :

– Tu as raison, Richard, je suis bien Aelita, mais je n'ai pas grandi. J'aimerais tellement tout te dire, mais je ne sais pas

encore si je peux te faire entièrement confiance... Je te demande juste de comprendre. J'ai peur...

Le moment était venu d'expliquer à Richard pourquoi elle avait voulu le revoir. Durant les vacances de Noël, pour des raisons qu'elle n'avait pas encore comprises, Aelita avait eu une drôle d'amnésie et tous ses souvenirs de Lyoko s'étaient alors évanouis. JérémY et les autres l'avaient patiemment aidée à recouvrer la mémoire grâce à un journal vidéo en lui racontant tout ce qui était arrivé depuis que le jeune collégien avait découvert l'ancienne usine.

Mais avant ? La jeune fille n'avait aucun souvenir de la période où elle vivait à L'Ermitage avec son père et où elle fréquentait la même classe que Richard au collègue Kadice. Elle ne se rappelait même pas le visage de sa mère, Anthea. Richard, en revanche, pouvait lui donner un coup de pouce là-dessus.

Le jeune homme était heureux de tout lui raconter. Il commença à parler de leur classe et des professeurs. Aelita et Richard avaient été amis pour la vie, comme elle l'était maintenant avec JérémY. Mais le jeune homme se rappelait de nombreux détails : les longs après-midi où Hopper les aidait à faire leurs devoirs dans le grand salon de L'Ermitage, les voyages scolaires, leur joie de vivre...

– À l'époque, tu étais déjà une fille bizarre ! lança Richard. Parfois, tu t'éclipsais des après-midi entiers, sans aucune explication. Tu me disais que tu allais travailler avec ton père, mais c'était un projet top secret et tu ne pouvais le confier à

personne, même pas à moi. Et puis, la dernière année d'école que nous avons passée ensemble, tu as commencé à fréquenter un nouvel ami. Tu l'appelais Monsieur X. Tu me disais qu'il était très sympa et très seul, et que tu devais l'aider à découvrir comment fonctionnait le monde. Quand tu en parlais, tes yeux brillaient. Moi, j'étais fou amoureux de toi et très jaloux ! J'imaginais ce Monsieur X tel un jeune étranger dont tu étais tombée follement amoureuse... Et tu avais bien moins de temps pour jouer avec moi... Et puis tes visites à Monsieur X se sont faites de plus en plus fréquentes, et pendant une période, ton père a cessé de venir en cours, et toi aussi. Jusqu'à ce que, un jour bien triste, tu disparaisses. On avait un contrôle d'histoire et on l'avait révisé ensemble, je t'attendais mais tu n'es jamais venue. Cet après-midi-là, j'ai couru à L'Ermitage, mais j'ai trouvé les portes et les fenêtres fermées. Puis, je ne t'ai plus jamais revue, plus jamais... jusqu'à l'autre soir...

C'était le 6 juin 1994, le jour où Hopper avait terminé de travailler sur le projet Lyoko et avait fui dans le monde virtuel en emmenant sa fille avec lui. Et en éteignant le supercalculateur, qui resterait inactif de longues années, jusqu'à l'arrivée de Jérémy.

Aelita regarda Richard dont les yeux s'embrumèrent. Sur l'écran de son ordinateur, les codes de l'Hoppix défilaient toujours. Quelqu'un avait déclenché comme un signal d'alarme pour guider Richard jusqu'à L'Ermitage afin de les aider. Son père pensait que Richard était la bonne personne

pour s'occuper d'elle dans les moments difficiles. Aelita était bien d'accord, et estimait qu'elle pouvait lui faire confiance...

Elle commença alors à lui parler de Lyoko...

Hiroki Ishiyama était réveillé depuis deux petites heures. Il était allongé dans sa chambre, et regardait pour la énième fois à la télévision un dessin animé qu'il connaissait par cœur.

En semaine, sa sœur Yumi passait toutes ses journées à l'école, mais les week-ends, ils avaient l'habitude d'être ensemble et elle jouait un peu avec lui. Mais là, il était seul. Ses parents faisaient une grasse matinée et Kiwi, depuis qu'il avait été blessé, dormait du matin au soir. Hiroki s'ennuyait...

Tout à coup, le petit garçon entendit le chien aboyer au rez-de-chaussée. Il semblait en colère. Quelques secondes plus tard, Hiroki releva la tête, car les grognements se faisaient plus forts, presque terrorisés.

Les aboiements du chien redoublèrent, puis plus rien. Hiroki bondit et s'approcha de la porte de sa chambre, restée fermée. La maison était silencieuse, peut-être un peu trop. Il ouvrit la porte sans faire de bruit et resta blotti derrière, l'oreille tendue.

Il y eut des pas, puis un bruit de chaussures lourdes dans l'escalier. Ce n'était pas ses parents car ils auraient ôté leurs chaussures. Personne ne pouvait entrer dans une maison japonaise avec des chaussures au pied... sauf un cambrioleur.

Hiroki retint sa respiration et ne bougea pas d'un pouce. Les pas résonnèrent jusqu'en haut des marches et l'inconnu traversa le couloir, passa devant la chambre de Yumi et la sienne, puis se dirigea jusqu'à la chambre des parents.

Le jeune garçon entendit une voix qui disait :

– Mais comment, vous ne vous souvenez pas de moi ?

Hiroki entendit sa mère pousser un petit cri effrayé, puis plus rien.

Affolé, il sortit de sa chambre et vit au fond du couloir une grande silhouette emmitouflée dans un imperméable. Des fils électriques couraient le long de ses doigts gantés et ils étaient reliés au crâne des parents d'Hiroki. Les pauvres étaient encore en pyjama, et semblaient évanouis...

Hiroki ne savait pas si c'était un homme ou un monstre, mais toujours est-il qu'il était trop petit pour l'affronter tout seul. Il avait besoin d'aide !

Il fila discrètement dans l'escalier. Dans le salon, Kiwi était immobile dans son panier, mais respirait : l'homme mystérieux avait dû l'endormir. Le frère de Yumi enfila ses chaussures, ramassa le petit chien, puis s'enfuit.

Mais qui pouvait-il appeler ? Et qui pouvait l'aider ?

Odd venait de raccrocher le téléphone, sa mère l'avait appelé pour lui dire que son père allait mieux. Il était en effet sorti de l'hôpital et était rentré chez lui. Il comptait se recoucher, quand il entendit frapper à la porte. C'était le petit frère de Yumi. Il tenait Kiwi dans ses bras, et semblait terrorisé.

– Hiroki ! s'écria Odd, tandis que le chien lui léchait le visage. Qu'est-ce que tu fais là ? Hé, mais tu n'aurais pas dû l'emmener ici. Et... Jim ? dit-il en scrutant le couloir.

Heureusement, il n'y avait personne. Hiroki sautait d'un pied sur l'autre, puis lâcha d'une voix désespérée :

– ODD, J'AI BESOIN D'AIDE ! UN MONSTRE A PRIS MES PARENTS !

– Parle plus doucement ! répliqua Odd. Et explique-moi ce qui s'est passé !

Le petit garçon réussit à balbutier un semblant d'explication. Odd réfléchit. Le frère de Yumi n'était pas le genre à inventer des histoires aussi fantaisistes... Et ce qu'il racontait ressemblait étrangement à ce qui était arrivé la veille à son propre père...

– Allons chercher Jérémy et courons chez toi ! proposa Odd.

– Mais je veux voir ma sœur ! protesta l'enfant. Où est-elle ?

– C'est une longue histoire, Hiroki... Fais-moi confiance et suis-moi !

Le petit génie se trouvait dans sa chambre, très concentré sur le dossier de Waldo Schaeffer. Odd et Hiroki déboulèrent, et Odd lui résuma la situation en deux mots. Tandis que les garçons traversaient à nouveau le couloir, le téléphone de Jérémy sonna. C'était Ulrich qui appelait de Bruxelles.

– Qu'a dit Jérémy ? demanda Yumi, une fois la conversation terminée.

– Il suggère de prendre quelques photos de la serrure et de les lui envoyer, répondit Ulrich. Cet après-midi ou ce soir, il nous expliquera quels outils on doit acheter et comment la forcer.

– La forcer ? protesta la jeune fille. Mais c'est un délit ! Cette fois, on risque de se retrouver en prison pour de bon ! Si c'était vraiment un immeuble d'agents secrets, tu imagines bien qu'il doit être truffé de caméras et de micros ! Et...

Ulrich l'interrompit en souriant :

– Et surtout, ça veut dire passer la nuit ici... Et je ne crois pas que deux mineurs puissent louer une chambre d'hôtel...

– Ça, c'est pas un problème ! répondit Yumi. Je t'ai déjà dit que j'étais souvent venue à Bruxelles. Une amie de ma mère y habite, une femme très sympa. Je suis sûre qu'elle nous accueillera et qu'elle ne racontera rien à mes parents !

– Alors, c'est parfait ! s'écria Ulrich. On va donc prendre deux photos de cette serrure, puis on va profiter de notre journée !

Ce programme semblait plaire aux deux jeunes voyageurs...

Arrivé chez lui, Hiroki introduisit doucement la clé dans la serrure et fit signe à Odd et Jérémy de ne pas parler.

Les collégiens le suivirent, en enlevant leurs chaussures. Hiroki posa alors Kiwi en silence sur le canapé du salon.

– Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda la maman d'Hiroki en sortant de la cuisine, très élégante.

Le garçon entrevit également son père, habillé tout aussi élégamment, en veste et cravate.

Jérémy se tordit les mains à la recherche de quelque chose d'intelligent à dire.

– Je peux faire quelque chose pour vous ? répéta-t-elle dans un large sourire.

– Maman, Maman ! s'écria Hiroki en lui sautant au cou. Tu vas bien ?

– Très bien ! Je peux faire quelque chose pour vous ?

Jérémy et Odd saluèrent timidement Monsieur Ishiyama, qui répondit d'un pâle sourire, les yeux dans le vague.

– Si vous n'avez besoin de rien, je retourne cuisiner ! annonça la maman de Yumi d'un ton monotone.

Les jeunes garçons se retrouvèrent seuls dans le salon, perplexes.

– Je n'ai pas menti ! lâcha Hiroki. Il y avait vraiment un monstre !

– Je n'en doute pas, répondit Jérémy, l'air soucieux. Au fait, vous n'avez rien remarqué d'étrange ?

Ses camarades secouèrent la tête. Alors, il expliqua :

– Hiroki, on dirait que tes parents ne t'ont pas reconnu, et ils ne nous ont même pas demandé des nouvelles de Yumi.

– Comme s'ils étaient complètement déboussolés ! acquiesça le garçon.

– Ils ont les mêmes symptômes que mon père ! soupira Odd. Perte de mémoire et ils racontent n'importe quoi !

– Allons jeter un coup d'œil partout ! proposa Hiroki. Dans l'état où se trouvent mes parents, ils ne s'en apercevront même pas !

Ils montèrent l'escalier et entrèrent dans la chambre des parents : le lit était fait, le parquet propre et reluisant. Ils observèrent jusque dans les moindres recoins, même sous le lit... Pas un grain de poussière ni d'empreintes de pas boueux.

Les jeunes garçons inspectèrent rapidement la chambre de Yumi et celle d'Hiroki, mais là aussi, tout était en place.

– Allons voir dans le jardin ! proposa Odd.

Ils saluèrent monsieur et madame Ishiyama, puis sortirent. Kiwi les suivit en titubant.

– Hiroki, demanda Jérémy. Essaie de me décrire le plus précisément possible ce mystérieux individu !

– C'était un monstre, je te dis, pas un homme ! commença le garçon, troublé.

– Je ne pense pas qu'un monstre soit entré dans ta maison, l'interrompt Jérémy. C'était plutôt un homme qui ressemblait à un monstre.

Hiroki ferma les yeux pour mieux se concentrer, puis détailla la silhouette haute à l'imperméable foncé et aux gants câblés qu'il avait vue.

– Kiwi a aboyé, raconta-t-il. Puis, il s'est endormi d'un seul coup. L'homme a dû se servir d'un somnifère.

– Il s'était sûrement préparé pour entrer ! ajouta Odd.

Tout à coup, un grognement de Kiwi les stoppa. Le chien reniflait l'herbe du jardin et grognait, effrayé. Les jeunes garçons se rapprochèrent et virent l'empreinte d'une chaussure, profondément ancrée dans le sol. C'était sans doute une grosse chaussure à la semelle épaisse. Puis, à côté, de troublantes empreintes de chiens...



La grosse horloge qui trônait sur la façade du collège Kadic sonna les douze coups de minuit. De sa chambre, Jérémy entendit ce son lugubre. Il alluma alors la lumière, car décidément, il n'arrivait pas à dormir...

Il se leva et se mit à son bureau. Il prit un cahier et une feuille de papier, puis commença à lister calmement tous les problèmes qui s'étaient présentés et les informations qu'ils avaient recueillies jusque-là.

1. Professeur Hertz : que sait-elle sur Hopper ? Pourquoi gardait-elle un dossier sur lui ? Que signifient ces codes ? Et l'adresse de Bruxelles ?

Il soupira. Que de questions... et il venait seulement de commencer !

2. L'homme aux chiens : qui est-ce ? Que veut-il ? Pourquoi en veut-il aux parents d'Odd et de Yumi ? Qui sera la prochaine victime ?

Cette pensée le glaça. Ses parents habitaient loin de Kadid. Cela pouvait peut-être les laisser en sécurité... ou peut-être pas... Après tout, les parents d'Odd habitaient aussi dans une autre ville. Le collégien préféra ne plus y penser.

3. Richard : pourquoi autant de codes sont apparus sur son ordinateur ? Est-ce Hopper qui les lui a envoyés ? Et pourquoi Aelita le prenait-elle pour un Dieu ?

Jérémy soupira et effaça la dernière phrase. Ce n'était pas vraiment exact. En fait, son sang n'avait fait qu'un tour lorsque la jeune fille lui avait dit qu'elle avait vu Richard dans un café, le matin... Mais ceci n'avait aucune importance pour le moment.

4. Hopper: que signifie cette vidéo qu'il nous a poussés à trouver ? Et que devons-nous faire pour aider Aelita à retrouver sa mère ?

5. X.A.N.A.

En écrivant ces initiales, la main de Jérémy s'arrêta net sur son stylo. X.A.N.A, avait été vaincu, ça au moins, on en était sûr... Mais si ce n'était pas le cas ?...

Odd non plus n'arrivait pas à dormir. Il ne cessait de voir les yeux éteints de monsieur Ishiyama qui se superposaient à ceux de son père après son agression.

D'habitude, le collégien avait toujours la pêche, mais cette histoire commençait à le troubler sérieusement. Quelqu'un avait sonné à la porte et attiré habilement son père dans le jardin pour lui faire subir quelque chose. Odd était maintenant convaincu qu'il ne s'agissait pas d'une tentative d'enlèvement, sinon le même sort aurait touché les parents de Yumi. La question importante était donc de savoir ce que voulait l'homme aux chiens... que faisait-il avec des gants câblés ? Comment arrivait-il à effacer son image des vidéos que Jérémy avait enregistrées à L'Ermitage ?...

Soudain, il se souvint de la curieuse carte mémoire que sa mère lui avait donnée à l'hôpital. Il bondit hors du lit, puis se mit à fouiller dans les poches de son blouson. Il en sortit le petit rectangle de plastique noir... Il l'observa. Rien. Aucune écriture, juste trois ou quatre signes dorés sur l'un des côtés.

Odd soupira : il n'y connaissait rien à ces trucs techniques, mais Eva, en revanche, semblait plutôt douée. C'était en effet grâce à elle qu'il avait découvert l'image de l'homme et des chiens sur la vidéo de L'Ermitage ! Elle pourrait donc sûrement l'aider à découvrir ce qui était caché dans ce bout de plastique ! Et puis, demain c'était dimanche, l'occasion parfaite pour lui tendre visite... Il pourrait aussi faire connais-

sance avec ses parents et rester un peu avec elle... Fantastique !

Il fouilla parmi le bazar sur son bureau pour retrouver le bout de papier où il avait inscrit l'adresse et le numéro d'Eva : *rue André René*. Il était déjà deux heures du matin, mais il se décida quand même à appeler Jérémy, qui répondit immédiatement.

– Apparemment, tu ne dormais pas, toi non plus !

– Non ! lança Jérémy. J'étais en train d'étudier comment forcer la serrure de l'appartement pour Ulrich et Yumi.

– Notre pirate informatique ! rigola Odd. Je voulais juste te prévenir qu'on ne se verra pas demain matin. Je vais voir Eva.

La voix de Jérémy se fit immédiatement plus sombre :

– Qu'est-ce que tu as en tête ?

– Rien, rien, ne t'inquiète pas...

– Hé, Odd, tu ne te ferais pas des films sur Eva, par hasard ?

– Et quand bien même ? C'est une fille bien, non ?

Odd ne parla pas de la carte mémoire, car si Jérémy l'avait vue, il aurait tout de suite su quoi en faire et lui n'aurait alors plus eu d'excuse pour aller chez Eva...

– Alors, comme ça, tu as encore l'intention d'agir dans le dos de Jim Moralès !? lança Jérémy.

– Tu as tout compris, Einstein ! répondit Odd avant de raccrocher.

Le dimanche matin arriva bien vite. La pluie menaçait, mais cela n'arrêterait pas Odd !

La rue André René était large et longue, bordée de hauts platanes qui s'agitaient sous la violence du vent.

Deux rangées de petites maisons bien ordonnées, aux toitures noires et aux murs de bois, tous peints en blanc, s'alignaient sous les yeux du garçon.

« Quel temps de chien ! » pensa Odd en frissonnant. Soudain, un éclair zébra le ciel, et une grosse goutte de pluie ruissela sur son nez. Puis une autre, et encore une autre...

Il fila comme une flèche sous les arbres, en faisant bien attention de ne pas glisser sur le trottoir sali par la neige fondue des jours précédents. Puis, il chercha du regard les numéros accrochés sur les boîtes aux lettres. Trente... Vingt-huit... La pluie redoublait, et en quelques secondes, il se retrouva trempé, ses cheveux blonds collés au visage, et les vêtements pesant une tonne. Il accéléra encore, déçu de devoir se présenter ainsi face à Eva, mais il n'avait plus le choix. Il était impossible de retourner à Kadic sous ces eaux torrentielles !...

Dix-huit... le 1 et le 8 étaient peints avec du vernis rouge. Odd sauta le petit portail, suivit une allée et s'avança vers la porte d'entrée, protégée par une marquise. Il sonna. Pas de réponse... Il réessaya, et de peur de ne pas appuyer assez fort, réessaya encore : *Driiiiiiiiiiiiiiiiiing* !

Enfin, la porte s'ouvrit. Eva portait une tenue de sport moulante.

– Odd ! dit-elle, en souriant.

– Salut ! répondit-il. Je passais par là, et il a commencé à pleuvoir, alors...

Soudain, il se rendit compte qu'il n'était que huit heures et' demie du matin. Il murmura, l'air gêné :

– Je n'ai pas réveillé tes parents, au moins ?

– Non, non... Je suis seule. Mes parents sont en vadrouille... pour le travail.

« Au travail, un dimanche ? » pensa Odd en silence.

– Ça te dérange si je rentre un instant, pour me sécher ? lança-t-il, embarrassé.

– Je t'en prie ! répondit Eva. Entre ! Tu es trempé... Déshabille-toi !

Odd s'arrêta net, et sans un mot, ce qui était rare chez lui ! Se déshabiller ? Lui avait-elle vraiment demandé de se... déshabiller !?

– Hum... tu n'aurais pas, par hasard, des vêtements de ton père à me prêter ?

– Non !

Il regarda autour de lui. Et en effet, il semblait que de nombreuses choses manquaient dans cette maison. D'ailleurs, elle n'était quasiment pas aménagée. De la porte, on accédait à une petite entrée qui donnait directement dans le salon, et à une chambre vide avec, comme tout objet, un ordinateur portable posé au sol. Idem pour la cuisine : ni évier, ni mobilier, ni four, ni cuisinière. Quatre murs et au mi-

lieu, le vide. Seuls quelques tuyaux de gaz et d'eau pendaient au plafond. Quant à la chaudière, elle était juste fixée au mur.

– Où se trouve la salle de bains ? demanda Odd, étonné.

– Par là ! indiqua la jeune fille. Au fond du couloir.

Le couloir donnait sur deux chambres vides, et sans lit. Dans l'une d'elles, il y avait juste une malle rose, ouverte, et remplie de vêtements. Et dans la salle de bains, il y avait quand même un lavabo, des toilettes ainsi qu'une serviette. Odd s'en servit pour arranger ses cheveux.

Que ce soit son blouson, son sweat, son pantalon ou encore ses chaussures et chaussettes, tout avait besoin d'être essoré. Seul son T-shirt était sec, aussi décida-t-il de le garder sur lui. Il se déshabilla, prit la carte mémoire, noua la serviette autour de sa taille pour cacher son caleçon et retourna dans le salon. Eva l'attendait assise par terre, son portable sur les genoux.

Elle regarda Odd d'un drôle d'air.

– Tu es presque nu ! murmura-t-elle. Je ne pense pas que ce soit bien...

– Hum... Moi non plus, acquiesça Odd. Mais avec ces vêtements trempés sur moi, j'aurais pu attraper froid !

– Attends !

Eva se leva, disparut dans l'une des chambres et revint avec un jogging rose fluo. Odd l'enfila en soupirant. Le sweat était très moulant et le pantalon bien trop court... Rien à voir avec le look James Bond ! En le voyant dans cet accoutrement, Eva se moquerait à coup sûr de lui !

Il essaya alors de détourner l'attention :

– La décoration de ta maison est... hum, plutôt épurée, non ?

Mais il se mordit la langue aussitôt, car après tout, que savait-il de sa famille ?

– D'un autre côté, ajouta-t-il pour se rattraper, vous venez d'emménager, c'est normal. Si tu veux, tu pourrais venir quelque temps à l'internat, en attendant l'arrivée des meubles, des lits et tout le reste...

– Je suis très bien ici, répondit Eva froidement.

– Mais bien sûr ! rectifia-t-il aussitôt. Euh... moi aussi, je me sens bien ici !

Odd s'assit près d'Eva, puis lui montra la carte mémoire.

– Dis-moi, Eva, je voulais te demander de l'aide à propos de ce truc. Je l'ai trouvé, et je ne sais pas m'en servir.

La jeune fille saisit la carte et l'observa les yeux brillants, comme si elle pouvait y voir à travers. Puis, elle la glissa dans l'ordinateur et tapa sur quelques touches.

– Il n'y a qu'un film ! annonça-t-elle d'une voix neutre. Bon, je le démarre.

Odd retint sa respiration tandis que l'image apparaissait à l'écran.

C'était une femme superbe, vêtue d'une blouse blanche. Elle avait les mains et les pieds liés à une chaise en bois, et une épaisse chevelure rose retombait en désordre sur ses épaules. Une main d'homme, gantée de noir, vint soudain se placer devant la femme, brandissant la Une d'un quotidien,

L'Enquêteur. La date avait été surlignée en jaune : 2 mai 1994.

Odd mit sa main devant sa bouche, stupéfait. Puis, il s'exclama :

– Cette vidéo date d'un sacré bout de temps ! C'était juste avant qu'Aelita n'entre à Lyoko avec son père ! Et cette femme doit être...

Les cheveux roses, la forme du nez et des yeux... mais bien sûr, c'était Anthea, la maman d'Aelita ! Prisonnière !

Le quotidien disparut de l'écran, cédant à nouveau la place à la femme. Elle commença à parler :

– Je vais bien, Waldo. Ne t'inquiète pas pour moi, ils me retiennent prisonnière, mais tout va...

Son visage exprima soudain une infinie tristesse. Elle s'inclina légèrement et commença à pleurer.

– Comment va Aelita ? Cela fait des années que je ne l'ai pas vue... Elle doit aller à l'école, maintenant... A-t-elle grandi ? Je voudrais tant l'embrasser...

La femme sanglota, quand une voix off, masculine, ordonna :

– Finissons-en. Dis ce que tu sais et basta !

Anthea leva la tête, le regard empli de haine tourné vers l'homme qui avait parlé.

– Waldo, continua-t-elle en pleurant. Ces hommes me chargent de te demander de continuer de travailler, de boucler le projet Carthage. Si tu le fais, ils me libéreront et on

pourra alors être ensemble, toi, moi et Aelita, à nouveau comme une famille...

Tout à coup, la femme leva la tête, apeurée, puis chuchota rapidement :

– Ne le fais pas, Waldo ! Ils ne me libéreront jamais et ils chercheront à te tuer. Laisse tomber Carthage et sauve-toi, sauve-toi loin...

La silhouette d'un homme entra alors dans l'image, et cacha Anthea. On entendit le bruit d'une claque, puis l'image s'effaça dans une gerbe d'étincelles... et le film s'arrêta.

Odd faillit renverser l'ordinateur d'Eva.

– Il faut aller prévenir Jérémy et Aelita, et leur montrer ces images ! s'écria-t-il en se levant d'un bond.

– Non ! répondit Eva, d'un ton dégagé.

– Mais tu ne comprends pas !? protesta Odd. Cette femme était la maman d'Aelita, et maintenant, nous savons qu'elle est vivante... Enfin, qu'elle était vivante il y a au moins dix ans, et qu'elle est prisonnière ! Jérémy pourrait analyser la vidéo et découvrir quelque chose !

– Non ! répéta Eva, en se levant à son tour.

– On peut savoir ce qui t'arrive ? répondit Odd, stupéfait.

La jeune fille glissa une main dans sa poche. Mais quand elle la ressortit, Odd mit quelques secondes pour comprendre ce qu'elle serrait dans sa main...

Ça n'avait aucun sens ! Pourquoi Eva avait-elle un couteau à cran d'arrêt, avec une lame qui brillait sinistrement à quelques centimètres de son nez ?

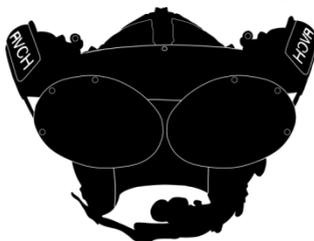
– Toi, tu ne vas nulle part, stupide humain ! lâcha une voix étrange.

Les lèvres d'Eva bougèrent, mais sa voix n'était plus la sienne... Elle était distordue, comme si elle sortait directement des haut-parleurs d'un ordinateur. Une voix masculine... Profonde.

Odd ne connaissait que trop bien cette voix. C'était celle de leur ennemi de toujours : X.A.N.A.

13

LA REPLIQUE



Ulrich et Yumi se réveillèrent tôt ; aussi laissèrent-ils un petit mot pour l'amie des Ishiyama. C'était une trentenaire sympa, au look un peu hippie, et qui les avait accueillis sans poser de questions.

Elle habitait en plein centre-ville. Mais les jeunes durent courir d'une quincaillerie à l'autre sous un sale temps, pour trouver les composants que Jérémy leur avait décrits dans son mail. Puis, ils se réfugièrent au Bois de la Chambre, un parc proche de la rue Lemonnier, pour procéder au montage.

– Cent vingt-deux euros ! souffla Ulrich en sortant le matériel de son sac à dos. Ça nous aurait coûté moins cher de retourner à Kadic et de faire construire cet engin par Jérémy !

– Donne-moi plutôt un coup de main, au lieu de râler ! demanda Yumi.

Les instructions avaient l'air compliqué. Ils avaient acheté un tournevis électrique, une série d'aiguilles et de fines pointes en fer, une perceuse à percussion, des piles et un tas d'autres trucs. Maintenant, il fallait tout assembler pour donner vie à ce que Jérémy appelait le « crochet électronique ».

– Mais où a-t-il appris à faire ce truc ? demanda Ulrich, tout en dévissant le corps de la perceuse pour le démonter.

– Jérémy dit qu'il a tout trouvé sur Internet ! expliqua Yumi. Regarde là, ce qu'il a écrit : *positionner les aiguilles sur le pivot de fermeture du cylindre de la serrure et donner de grands coups de façon à amorcer un mécanisme à billes qui...*

– O.K., O.K., soupira Ulrich. C'est complètement incompréhensible. Mais est-ce qu'il dit quelque part où il faut insérer ce truc dans le machin électronique ?

– Ha ! Ha ! répliqua la jeune fille. Je ne pense pas que Jérémy ait écrit machin électronique !

Les deux amoureux continuèrent à travailler jusqu'à midi environ, assis sur un banc, dans le froid glacial. De temps en temps, Ulrich observait Yumi : elle était toujours très concentrée. La journée avait été si belle la veille qu'il n'avait jamais trouvé le bon moment pour parler sincèrement avec elle. Il

n'avait pas voulu briser cette atmosphère magique en risquant de provoquer une dispute ! Si elle lui avait dit qu'il valait mieux qu'ils restent amis pour toujours, il aurait eu vraiment du mal à le supporter. Alors, il avait attendu pour lui parler. Et il attendait encore...

Il pensa s'arrêter un instant pour lui prendre les mains et la regarder dans les yeux. Non, pas encore. Pas pendant qu'ils trafiquaient avec des vis et des écrous !... Plus tard !

Yumi enleva les cheveux de son front et annonça enfin :

– C'est bon ! Cet engin devrait être prêt ! Tu peux sortir la serrure qu'on a achetée. On va faire un essai !

Ça aussi, c'était écrit dans les instructions de Jérémy : *se servir du crochet électronique n'est pas simple, entraînez-vous loin des regards !*

– Vingt euros de serrure jetés par les fenêtres ! rouspéta Ulrich en sortant une serrure toute neuve du sac à dos et en essayant de se servir de l'instrument électronique pour l'ouvrir.

Jérémy les avait prévenus... Cette opération n'était pas du tout évidente ! Ulrich renonça au bout d'une demi-heure...

– Je ne sens plus mes mains ! souffla-t-il. Il fait un froid de canard, et d'après moi, on s'est trompé dans le montage ! Ce machin ne s'ouvrira jamais !

– Attends, lança Yumi. Je vais essayer !

Elle prit la serrure entre ses mains et aussitôt, le crochet enclencha l'interrupteur. Puis, elle donna un petit coup de

poignet, et... Clac ! Les pistons rentrèrent... et la serrure s'ouvrit !

– La chance du débutant ! marmonna Ulrich, vexé.

– Tout est dans le mouvement ! rigola son amie. En tout cas, maintenant, je sais que je peux me reconvertir en cambrioleuse ! Allez, bougeons ! On doit rentrer à Kadic ce soir !

La rue Camille Lemonnier était déserte, et même le café du coin était fermé. Tandis qu'ils rejoignaient le numéro quatorze, Ulrich poussa un soupir de soulagement, au moins ils couraient moins de risques.

– Dépêchons-nous, Yumi ! dit-il en lui passant le crochet électronique. Si quelqu'un nous voit et appelle la police, on va être plus que mal...

– T'inquiète pas ! répondit-elle, confiante.

Elle mit l'appareil en marche et aussitôt, on entendit le bruit métallique de la serrure qui se déclenchait. Ils entrèrent.

Le hall de l'immeuble donnait sur un petit palier d'où partait un escalier en marbre, muni d'une fine rampe en fer forgé. Ils virent sur un côté une porte en bois, fermée, d'où s'échappait une forte odeur de renfermé.

– Personne n'est venu ici depuis des siècles ! observa Ulrich.

– Tu as remarqué ? coupa Yumi. Il n'y a aucune caméra de surveillance. Après tout, les propriétaires ne sont peut-être pas tous des agents secrets...

La porte fermée n'affichait aucun nom et n'avait pas de sonnette. Après un bref instant de réflexion, ils décidèrent de faire un état des lieux général. Aussi, s'aventurèrent-ils dans l'escalier...

L'immeuble comptait huit étages et chacun d'eux s'ouvrait sur un couloir sans fenêtre, agencé de quatre portes identiques, sans plaques ni noms. La plupart des portes étaient fermées, et les seules ouvertes donnaient sur des appartements complètement vides.

Arrivés au troisième étage, Ulrich et Yumi commencèrent à perdre espoir. Et au sixième, ils étaient plus que découragés. Ils grimpèrent au pas de course jusqu'au huitième, bientôt prêts à retourner à Kadic sans avoir rien trouvé.

– Rien ici, non plus, soupira Ulrich, tout essoufflé. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? On essaie d'ouvrir toutes les portes une à une ?

– Attends, celle-là a l'air différente des autres, regarde ! souffla Yumi en indiquant une porte un peu plus loin.

Ulrich s'approcha. Même si elle était en bois foncé comme les autres, elle avait en effet un aspect plus solide et massif, et la serrure semblait être renforcée...

Ils l'examinèrent un instant, puis décidèrent d'essayer leur matériel. L'instinct de Yumi était peut-être bon ! Ils firent trois essais avec le crochet, et la serrure sauta ! Ulrich ouvrit grand la porte... Tous deux restèrent bouche bée...

L'appartement ne formait qu'une grande et unique pièce qui ressemblait à un vieux bureau. Le sol était couvert d'une

épaisse moquette beige, et sur les murs, il y avait un horrible papier peint de la même couleur. Des dizaines d'écrans et d'appareils électroniques, et autres gigantesques ordinateurs, trônaient sur une immense table en acier. L'équipement était si encombrant qu'il bouchait en partie l'unique fenêtre.

Lorsqu'Ulrich avança, un épais nuage de poussière se leva de la moquette, qui le fit éternuer.

Il s'approcha de la table. Il y avait des casques de motards équipés d'un drôle d'appareil et des gants reliés à des fils qui dépassaient d'un ordinateur. Puis, à côté, il vit quelques claviers jaunis qui avaient au moins vingt ans, et de gros moniteurs à tube cathodique qui devaient peser une tonne.

– D'après moi... déclara Yumi.

– Oui ?

– Ça, c'est un prototype du super-calculateur. Comme celui de l'ancienne usine. Et ces casques et ces gants pourraient être les ancêtres des scanners...

– Tu rigoles ? répliqua Ulrich, nerveusement. Tu veux dire que cet endroit est un... accès à Lyoko ?

– Pas vraiment. Peut-être juste une copie de Lyoko. Je crois que, techniquement, le terme exact est une « réplique ».

Yumi déplaça un gros tas de papiers du bureau, et dégagaa une boîte noire ornée d'une grosse loupe sur le devant.

– Ça ressemble beaucoup au projecteur holographique dont JérémY se sert pour contrôler nos déplacements lorsque nous sommes dans le monde virtuel. Et cet autre engin...

Elle indiqua alors un appareil composé de miroirs et de câbles reliés aux casques de motard.

– Celui-là ressemble au machin électronique, comme tu l'appelles, et il est monté sur les scanners de l'usine.

Ulrich s'assit par terre et passa ses mains dans les cheveux, dépité.

– C'est dingue ! s'exclama-t-il. Que proposes-tu de faire ?

– C'est très clair ! répondit Yumi en lui faisant un clin d'œil. Branchons tout et regardons si j'ai raison !

– Mais... si c'est vraiment une réplique, comme tu le dis, bafouilla Ulrich, à l'intérieur, il pourrait y avoir X.A.N.A. !

– Je ne pense pas, répliqua son amie. Quand Hopper s'est sacrifié, il a dû tuer X.A.N.A, sous toutes ses formes, non ? Et puis, de toute façon, on peut sortir du monde virtuel à tout moment et détruire ces appareils.

Yumi était très convaincante. Ulrich finit par acquiescer.

À la cantine de Kadic, Aelita avala vite fait un verre de lait, puis se leva. JérémY, lui, mangeait encore.

– Tu vas où, comme ça ? demanda-t-il.

– Richard m'attend au café où on s'est vus hier, répondit la jeune fille en rougissant. On doit continuer notre discussion.

JérémY sentit sa poitrine se serrer dans un étau :

– Je ne comprends pas ce que tu lui trouves de si intéressant !

– Mais enfin Jérémy ! C'était un camarade de classe ! Il me connaissait avant que toute cette histoire ne débute, avant Lyoko et le super-calculateur ! Il venait toujours chez moi, et il sait tout d'une période où je ne me souviens de rien !

– Oui, mais, bon... marmonna Jérémy.

– Dis-moi, tu ne serais pas un peu... jaloux, par hasard ? lança-t-elle dans un petit sourire.

– Jaloux, moi ? Tu rigoles ? Jaloux de cet abruti qui sait à peine comment on allume un ordinateur, et qui...

– N'exagère pas ! riposta-t-elle, Bon, là, excuse-moi, mais il faut que j'y aille ! Je ne veux pas arriver en retard !

Jérémy regarda Aelita et sa touffe de cheveux roses quitter la cantine. Il finirait donc de manger tout seul...

Soudain, il se rendit compte qu'Odd n'avait pas pointé le bout de son nez pour déjeuner, chose vraiment étrange, voire incroyable, car il ne sautait jamais un repas ! Où était-il parti ? Avec l'orage qui s'était abattu sur la ville, il était improbable qu'il soit sorti, mais après tout, Odd était un peu farfelu !

Jérémy n'avait aucune envie de rester seul, à la cantine. Il croqua alors vite fait une pomme en retournant dans sa chambre. Il avait en effet l'intention d'étudier les étranges codes Hoppix. Avec un peu d'effort, il pourrait peut-être comprendre à quoi ils servaient.

Il entra dans sa chambre et resta immobile. Pétrifié... Le dossier ! Il n'était plus sur son bureau ! Et il n'en avait même pas fait une copie !

Il contrôla la serrure de la porte : aucune trace d'effraction. Le bureau était recouvert d'une mince couche de poussière, sauf à l'endroit où était posé le dossier. Qui avait pu entrer dans sa chambre ?

D'habitude, la professeur Hertz passait ses week-ends à l'école, enfermée dans son bureau. En fin de semaine, l'immeuble des enseignants était vide et silencieux, et cela lui permettait de préparer ses cours en paix.

Cependant, aujourd'hui, elle n'arrivait pas du tout à se concentrer. Des images de Franz Hopper et de son passé la hantaient. Avait-elle bien fait de confier au principal le dossier Hopper, alias Waldo Schaeffer ? Sur le moment, ça lui avait paru être la meilleure solution, car Delmas connaissait les grandes lignes de ce qui s'était passé, et elle avait une confiance absolue en lui. Mais surtout, elle connaissait bien Jérémy ! Elle savait pertinemment qu'il ne reculerait devant rien pour élucider un mystère...

Ce dossier était devenu trop dangereux... Elle repensa à l'appartement secret en Belgique. La perspective que de jeunes ados puissent le trouver la terrorisait à tel point qu'elle préférerait ne pas y penser.

« Arrête de ruminer des idées noires, ma belle ! se dit-elle pour se ressaisir. Qu'est devenu ton sang-froid ? Rappelle-

toi : quand tu avais vingt ans, on t'appelait l'implacable, et maintenant, tu as peur d'affronter des gamins de treize ans !? »

Il était inutile de se torturer l'esprit de cette manière, la seule chose qu'elle pouvait faire, c'était agir ! Elle se leva donc de sa chaise et referma le livre de physique qu'elle tentait vainement de consulter. Puis, elle prit le double des clés du bureau du principal qu'elle cachait secrètement dans un tiroir, et s'avança pour quitter la pièce.

Elle jetterait juste un petit coup d'œil pour vérifier que le dossier était encore à sa place, puis elle sortirait. Douter toujours, douter de tout. Quand elle était plus jeune, cette simple règle lui avait sauvé la vie plusieurs fois...

Elle tourna dans le couloir qui donnait sur le bureau du principal et tomba nez à nez avec Eva Skinner. Elle se trompait peut-être, mais il lui sembla que l'élève sortait justement du bureau de Delmas.

La jeune fille fit un grand sourire, et commença à parler. Son accent américain avait quasiment disparu.

– Je cherchais le principal, dit-elle. J'ai frappé, mais il ne m'a pas répondu.

– Je crois qu'il se promène avec sa fille, répondit Hertz. Et toi, tu ne devrais pas être chez toi, avec tes parents ?

– Je suis venue ici pour réviser votre devoir de mercredi avec mes nouveaux copains, répliqua la jeune collégienne en haussant les épaules.

La professeur regarda Eva s'éloigner. Elle attendit de ne plus la voir dans le couloir pour tourner la poignée de la porte du bureau de Delmas. C'était ouvert. Le principal avait-il oublié de le fermer ?

Tout paraissait en ordre dans son bureau. Elle savait où Delmas gardait le dossier : dans le tiroir du bureau, et sa clé était cachée dans le porte-plume. Mais elle eut un coup au cœur... le tiroir était vide.

– Mais, comment ?... murmura-t-elle.

Elle ouvrit avec calme la grande armoire métallique, puis regarda par ordre *alphabétique jusqu'à ce qu'elle trouve le dossier Waldo Schaeffer*. Ainsi, le principal avait simplement décidé de le déplacer !

Hertz souffla un grand coup, soulagée.

Portes azur et toitures arrondies comme celles des pagodes chinoises. Routes qui s'élevaient dans le ciel, tels de délicats rubans colorés, s'entrelaçant autour de tours si hautes qu'on n'en voyait pas la cime.

– Mais ce n'est pas Lyoko ! lança Ulrich, l'air interdit.

– Mais, regarde-nous ! s'écria Yumi.

La jeune fille était habillée dans le costume de geisha qu'elle portait toujours dans Lyoko, avec le visage peint en blanc et les cheveux retenus par des épingles ! Elle portait l'élégant kimono maintenu à la taille par la ceinture *obi*. Ulrich avait aussi son habituelle tenue de samouraï : un kimono court, et aux pieds, les chaussettes et les traditionnelles

geta, chaussures ressemblant en partie à un sabot et en partie à une sandale dont la lanière sépare l'orteil des autres doigts. La seule différence, c'est que le collégien ne portait pas le sabre, *katana*, sur la hanche.

– On dirait que l'on est désarmés... soupira-t-il.

– Je n'aime pas ça du tout ! répondit Yumi avec une voix métallique.

Sa voix était déformée par les écouteurs qu'ils avaient tous deux insérés dans leur casque de motard. Les instruments rudimentaires de l'appartement ne permettaient pas d'entrer complètement dans cette réplique de Lyoko. Les corps des deux amis étaient donc restés dans la réalité, dans cette pièce remplie d'ordinateurs.

– Bon, si les choses se passent mal, on pourra toujours enlever les appareils et revenir en arrière, non ? se consola Ulrich.

– Essaie et tu verras ! lança Yumi.

Ulrich posa ses mains sur sa gorge, là où se trouvait l'attache du casque de motard. Rien. Ses doigts, recouverts par les gants, lui donnaient une sensation de peau lisse, et ils suivaient le contour du visage comme s'il n'y avait eu aucun casque sur sa tête. Il essaya de frotter ses mains l'une contre l'autre, mais rien. Il ne ressentait rien. Pour « Ulrich-dans-la-réplique », ces objets n'existaient pas. Il n'avait aucun moyen de les toucher.

– Alors, espérons que les choses n'aillent pas mal ! souffla-t-il. Tu as compris, toi, comment on se déplaçait, là-dedans ?

– Appuie le pouce et l'index de la main droite l'un contre l'autre, et bouge la main dans la direction vers laquelle tu veux te déplacer ! expliqua Yumi avant de fuser dans le ciel.

Ulrich essaya de l'imiter. Il inclina la main... et tomba violemment par terre !

– Aïe ! Ça fait mal ! hurla-t-il.

Yumi planait autour de lui avec élégance.

– C'est bizarre !? lança-t-elle. Ce n'est pas comme dans Lyoko. Nous ne sommes pas vraiment là, nos corps sont en sécurité dans l'appartement !?

– Peut-être, mais en tout cas, mon nez est tout gonflé ! gémit Ulrich. Ils ont peut-être mis des dispositifs dans le casque qui font ressentir la douleur, ou quelque chose comme ça. Il faudrait entrer en contact avec Jérémy.

Le jeune garçon regretta un instant de ne pas avoir appelé leur copain informaticien avant de se servir de la réplique, mais maintenant il était trop tard pour y penser... Enfin, à la deuxième tentative, il réussit à prendre son envol sans incident, et Yumi le suivit au-dessus de la ville...

Cet endroit de « fiction » aux allures orientales était en ruine. Plusieurs routes étaient défoncées et des fragments scintillants tombaient à terre dans un jaillissement coloré. Les murs des pagodes présentaient de nombreuses fissures

et le sol était tapissé de trous, comme si un bombardement venait d'avoir lieu. L'endroit semblait totalement désert.

Les deux amis survolèrent des parcs où d'étranges arbustes de verre avaient tout recouvert, engloutissant kiosques et sentiers. Puis, des ponts transparents surplombaient les fleuves désormais à sec. Enfin, ils atteignirent un mur.

Ce mur était l'unique élément qui avait l'air neuf et en parfait état. Il était construit en briques noires et il était si haut qu'il semblait toucher le ciel. Yumi et Ulrich volèrent haut dans les airs en frôlant cette structure gigantesque, mais même au bout de dix minutes, ils n'en voyaient toujours pas la fin !

Ulrich s'arrêta à mi-chemin pour effleurer la surface de la paroi avec ses doigts. Et aussitôt, il ressentit de petites décharges électriques.

– Pfft... souffla-t-il. Ce mur est sans fin !

– Un mur infini ? C'est impossible ! s'exclama Yumi.

– Dans la réalité, peut-être, mais ici, non ! Toute la ville paraît protégée par cette barrière et nous ne pouvons pas la traverser !

– À moins qu'il y ait une porte quelque part ! suggéra la jeune fille.

Ils redescendirent à terre et commencèrent à chercher une ouverture. Et en effet, un peu plus tard, ils trouvèrent une porte haute de deux mètres et fermée par d'amples battants noirs. On ne voyait ni serrure ni poignée pour l'ouvrir... Ulrich

et Yumi essayèrent de la pousser de toutes leurs forces, en vain. La porte ne bougea pas d'un millimètre.

Ils finirent par renoncer et s'adossèrent au mur pour reprendre leur souffle.

– C'est peut-être un monde virtuel, soupira Ulrich, mais on est aussi essoufflés que dans le vrai !

– Tu as... raison, balbutia Yumi, tout à coup interrompue par un rayon laser bleu, qui vint la frapper en pleine poitrine.

Elle roula sur le côté tandis qu'Ulrich bondit. Il regarda autour de lui, les sens en alerte, jusqu'à ce qu'il la vit. C'était une Mantas, un des monstres de X.A.N.A, qu'il avait déjà affronté durant leurs aventures à Lyoko. La différence avec les poissons dont elle portait le nom, c'était que cette Mantas utilisait son énorme aile-nageoire pour voler, et qu'elle lançait des lasers avec la pointe de sa queue.

– Filons d'ici ! cria Ulrich. Et vite !

Les deux amis s'envolèrent à toute allure, poursuivis par le monstre. Et de nouveaux rayons laser les frôlèrent dans un éclat de lumière...

– Quand elle m'a touchée, remarqua Yumi, je n'ai perdu aucun point de vie !

– Ce qui voudrait dire que nous sommes immortels !? s'étonna Ulrich.

– J'aimerais bien ! répondit son amie. Mais sans Jérémy et son supercalculateur, nous n'avons pas d'armes ni aucun autre moyen de défense. Et si on meurt...

C'était absurde, et dans tous les cas, il ne pouvait rien arriver de mal. Quand ils mouraient dans Lyoko, ils revenaient aussitôt à la réalité en réapparaissant dans les scanners de la vieille usine. Pourquoi là, ce serait différent ? Cependant, Ulrich s'était aussi cogné le nez avant et il s'était fait mal. Ils ne savaient donc pas exactement comment fonctionnait la réplique. À vrai dire, ils n'en avaient même aucune idée...

Soudain, Ulrich vit deux autres Raies manta leur foncer dessus, strillant le ciel clair de la ville.

– Yumi, descends ! hurla le jeune garçon, en volant en piqué.

Ils atterrirent sur les tuiles lisses d'un immeuble et se laissèrent glisser vers le sol dans une ample spirale. Puis, ils se mirent à courir de plus belle.

Ulrich se lança alors vers les grilles d'un parc abandonné et envahi par de hauts arbres de verre.

– S'il y a des monstres, il pourrait y avoir aussi X.A.N.A. ! s'écria-t-il.

– Tu n'as pas remarqué ? répliqua Yumi d'un mouvement de tête. Les Raies manta ne portaient pas son symbole. Elles n'avaient pas l'œil de X.A.N.A, comme dans Lyoko !

– Probablement, mais là, elles nous tirent toujours dessus ! soupira Ulrich.

Les deux amis dépassèrent les grilles en fer et volèrent à basse altitude entre les arbustes. Ceux-ci étaient tortueux et épineux, et d'une drôle de couleur vert-azur.

Tout à coup, Yumi s'arrêta net : Ulrich lui tomba dessus, et la plaqua au sol. Puis, ils se levèrent d'un bond.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? s'écria Ulrich. Tu as vu un fantôme ?

Yumi ne répondit pas, mais lui fit signe de regarder en face... Le collégien resta sans voix: le professeur Hopper était là, devant eux !

– Non ! murmura la jeune fille. Ça ne peut pas être lui, réellement. C'est sûrement sa copie. Une réplique de Hopper...

Le professeur avait le visage encadré par une barbe et une épaisse paire de lunettes. Le père d'Aelita semblait translucide et l'on pouvait y voir à travers, comme un fantôme. Il portait une blouse de laboratoire et avait les mains dans les poches. Quand il les vit, il fit un grand sourire.

– Des jeunes, enfin ! s'exclama-t-il. Combien de temps ai-je attendu que des jeunes viennent ici... Approchez !

Hopper leur fit un signe de la tête, puis disparut derrière un arbuste. Ulrich et Yumi le suivirent, mais quand ils volèrent au-delà de l'arbre, le fantôme avait déjà disparu.

Soudain, un laser coupa une branche au-dessus de leur tête, laissant les feuilles de verre se briser bruyamment au sol. Les deux amis se regardèrent, puis s'envolèrent au-dessus du parc.

Les Raies manta étaient maintenant une bonne vingtaine, et encerclaient la ville. Et dès qu'elles les virent, elles se ruèrent sur eux.

– Qu'est-ce qu'on peut faire ? demanda Ulrich, inquiet.

– J’ai bien peur que...

Yumi ne put finir sa phrase... Les monstres avaient ouvert le feu...

14

LES HOMMES EN NOIR



Ulrich se posa à terre, épuisé. Il avait la nausée et tous ses muscles lui faisaient mal, comme s'il avait été roué de coups. Autour de lui, tout était noir et cotonneux.

– Ulrich ! s'écria Yumi.

– Je te sens lointaine...

– C'est parce que tu as le casque ! insista son amie. Nous sommes revenus dans la réalité. Enlève-le !

Ulrich obéit, et peu à peu, réussit à sentir à nouveau ses mains et le casque qui pesait lourd sur sa tête. Avec peine, il défit l'attache et enleva enfin cet engin. Yumi était assise par

terre, à côté de lui, dans l'appartement. Elle avait du mal à respirer.

– Comment vas-tu ? demanda le collégien.

– Mal. C'est comme si ces rayons laser m'avaient salement touchée, répondit-elle.

– Moi, c'est pareil.

Ulrich se leva et commença à s'étirer pour détendre ses muscles.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il. Tu crois qu'on devrait retourner dans ce truc ?

– Pour faire la chasse au fantôme de Hopper ? répliqua Yumi. Je doute que ce soit une bonne idée...

– Mais alors... lança Ulrich.

– Chut ! l'interrompit brusquement son amie. Écoute !

Le jeune garçon se tut et se concentra sur un bruit étrange. Par la fenêtre, à part l'éternel trafic du dimanche, on pouvait entendre un son rythmé et régulier, une espèce de *pow, pow, pow...*

Les pales d'un hélicoptère. Ulrich indiqua la fenêtre en silence, mais Yumi secoua la tête. Le bruit qu'elle entendait venait de la porte. De l'escalier... Des pas...

Quelqu'un avait dû s'apercevoir de l'activation de la réplique et était venu contrôler le bâtiment.

Les deux amis ouvrirent grand la porte et se faufilèrent dans le couloir sombre. Là, ils entendirent une voix masculine qui disait :

– Chef, ils sont par là !

Des hommes montaient l'escalier !

Ulrich s'apprêta à glisser sur la rampe pour se jeter sur les assaillants, mais Yumi lui fit signe de ne pas bouger. Ils se blottirent alors près de la rampe de façon à ne pas être vus, et retinrent leur respiration. Deux hommes grands, les cheveux courts, portant des lunettes de soleil et de longs manteaux noirs, grimpaient les marches quatre à quatre et passèrent devant eux.

Les collégiens se précipitèrent dans l'escalier. Le premier homme frôla le bras de Yumi et essaya de l'attraper. En vain. Il cria :

– Arrêtez-vous tous les deux, vous ne savez pas dans quel pétrin...

– Face à terre, vous zêtes en état d'arresstassion ! ajouta le deuxième homme en zozotant.

Les deux amis ne les écoutèrent pas et se jetèrent dans l'escalier. Mais il aurait suffi d'un simple faux pas pour qu'ils se retrouvent à terre... et qu'ils soient pris.

– Nous sssommes armés, les gars, n'aggravez pas votre ssituassion ! cria l'homme au cheveu sur la langue.

L'autre s'époumonait dans un talkie-walkie :

– Ici Belette et Furet, à Loup Solitaire. Ils arrivent ! Ils sont au quatrième étage !!!

– Il y a un troisième homme ! murmura Ulrich à Yumi.

Ils étaient au premier étage quand ils croisèrent Loup Solitaire. Il était lui aussi vêtu tout de noir et tenait dans sa main un énorme pistolet. Il le pointa vers eux et lâcha :

– Eh bien, les enfants, la course se termine ici !

Mais Ulrich et Yumi ne l'écoutèrent pas non plus et coururent dans le couloir pour s'engouffrer derrière la dernière porte.

Ils se trouvèrent dans un appartement identique à celui qu'ils venaient de quitter, sauf que celui-ci était vide. Il y avait juste la moquette et toujours cet horrible papier peint mural, plus quelques vieilles chaises abandonnées dans un coin.

Ulrich referma la porte, attrapa vite une chaise et la plaça sous la poignée pour bloquer la porte.

– Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ? demanda Yumi. Nous sommes complètement pris au piège !

Ulrich lui indiqua la fenêtre :

– Quand nous sommes entrés dans l'immeuble, j'ai remarqué qu'il y avait une corniche et des gouttières sur la façade. On pourrait peut-être...

– Mais tu es fou, enfin ! protesta-t-elle. On n'est pas dans un film !

– Tu as une meilleure idée ? s'énerva-t-il. Parce que la porte ne va pas résister longtemps !

Il se précipita alors à la fenêtre et se pencha sur la corniche.

– Allez, viens ! dit-il à Yumi. On va y arriver !

Ce n'était pas, en effet, comme dans les films, où les corniches sont toujours assez larges pour se glisser sans peine ! Celle-ci faisait à peine dix centimètres, juste de quoi se mettre sur la pointe des pieds... Et la gouttière la plus proche était à deux mètres ! Les deux amis regardèrent la rue, avec ses arbres et ses trottoirs, et virent une grosse berline noire, les portières ouvertes, garée de travers juste devant la porte de l'immeuble. Un peu plus loin, un jeune pizaiolo avait garé son scooter orange et vert, et il était en train de sortir une pizza de son porte-bagages.

Soudain, la porte céda et Loup Solitaire se précipita dans l'appartement.

Pas le temps d'hésiter. Ulrich et Yumi s'aventurèrent sur la corniche, le corps collé au mur, le visage appuyé contre la pierre brute et les doigts de pied contractés pour une meilleure prise.

Ulrich se pencha le plus possible et réussit à attraper la gouttière en fer. Il s'y accrocha désespérément et allongea la main pour aider Yumi.

Hélas, entre-temps, Belette et Furet étaient sortis de l'immeuble et ils avaient rejoint leur voiture... Ils les observaient d'en bas...

– Attenssion à ne pas vous faire mal, les zenfants ! lâcha le zozoteur. Votre fugue se termine issi !

– Tu rêves ! marmonna Ulrich.

Lentement, les deux amis glissèrent le long du tuyau de la gouttière, mais lorsqu'ils arrivèrent à deux mètres du sol, les deux hommes en noir s'approchèrent en rigolant...

– Yumi, il faut sauter ! murmura Ulrich.

– Et puis ? Tu penses faire quoi ?

Il regarda nerveusement en bas, à la recherche d'une idée qu'il trouva sans tarder.

– Le scooter du pizaiolo ! On va le lui emprunter !

– Tu es devenu fou ? s'exclama Yumi.

– On n'a plus le choix ! répondit-il. À trois, on saute !... Un... Deux... Trois !

Ils s'élançèrent et atterrirent violemment sur Belette et Furet.

– Aïe ! Ouille ! hurlèrent les deux hommes.

– Allez, Yumi ! cria Ulrich, en se précipitant vers le scooter. Saute vite derrière moi !

Il démarra l'engin et partit comme une fusée, tandis que Loup Solitaire jaillissait de l'immeuble. Sans attendre, l'homme sauta dans la berline avec ses deux acolytes...

Non seulement Ulrich et Yumi ne portaient pas de casques, mais ils avaient volé un scooter ! Sans oublier qu'ils avaient aussi forcé la porte d'un appartement et qu'ils étaient maintenant poursuivis par une grosse voiture avec trois types armés à bord !

– Quelle journée ! ricana Ulrich en se faufilant prudemment entre les voitures.

Au bout de la rue Lemonnier, il prit un rond-point qui donnait sur l'avenue Molière. Mais il se pencha tellement dans le virage que la béquille du scooter frotta le bitume et produisit plein d'étincelles.

– Essaie de ne pas nous tuer ! s'écria Yumi en s'agrippant à la taille de son ami.

– Regarde plutôt derrière, et dis-moi s'ils gagnent du terrain ! La berline s'approchait en effet de plus en plus, surtout quand le scooter prit une large avenue sans circulation.

– J'ai compris ! s'exclama Ulrich. On va prendre les ruelles !

Il tourna à la première petite rue sur la droite, puis vira tout de suite dans une autre, sur la gauche.

Pour semer ses assaillants, le jeune garçon prit une rue à sens interdit et évita de justesse une vieille fourgonnette qui klaxonna pour exprimer son mécontentement...

– Ici, ils ne peuvent plus nous poursuivre ! s'écria Ulrich d'un ton triomphant.

– Eh ben si ! répliqua son amie. Lève la tête !

Yumi indiqua l'hélicoptère qui, telle une grosse mouche noire et bourdonnante, ne les avait pas perdus de vue un seul instant depuis qu'ils avaient quitté la rue Lemonnier !

– J'avais oublié qu'ils avaient aussi un hélico ! soupira Ulrich. Bon, rejoignons le parc où on était ce matin. Là, on arrivera à le semer !

Il reprit deux virages à toute vitesse, puis fonça dans la large avenue de Diane qui ceinturait le parc. Mais la berline

noire surgit brusquement d'un angle, risquant du même coup de renverser un vieux monsieur... La voiture fonçait droit sur eux !

Ulrich monta alors sur le trottoir et klaxonna comme un fou pour prévenir les piétons de se pousser.

– Par là, il y a une entrée ! hurla Yumi, en indiquant une porte sur la grille du parc.

Le scooter passa facilement, mais la voiture accéléra et défonça une partie de la grille...

– Attention au monsieur ! cria Yumi, affolée. Et la dame avec la poussette !

L'hélicoptère était toujours au-dessus d'eux et la berline gagnait du terrain... La scène était telle qu'on se serait cru dans un film d'action... sauf que là, la situation était plus vraie que nature...

– Il nous faut quelque chose pour les ralentir ! s'écria Ulrich.

– Et quoi ? répondit son amie. On n'a que des pizzas ici !?

– Eh ben, c'est tout bon !

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ulrich esquiva un enfant qui jouait au ballon, il lui sourit pour ne pas l'effrayer, puis accéléra sur l'allée de gravillons.

– Lance-les sur eux !

Yumi se déplaça sur le siège du scooter, réussit à ouvrir le coffre rempli de pizzas, puis sortit le premier chargement de munitions.

– Ça, c'est une Capricciosa, si j'en juge par l'odeur ! s'exclama Ulrich. Hum ! Ça donne faim !

– Tu crois que c'est le moment ? répliqua son amie. Bon, je suis prête !

Ulrich ralentit pour laisser la berline s'approcher. Furet ouvrit la vitre passager, passa sa tête dehors et serra son pistolet. Mais, quand la voiture fut à quelques mètres, Yumi lança la première pizza, touchant l'homme en pleine figure ! Les lunettes de soleil glissèrent tandis que la mozzarella et les tomates dégoulaient sur ses cheveux et ses habits...

– Sales gamins ! hurla l'homme.

– Bombe deux et trois, Quatre fromages et Margarita ! s'écria Yumi, en lançant les pizzas sur le pare-brise.

La berline fit une embardée et mit en route les essuie-glaces, mais trop tard ! Le chauffeur ne vit pas le banc vide sur la droite et la voiture fonça dedans, puis s'immobilisa. Le choc fut tel qu'un nuage de fumée sortit du radiateur. Les trois hommes en noir descendirent l'un après l'autre...

– Eh, mais tu es une tireuse infallible ! siffla Ulrich, admiratif.

– Bon allez, maintenant, partons d'ici ! répondit Yumi tout sourire.

Sous l'étroite surveillance de l'hélicoptère noir, Yumi et Ulrich laissèrent le scooter près de la station de métro Albert. Ils cachèrent les clés sous le siège et y ajoutèrent cinquante euros : c'était tout ce qui leur restait. Ulrich se serait bien

passé de ce remboursement, mais Yumi lui lança un regard noir :

– Essayons de faire au moins une chose de bien, aujourd'hui !

Ils s'engouffrèrent dans les couloirs du métro et reprirent enfin leur souffle.

– Pfft ! On a réussi ! soupira Ulrich. Au moins, ici, l'hélicoptère ne peut plus nous suivre, et le réseau du métro est bien trop grand. Je les défie de deviner par où on va sortir !

– Et moi, ajouta Yumi, j'ai noté le numéro de téléphone de la pizzeria à qui nous avons emprunté le scooter. Comme ça, dès qu'on arrive à la gare, je les appelle pour leur dire d'aller le récupérer...

Ulrich acquiesça et observa son amie : elle avait les joues rouges, les cheveux tout décoiffés par le vent et un sourire fatigué, mais à ses yeux, elle n'avait jamais été aussi belle !

Sa façon de dire « nous ne sommes pas que des amis ». N'était-ce pas le meilleur moment, là, maintenant, pour mettre les choses au point ?

– Yumi, balbutia-t-il alors. Je ne sais pas si tu te souviens... il y a quelques jours, à Kadic. Quand je voulais te parler et que nous avons été interrompus par Sissi...

– Je m'en souviens très bien, répondit-elle en lui posant délicatement un doigt sur la bouche. Mais nous devons y aller ! On pourrait en parler une autre fois, tu ne crois pas ? Nous avons tout le temps devant nous !

Elle s'approcha de lui et lui déposa un petit baiser sur la joue.

Sa bouche était douce et son délicieux parfum flottait dans l'air... juste ce qu'il fallait pour faire tourner la tête d'Ulrich... C'était vrai, ils avaient tout le temps...

Il la prit par la main, et tous deux coururent dans le métro. Ils devaient retourner à Kadic au plus vite pour raconter à Jérémy et aux autres ce qu'ils avaient découvert !

Il était huit heures du matin à Washington, mais il régnait déjà une forte activité dans le bureau. Quand on travaillait dans certains domaines, il n'existait en effet ni samedi ni dimanche ! Comme tous les jours, Dido était arrivée à sept heures tapantes. Elle avait bu un café en feuilletant les journaux et confrontait les dernières nouvelles qui étaient tombées dans la nuit. C'était incroyable comme les journalistes parvenaient à tout écrire, sans jamais réussir à faire comprendre au lecteur ce qui s'était vraiment passé.

La femme alluma son ordinateur et commença à étudier quelques rapports quand le téléphone sonna.

- Un appel de la Belgique, annonça Maggie, sa secrétaire.
- Passe-le moi !

A ces mots, Dido eut un vilain rictus. C'était un imprévu, et pour elle, les imprévus n'auguraient jamais de bonnes nouvelles... Il y eut un « clic » pendant que Maggie transférait la ligne. Puis...

- Ici Loup Solitaire, dit une voix masculine. Dido ?

– Oui, c'est moi.

L'homme l'appelait d'un lieu public. On entendait des cris d'enfants et de personnes en colère. Quelqu'un disait : « Il est clair que sse petit ssaussisson piquant est de première qualité ! »

Puis une femme cria :

– Vous n'êtes que des délinquants et des voyous ! Je vais appeler la police !

Dido commençait à s'impatienter et tapotait de ses doigts couverts de bijoux sur le bureau.

– Loup Solitaire, lâcha-t-elle. J'espère que vous vous rendez compte que cet appel est en violation avec toutes les normes de sécurité.

– Certainement, Dido... madame. Mais c'est une urgence ! Les jeunes ont trouvé l'appartement de la rue Lemonnier.

La voilà, la mauvaise nouvelle... La nouvelle qui pouvait lui gâcher la journée entière !

– Ont-ils trouvé la réplique ? demanda la femme.

– Oui, madame, et ils l'ont même activée. Nous sommes arrivés sur place dix minutes après le déclenchement de la signalisation. Nous n'étions hélas pas préparés à une alerte rouge, ici, à Bruxelles.

– Bande d'incapables ! s'exclama Dido, hors d'elle. J'avais pourtant ordonné d'avoir une équipe prête ! Et vous vous êtes fait avoir !

– Ben, répondit bêtement Loup Solitaire. Oui, mais peut-être que eux non plus, n'ont pas réussi à pénétrer dans la réplique... Exactement comme ça nous est arrivé !?

– Eux, sont des jeunes ! hurla la femme dans le téléphone. Nous ne savons pas ce qui arrive quand ce sont des gens de cet âge qui essaient. Faites-moi un compte rendu détaillé de ce qui s'est passé. Immédiatement !

– Donc, continua Loup Solitaire, nous avons reçu l'alerte et nous nous sommes précipités sur place. L'agent Belette, l'agent Furet et moi... Plus le renfort des agents Fouine et Renard à bord d'un hélicoptère. Mais les jeunes ont réussi à nous semer. Ils étaient armés, madame...

– Armés ? s'étonna Dido.

– Mais oui, souffla une voix derrière Loup Solitaire. Explique-lui que ses pizzas étaient des armes mortelles !

– Ça suffit comme ça ! tonna la femme. Je ne veux plus rien entendre ! Où sont ces jeunes ?

– L'hélicoptère n'a réussi à les suivre que jusqu'au métro, continua Loup Solitaire. Mais ce n'est pas un problème, car ils sont sûrement en train de courir vers la gare, pour retourner chez eux. Nous pouvons les poursuivre jusqu'à Kadic et les intercepter !

Dido soupira. Elle ne supportait pas de travailler avec des incapables...

– Laissez tomber, ordonna-t-elle, affligée. Vous avez fait assez de dégâts pour aujourd'hui... Évitez juste que les gens autour de vous appellent la police. Il ne manquerait plus que

notre gouvernement ait à s'excuser auprès des forces de l'ordre locales. Et puis, retournez à l'appartement de la rue Lemonnier. Je veux trois hommes qui le surveillent jour et nuit, jusqu'à nouvel ordre ! Et oubliez les jeunes ! Je contacterai notre agent de Kadic. Ce sera à lui de résoudre la situation...

– L'agent de Kadic ? s'étonna Loup Solitaire. Mais madame, il n'est plus en service depuis...

– Un agent ne prend jamais sa retraite et n'est jamais hors service, Loup Solitaire. De chez nous, on ne part pas aussi facilement... Rappelez-vous-en !

Dido raccrocha le téléphone violemment.

Elle soupira, puis reprit le combiné.

– Maggie ! dit-elle, plus calme.

– Oui ? répondit la secrétaire.

– Trouve-moi le numéro de téléphone de l'agent pour la ville de la Tour de Fer, en France. Nous avons une urgence...

15

LE BAISER D'EVA SKINNER



Jérémy avait insisté : avec l'homme aux deux chiens qui errait aux alentours de L'Ermitage et des maisons de leurs parents, il valait mieux rester cachés le plus longtemps possible. Et la meilleure manière d'être discrets était de rester invisibles ! Donc, au lieu de L'Ermitage ou d'une chambre de Kadic, tous s'étaient donné rendez-vous vers dix-sept heures au *Café au Lait*. Aussi tous, Jérémy, Aelita, Richard, Ulrich et Yumi – tout juste rentrés de leur voyage à Bruxelles – y étaient présents... tous sauf Odd et Eva.

– Quelqu'un les a vus ? demanda Ulrich.

Jérémy haussa les épaules :

– Ils devaient se voir ce matin, mais je n'en sais pas plus. Tu connais Odd, il doit être en train de lui faire les yeux doux...

– Tu as essayé de l'appeler ?

– Oui, mais il n'a pas répondu.

Aelita secoua la tête, incrédule. Ulrich et Yumi, qui s'étaient retenus jusque-là, lâchèrent leur exaspération :

– Mais, ça ne vous intéresse pas de savoir ce qui s'est passé ? Nous avons trouvé une réplique !

– Et il y avait le fantôme de... dit l'un.

– Et des hommes en noir... renchérit l'autre.

– Et la pizza...

– Du calme, du calme ! les coupa Jérémy. Nous sommes là exprès pour vous écouter, mais allez-y dans l'ordre ! Avez-vous réussi à construire le crochet électronique ?

Tout en parlant en même temps, les deux collégiens racontèrent alors ce qui s'était passé en Belgique, jusqu'à cette incroyable course-poursuite dans les rues de Bruxelles. À son tour, Jérémy les mit au courant de ce qui s'était déroulé pendant leur absence : l'homme mystérieux chez Yumi et tout le reste.

A la fin du récit, la jeune fille se tenait le visage entre les mains, tandis que Richard regardait d'un air embarrassé son ordinateur. Jérémy, lui, faisait les cent pas, les mains croisées dans le dos.

– Nous y sommes ! murmura-t-il enfin. Nous sommes sur le point de découvrir quelque chose de capital sur Hopper et le supercalculateur.

– Que veux-tu dire par là ? demanda Ulrich.

– Si dans la réplique que vous avez trouvée, expliqua Jérémy, il vous a semblé voir Franz Hopper...

– Il ne nous a pas semblé, protesta Ulrich. Il était vraiment là.

– ... alors, ça signifie que la réplique a été construite par Hopper lui-même. Et que le professeur a inséré dans celle-ci sa propre copie pour nous fournir des indices.

– Tu veux dire pour fournir un indice aux hommes en noir ! rectifia Yumi. Qui sait combien de fois, ils ont pu observer facilement cette ville mystérieuse, et parler avec lui ?

– Oui, continua Jérémy. Et je voudrais comprendre ce qu'a à voir mademoiselle Hertz avec toute cette histoire ! Mais je crois que tous ces mystères commencent à avoir un fil conducteur : d'abord, il y a eu les codes dans l'ordinateur de Richard, puis les codes dans le dossier de Hertz, et enfin cette réplique. C'est comme si Hopper avait laissé une série de traces que nous devons suivre...

– Il s'agit peut-être d'indices pour retrouver ma mère... soupira Aelita.

– Peut-être ! lança Jérémy. Il est fort probable que Hopper ait voulu résoudre l'énigme qui lui tenait le plus à cœur, c'est-à-dire la disparition d'Anthea. Mais le problème est que le

dossier avec les codes a disparu, et que je ne sais pas qui a bien pu le prendre ni pourquoi.

– Et si c'était votre professeur Hertz qui l'avait repris ? demanda Richard.

– Elle ne rentrerait pas dans les chambres des élèves ! annonça Jérémy. Non, c'est quelqu'un d'autre.

Ulrich intervint à son tour :

– Vous oubliez tous un autre détail, car dans cette chasse à l'homme, nous ne sommes pas tout seuls ! Nous devons affronter deux ennemis que nous ne connaissons quasiment pas. D'un côté, il y a les hommes en noir, qui sont armés et qui ont hélicoptère et voitures, et peut-être plus... Et de l'autre, il y a l'homme aux deux chiens, qui se balade dans la ville et qui fait tout pour kidnapper nos parents.

– Cet homme fait peut-être partie des hommes en noir ? suggéra Yumi.

– Impossible ! répliqua Jérémy, car ils travaillent différemment. L'homme aux chiens agit seul, il utilise des technologies à la limite de la science-fiction, et il se moque des lois et de tout le reste. Les hommes en noir, en revanche, ressemblent à des agents du gouvernement ou quelque chose dans le genre. Avez-vous une idée du nombre d'autorisations qu'il faut pour faire voler un hélicoptère au-dessus d'une ville ? La police les connaît et les laisse faire, c'est sûr ! Donc, Ulrich a raison ; en plus de nous, il y a deux autres groupes qui enquêtent sur le cas Franz Hopper.

Puis, Jérémy se rassit, l'air épuisé.

– Les amis, souffla-t-il. Nous devons avancer en réfléchissant bien à chaque étape, ou nous n'arriverons nulle part. Le problème est très, très délicat, mais d'après moi, vous devez d'abord aller chercher Odd. Hier, il m'a dit qu'il voulait voir Eva, mais il ne m'a rien dit d'autre. Avant de décider de ce que nous allons faire, essayons de rassembler le plus d'éléments possible dans ce casse-tête, et surtout, restons bien tous ensemble.

– Tu as dit « vous devez », et non « nous devons » aller chercher Odd, demanda Richard à Jérémy. Tu ne viens pas ?

– Non, moi, si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais que tu me prêtés ton ordinateur. Comme ça, je commence à étudier ces codes. Dans ma chambre, j'ai une série de notes sur cette histoire et je veux y réfléchir seul, et au calme. Alors, vous trouvez Odd, et on se retrouve tous demain après l'école. Qu'est-ce que vous en dites ?

– Proposition acceptée, chef ! acquiesça Ulrich. Bon, nous, on va aller chercher ce fainéant d'Odd !

Jérémy regarda ses amis sortir du café, puis il régla l'addition et sortit dans le froid de ce mois de janvier. En réalité, il n'avait aucune intention de s'enfermer dans sa chambre... du moins, pas tout de suite !

Il se promena sans but à travers les rues de la ville, puis il se retrouva devant L'Ermitage. Là, il comprit quel était l'endroit qu'il voulait vraiment rejoindre.

Il longea le portail de la villa, puis passa à travers un trou dans le grillage, au fond du jardin pour arriver directement dans le parc de Kadac. La pluie torrentielle de la matinée avait fait fondre la neige, rendant le sous-bois boueux.

Il se dirigea vers la bouche d'égout cachée dans le sol. Il la fit glisser sur le côté, puis commença à descendre dans les égouts.

Il refit à pied le trajet tant de fois parcouru, puis remonta jusqu'au pont de fer dans l'ancienne usine abandonnée. Il prit l'ascenseur pour atteindre les trois étages souterrains, jusqu'à la salle du super-calculateur, au cœur de l'usine.

L'atmosphère était sombre et silencieuse. Proche de la porte, à terre, il y avait la bouche d'égout par laquelle il était passé le jour où il avait découvert cet endroit secret et mystérieux. Il se souvenait encore de l'énigme qu'il avait dû résoudre pour ouvrir ce couvercle : *delenda* était la question, et la réponse avait été *Carthago*. Le jeu de mots venait d'une phrase latine : « Carthage doit être détruite ». Et c'est bien longtemps après, à travers la vidéo trouvée dans la chambre secrète de L'Ermitage, que Hopper leur avait expliqué ce qu'était vraiment sa « Carthage », quel monstre elle contenait et pourquoi il fallait la détruire.

Jérémy se rapprocha de l'énorme et unique cylindre qui trônait dans la pièce. Cette colonne métallique arrivait jusqu'au plafond. Elle était froide et parfaitement lisse, à part son levier d'interrupteur qui ressortait de la base.

S'il abaissait ce levier, la pièce serait aussitôt inondée de lumière, et sur le cylindre, les mille veinures colorées des circuits scintilleraient en se remettant en marche. L'ancienne usine reprendrait vie, les scanners au deuxième sous-sol se réactiveraient et la console de commande s'allumerait à nouveau...

Le retour de Lyoko... et uniquement de Lyoko ? Ou celui aussi de X.A.N.A., la créature qu'ils étaient convaincus d'avoir anéantie pour toujours ?

Machinalement, Jérémy posa la main sur le levier. Ses doigts se contractèrent alors pour abaisser le dispositif et allumer à nouveau le super-calculateur.

Tout à coup, il recula en sursautant. Y avait-il quelqu'un avec lui ? Sa respiration se fit plus rapide. Non, il se faisait sans doute peur à lui-même... Jérémy était seul dans l'usine, personne n'avait pu le suivre...

– X.A.N.A. ? murmura-t-il.

Pas de réponse.

Odd était ligoté et bâillonné dans le salon par celle qu'il croyait être sa future petite amie.

Eva avait réussi à le rendre inoffensif avec une agilité impressionnante. Avant qu'il n'ait pu dire un mot, il s'était retrouvé à terre, les chevilles et les poignets liés par une épaisse corde qui lui sciait la peau ! Et le pauvre devait cambrer le dos pour éviter au maximum que la corde ne lui lacère le corps. Quant au bâillon, il était tellement bien serré qu'il

avait du mal à respirer. Mais où cette fille avait-elle appris à faire de tels nœuds ?

Non, ce n'était pas une fille, il fallait qu'il se mette ça en tête. Eva était... l'ennemi. Eva était X.A.N.A.

Elle était assise par terre, à côté d'Odd, avec l'ordinateur portable sur les genoux. Elle analysait une série d'images et de dossiers : la vidéo de la mère d'Aelita, quelques photos de la professeur Hertz et des articles scientifiques. De temps en temps, pour se distraire un peu, elle ouvrait une série d'images qui semblaient provenir d'un jeu vidéo. On y voyait une ville de science-fiction à l'ambiance quelque peu orientale : il y avait des toitures azur en forme de pagode et des routes transparentes et colorées se nouaient autour de tours. Eva regardait et soupirait, mais quand Odd essayait de lui poser une question à travers le bâillon, elle l'ignorait complètement...

Tout à coup, la sonnette de la porte retentit. Eva posa l'ordinateur, puis se leva.

– Toi, lâcha-t-elle à Odd, ne fais pas de bruit ! Sinon, je serai obligée de faire du mal à la personne qui vient nous déranger. Et je suis sûre que ça te déplairait beaucoup...

Quand elle répondit à l'interphone, sa voix changea immédiatement : c'était désormais celle d'un homme mûr.

– Oui ?

– Hum, bonjour ! cracha l'interphone. Je suis Ulrich, un camarade de classe d'Eva. Je suis ici avec d'autres amis. Eva est là, s'il vous plaît ?

En entendant la voix de son copain, Odd tressauta. Il fallait qu'il glisse sur le sol, rejoigne la porte et les prévienne !

Eva répondit avec sa voix d'homme :

– Non, je suis désolé... Ma fille est sortie avec un ami. Un certain Odd.

– Ah, d'accord, mais c'est que, voilà...

– Excusez-moi, les enfants, continua la voix masculine d'Eva. Je suis très occupé.

Elle raccrocha et se tourna vers Odd, souriante. Et reprit sa voix habituelle.

– Tu vois ? Personne n'a eu mal. Tu as été parfait !

Eva alla à la fenêtre pour vérifier si les autres s'éloignaient de la maison, puis elle se rapprocha d'Odd. Sa belle assurance était terrifiante. Avec habileté, elle ôta le bâillon qui empêchait le garçon de parler.

– Aoff, ougf... mes amis...

– Tu n'es pas content ? ricana-t-elle. Je les ai laissés partir sans leur faire de mal. J'ai l'impression que tu voulais me dire quelque chose... Quoi ?

– Pourrais-je... avoir... de l'eau ? demanda Odd. Ce truc m'étouffait.

Eva rit de plus belle, et dans son rire, la voix de la jeune fille se mélangeait à celle profonde et tordue de l'autre être qui était en elle.

– De l'eau ? lâcha-t-elle. Tu n'as qu'à aller te la chercher, mon gars ! Ce n'est pas toi et tes copains qui avez dit que X.A.N.A, avait été vaincu ?

C'était un cauchemar. Odd connaissait X.A.N.A. Il l'avait combattu plusieurs fois et il avait déjà vu une personne possédée par l'intelligence artificielle qui vivait dans Lyoko. Mais là, c'était différent. Eva ressemblait à une fille normale, dans la voix et les expressions. Et puis, lorsque William Dunbar avait été possédé par X.A.N.A., l'Œil, son signe, apparaissait par moments dans ses pupilles. Eva, elle, n'avait aucun signe. D'autre part, ce monstre ne vivait plus dans Lyoko. Lyoko était désormais éteint. Que s'était-il donc passé ? Leur ennemi avait changé. Avait-il évolué ? Et comment était-il possible qu'aucun d'eux ne se fut aperçu de quoi que ce soit !?

– Que comptes-tu faire ? demanda Odd.

– Quelle question ! Vous détruire, bien sûr ! répondit froidement la voix de X.A.N.A. Et ensuite, détruire chaque être qui se présentera à moi...

– Mais... pourquoi ?

Eva ne semblait plus être elle-même. Sa voix était métallique et son visage sans expression.

– Parce que vous, les humains, vous vous êtes trompés, et maintenant, vous devez payer pour vos erreurs. Vous vous sentez supérieurs, les rois du monde, mais vous découvrirez bientôt que ce n'est pas le cas. J'ai déjà préparé un plan infaillible !

Eva retourna à son ordinateur et appuya sur quelques touches jusqu'à ce qu'une photo apparaisse. C'était celle d'un homme au visage à demi-caché par un chapeau. Et sa

bouche entrouverte mettait en évidence d'horribles canines en or.

– Je me servirai de cet homme que tu ne connais probablement pas encore ! lâcha X.A.N.A. Puis je me servirai de cette gamine, Eva...

Puis, la créature regarda Odd, qui, pour la première fois, se sentit profondément horrifié.

– Et puis je me servirai de toi, Odd Della Robbia. Tu me seras d'une aide précieuse !

Sans que le collégien ne puisse rien faire pour l'en empêcher, Eva s'inclina et lui prit le visage entre les mains. Ses doigts étaient glacés, comme morts. Puis, le visage de la jeune fille s'approcha de celui d'Odd, toujours plus près, les lèvres entrouvertes...

– Je t'en prie... susurra-t-il.

Ils s'embrassèrent...

Une fumée intense sortit alors des lèvres d'Eva et d'Odd. Puis, tout devint obscur pour lui... Et tout changea...

Eva se leva et ôta rapidement les cordes qui retenaient le collégien.

– Je suis... prêt, annonça Odd d'une voix tremblante et bizarre.

Puis, il éclata de rire et lâcha de la même voix métallique que X.A.N.A. :

– Contrôler ce garçon a été beaucoup plus facile que la jeune fille, car il a un esprit rudimentaire, lui !... Waouh, super ! Je me sens déjà plus à l'aise dans la peau de ce gamin.

– Alors, c'est le moment d'y aller ! répliqua Eva en lui adressant un clin d'œil. Les autres morveux doivent sûrement se demander où nous sommes passés.

Midi et demi, au bureau de Washington.

Dido était restée seule. C'était exactement ce qu'elle souhaitait. Elle avait proposé à sa secrétaire de prendre quelques heures pour déjeuner avec des amies.

Cet immeuble faisait partie d'un complexe de bureaux, mais derrière sa façade grisâtre se cachaient les meilleures technologies de protection du marché. Et pourtant, Dido était convaincue que les vieilles méthodes étaient parfois plus sûres: aussi continuait-elle de se méfier de sa secrétaire, car même si elle lui faisait confiance, elle pouvait très bien écouter et enregistrer ses appels...

Dido alluma nerveusement une cigarette. Elle avait tant espéré que l'affaire Hopper soit bouclée depuis longtemps, et archivée dans un dossier avec le tampon *Réservé Aux Autorités*. C'était un échec, certes, mais qui remontait à plus de dix ans. Entre-temps, sa vie avait avancé, tout comme sa carrière. Et elle ne pensait plus au professeur ni à ses ordinateurs sophistiqués. En revanche, aujourd'hui, cette vieille histoire rejaillissait avec la force d'une bombe atomique...

Dido avait toujours trois clés dans son bureau. Elle les gardait à trois endroits différents de la pièce pour ouvrir le tiroir secret de son bureau. De là, elle sortit un vieil agenda rempli de codes. Elle alluma l'ordinateur et entra dans le ré-

pertoire. Puis, elle tapa une série de mots de passe composés de chiffres et de lettres. Aussitôt, l'ordinateur afficha le numéro de téléphone dont elle avait besoin. Enfin, avant de le composer, Dido activa toutes les protections anti-interceptions dont elle disposait.

Son interlocuteur répondit à la troisième sonnerie. Sa voix semblait déformée par un appareil, mais peu importait car la voix de Dido l'était tout autant...

– Madame... que de temps a passé ! La ligne est sécurisée, j'imagine ?

– Bien sûr, Hannibal.

Dido ferma les yeux. Aussitôt, l'image de l'homme avec qui elle parlait lui revint à l'esprit. Il avait les yeux fuyants d'un lézard, la bouche large et des canines en or. Quant à ses mains, elles étaient boursouflées et chargées de bagues. Hannibal avait toujours eu un goût prononcé pour les bijoux et les choses clinquantes. Dido s'en souvenait, même s'ils ne s'étaient rencontrés que trois fois. Mais c'était plus que suffisant, car ce type lui donnait la nausée...

– Que me vaut cet appel ? dit l'homme. Et en quel honneur ?

– Le réseau en France est à nouveau opérationnel, répondit Dido. Et nous venons de découvrir qu'il y a un de tes hommes sur place. À en juger par le mode opératoire, je suppose qu'il s'agit de Grigory Nictapolus.

– Je pense que c'est une information... exacte, ricana l'homme aux dents en or.

– Tu n'as pas changé, répliqua-t-elle d'un ton sec. Quand il y a un sale boulot à faire, tu envoies toujours cet homme et ses horribles chiens.

– Et alors ?

– Alors, je veux savoir pourquoi il se trouve dans la ville de Kadic. Qu'est-ce qui se cache là-dessous, Hannibal ? Qu'as-tu exactement en tête ?

L'homme marqua une pause, puis reprit :

– Ce que vous nous avez fait, il y a dix ans, ne nous a pas plu, Dido. L'usine et Lyoko étaient à nous, et ils ont été construits avec les sous de la Green Phoenix ! Et vous avez poussé Walter à tout arrêter. Mais le moment est venu de rattraper les pertes : une nouvelle partie a commencé et nous avons les cartes en main. De très bonnes cartes, même...

– Tu veux parler d'Anthea Schaeffer, je suppose ? demanda Dido. Nous savons qu'elle est entre vos mains.

– Hé, oh ! Tu n'espères quand même pas que je vais te raconter tout ça ! ricana Hannibal. C'est un peu trop tôt à ce stade de la négociation !

La femme se tut. Hannibal était un vieux renard... Elle savait qu'il était inutile d'essayer de le faire tomber dans un piège aussi simple. Ce n'était d'ailleurs pas pour rien qu'on l'appelait le « Magicien » ! Cet homme sans culture, fils de paysans très pauvres, avait en effet réussi à prendre la tête d'une des plus vieilles organisations mafieuses. Dido ne devait pas sous-estimer son adversaire, un vrai serpent à sonnettes...

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle pour finir.

– La *Green Phoenix* veut participer à l'opération, et en tirer un beau profit, répliqua le Magicien. Alors, voici ma proposition : on vous laisse enterrer cette histoire une bonne fois pour toutes... et en échange, vous nous permettez de jeter un coup d'œil aux plans du vieil ordinateur abandonné dans l'usine.

Dans tes rêves, allait répondre Dido, mais elle n'en eut pas le temps...

Hannibal avait déjà raccroché...

16

LE DERNIER SECRET DE L'ERMITAGE



Aelita se réveilla vers trois heures du matin. En sursaut. Avait-elle fait une nouvelle crise de somnambulisme ? Oui, car elle ne savait pas où elle se trouvait... Mais cette fois, le rêve avait été vraiment atroce : dans Lyoko, puis dans une ville de science-fiction où rôdaient l'homme aux deux chiens et le fantôme de son père. Elle était en pyjama, en sueur et tremblante de fièvre... Que se passait-il ?

Elle se leva et cilla des yeux, cherchant à s'orienter, car elle s'était réveillée derrière un meuble de télévision. La pièce

était presque vide. Il y avait juste un petit canapé et une petite porte. Et celle-ci était même si basse qu'il fallait se mettre à quatre pattes pour entrer.

C'était la chambre secrète de L'Ermitage, qu'ils avaient trouvée, ses amis et elle, grâce au plan que son père avait dessiné à l'encre sympathique sur un carnet. Si la jeune fille était arrivée là, cela signifiait qu'elle avait, dans son sommeil, traversé tout le passage qui allait de Kadac jusqu'à la cave de la villa.

Un peu perdue, elle observa le mur blanc en face d'elle. Il était griffé en profondeur, comme si un animal avait essayé de l'abattre, désespérément. Aussitôt, Aelita regarda ses mains : elle avait les ongles pleins d'enduit, et le bout des doigts écorché et en sang. C'était donc elle, pendant son sommeil, qui avait lacéré le mur... Mais pourquoi ?

Elle posa l'oreille sur la cloison et frappa plusieurs fois... Au bruit, la cloison lui semblait creuse. Il fallait qu'elle l'abatte aussitôt pour découvrir ce qu'il y avait de l'autre côté !

Aelita se mit à la recherche d'un outil quelconque pour abattre ce mur. Elle pénétra dans le débarras où Jérémy et elle avaient trouvé, à l'époque, les sacs de chaux avec l'adresse de la société Broulet. C'était le premier indice qui les avait conduits à découvrir la chambre secrète. Le débarras était étroit, rempli de briques, de sacs poussiéreux et d'autres outils de maçon. Mais, posée dans un angle, il y

avait une vieille pioche légèrement rouillée... qui ferait parfaitement l'affaire !

Elle traîna la pioche dans la chambre secrète, puis poussa le meuble télé loin du mur pour faire de la place. Elle transpira et souffla d'effort : la pioche était très lourde ! Cependant, Aelita ne se souciait pas de la fatigue car elle était désormais persuadée que L'Ermitage gardait un autre secret, et son rêve lui avait montré le chemin pour le percer !

Elle souleva l'outil et le tapa contre la cloison, mais le manche en bois glissa entre ses mains et se limita à écailler l'enduit du mur. Il fallait réessayer. Elle écarta alors bien les mains le long du manche, retint sa respiration, puis frappa la pioche de toutes ses forces contre le mur. Il céda d'un coup, laissant la jeune fille tousser dans la poussière et les débris !

Cette cloison avait été montée de sorte à être facilement démolissable. Son père tenait à ce qu'elle découvre une nouvelle chambre secrète, construite derrière la première...

Les paroles de Philippe Broulet, le maçon qui s'était occupé de ces travaux pour son père, lui revinrent alors à l'esprit : « Cela fait dix ans déjà, mais je m'en souviens parfaitement. Hopper me demanda une faveur personnelle : je devais retourner à L'Ermitage et faire murer une petite section de la maison, afin qu'elle demeure absolument invisible de l'extérieur. ».

« Une section de la maison », avait-il dit, pas seulement une chambre ! Ils avaient donc eu la réponse sous les yeux dès le début, et ils ne l'avaient pas vue !

Aelita avait creusé dans le mur une petite embrasure d'une trentaine de centimètres de large. Elle frotta ses yeux rougis par la poussière et regarda à travers le trou. Elle en resta bouche bée... Elle saisit alors la pioche pour élargir le trou et passer de l'autre côté.

Son portable ! Il fallait qu'elle appelle Jérémy tout de suite ! Mais elle n'avait pas de téléphone sur elle, car elle était arrivée là, en dormant, vêtue d'un simple pyjama. Elle fit vite demi-tour...

Cette nuit-là, Jérémy s'était endormi dès qu'il avait posé la tête sur l'oreiller, épuisé par toutes les émotions de ces derniers jours. Cependant, il sursauta en entendant frapper à la porte de sa chambre :

– Qui est-ce ?

– C'est moi, Aelita ! Je peux entrer ?

Il se dépêcha d'ouvrir à son amie. Il pensa avoir affaire à un fantôme, car elle avait les yeux gonflés et les cheveux tout ébouriffés. Elle était également vêtue d'un drôle de jean tapissé de morceaux de tissus colorés, et d'un sweat.

– Aelita, balbutia Jérémy. Mais... Quelle heure est-il ? Que fais-tu là ?

– Bouge ! Il faut qu'on se dépêche !

– Mais qu'est-ce... ?

– Allez, vite ! insista-t-elle. Enfile un pantalon ! C'est très important !

Jérémy obéit, puis, tous deux traversèrent les couloirs déserts du dortoir. Ils sortirent dans le parc de Kadic et se faufilèrent en silence entre les arbres, puis passèrent dans le trou du grillage pour arriver enfin à L'Ermitage...

La jeune fille ne prononça pas un mot jusqu'au moment où ils se retrouvèrent dans les caves. Là, elle indiqua la chambre secrète, puis murmura :

– Prépare-toi à une belle surprise, Jérémy !

Ensemble, ils activèrent le mécanisme qui ouvrait la chambre secrète. Le garçon entra le premier et vit le trou dans la cloison... Et, lui aussi, resta muet...

Aelita avait trouvé une nouvelle chambre, plus grande que la précédente et éclairée par un gros néon. Le centre de la pièce était occupé par un scanner, semblable à ceux de l'usine abandonnée, mais à l'aspect plus ancien. Sur un panneau de la porte coulissante, une inscription clignotait: *Attention, danger ! Usage déconseillé aux plus de dix-huit ans.*

Il y avait également un gros ordinateur-armoire, posé contre la cloison et relié au scanner. Jérémy aperçut aussi un terminal de contrôle. Une version plus primitive de la console de commandes des souterrains de l'usine.

– Mais... Aelita, souffla-t-il, une fois remis du choc. Tu as trouvé... Lyoko !

– Enfin, une de ses répliques. Comme celle que Yumi et Ulrich ont vue à Bruxelles, ou s'en approchant. Bon, je vais entrer tout de suite dans le scanner pour aller visiter ce monde !

– Tu ne peux pas le faire toute seule ! répliqua aussitôt Jérémy en ajustant ses lunettes. Nous devons appeler Yumi, Ulrich et Odd. Ça pourrait être dangereux ! Nous devons...

Aelita se rapprocha de son ami et lui posa les mains sur l'épaule. Elle était si proche de lui qu'il pouvait sentir son délicat parfum...

– Je t'ai appelé parce que j'ai besoin de toi pour contrôler tout sur l'ordinateur, expliqua-t-elle. Mais c'est mon devoir d'entrer là-dedans. Mon père m'a guidée jusqu'ici par une série de rêves, et je sais qu'il voudrait que ce soit moi qui me virtualise dans cette réplique... Alors, tu veux bien m'aider ?

Jérémy rougit, puis serra Aelita dans ses bras...

– Euh... D'accord, compte sur moi !

Dans un faisceau de lumière, le corps de la jeune fille s'éleva pour se transformer, puis revint toucher terre. Aelita avait repris son apparence d'elfe, et le paysage qui l'entourait ressemblait au secteur des forêts de Lyoko... mais ce n'était pas exactement le même. Le ciel ressemblait à une sorte de plaine, couleur azur, sans nuances, et le sol était une simple étendue verte. Pendant un instant, elle ressentit le grand vertige dû à la virtualisation.

Devant elle, il y avait trois arbres. C'étaient de gros chênes aux troncs bruns et aux larges feuillages qui se reflétaient sur le sol en un jeu d'ombres et de lumières. À part eux, il n'y avait rien d'autre, juste une surface plane, de vert et d'azur, qui s'étendait à perte de vue.

– Tout va bien ? demanda Jérémy, de son poste de contrôle.

Aelita entendit la voix de son ami directement dans son oreille.

– Oui ! répondit-elle. J'ai un peu peur, mais ça va.

– Je me demande ce que veut dire cette inscription sur le scanner, « *danger pour les plus de dix-huit ans* »... ajouta Jérémy, d'un air songeur.

– Bah, moi, je suis mineure, donc tout ira bien ! répondit Aelita. En plus, je n'ai pas l'impression qu'il y ait des monstres, dans ce coin ! Il n'y a même pas une ville... Juste trois arbres !

Elle fit quelques pas dans leur direction, puis les rejoignit en courant. Elle s'approcha du premier arbre et écouta à nouveau Jérémy :

– Un message est apparu sur mon ordinateur, annonça-t-il. Il dit que cet arbre est le numéro un. Il y a une date, 1985, et une inscription : *Fin du projet Carthage*.

La jeune fille effleura le tronc du grand arbre, et aussi-tôt, un trou tout en longueur s'ouvrit, révélant un espace vide. Elle l'observa un moment, puis entra.

– Et maintenant ? demanda-t-elle à son ami.

– Je n'en ai aucune idée ! lui répondit-il en soupirant.

Aelita se trouvait dans un grand laboratoire désert et sans

fenêtre. Il était encombré de tables en métal, de machines, de gros microscopes et d'ordinateurs, mais n'avait aucune chaise. Et une série de néons illuminaient la pièce.

– Ah, c'est toi !? fit une voix.

Aelita se retourna brusquement.

Son père. Elle vit son père, Franz Hopper, penché au-dessus d'un microscope, et vêtu d'une blouse blanche... Et à côté de lui, une femme splendide, aux cheveux roses, elle aussi en blouse !

– Papa, maman ! s'écria-t-elle, en courant les embrasser.

Mais elle passa au travers de ses parents comme s'ils étaient des fantômes, et alla se cogner contre la table du microscope. Elle se releva vite, les appela une nouvelle fois et réessaya de les embrasser. Hélas, elle n'arriva même pas à les effleurer...

– Calme-toi, Aelita ! lança doucement Jérémy. Mes écrans sont remplis de signes. Ce que tu es en train de voir est une simulation, ou mieux, un enregistrement tridimensionnel de quelque chose qui s'est passé il y a très longtemps... Je dirais... en 1985. Tes parents ne sont pas réels, tu ne peux pas les toucher, et eux ne peuvent pas t'entendre...

Aelita tapa du poing sur la table de toutes ses forces, et cria sa colère :

– Ce n'est pas juste !

– Je le sais, soupira son ami. Mais si ton père a voulu te montrer certaines choses, tu devrais rester attentive et écouter, tu ne crois pas ?

Au même moment, le professeur leva le nez de son microscope et se tourna vers sa femme. Puis, il esquissa un sourire sous sa barbe et dit :

– Anthea, je suis si fatigué...

– Je le sais, mon chéri... Où en es-tu ?

– Je n'en ai plus pour longtemps : deux mois, peut-être trois, et enfin, le projet Carthage entrera en fonction. On a réussi... Ce sera un grand jour pour le monde entier...

À ces mots, une ombre de tristesse passa dans les yeux d'Anthea.

– Mon amour ! dit Hopper, soucieux. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– J'ai trouvé les documents que l'on cherchait... et ça n'a pas été facile.

– Et alors ? insista le professeur.

– Malheureusement, nos doutes étaient fondés. Carthage ne sauvera pas le monde, bien au contraire. Elle pourrait même aider à le détruire... car à l'intérieur de la Première Ville, ils ont inséré une zone obscure que nous ne pouvons pas contrôler, et qui transformera Carthage en une arme de destruction massive.

Hopper serra les poings. Aussitôt, le laboratoire, sa femme et lui, et tout ce monde virtuel, s'effondrèrent autour d'Aelita comme si quelqu'un les avait aspergés d'acide.

La jeune fille se retrouva dans un petit salon très accueillant.

Il y avait un divan, un tapis rouge à fleurs, et de grandes bibliothèques sur tous les murs. Son père était assis sur le canapé, la tête entre les mains, et sa mère l'embrassait tendrement. Une fillette de trois ans jouait par terre. Elle portait une drôle de petite robe rose et avait des cheveux roses flamboyants, coupés tout courts. Elle tenait une poupée en forme d'elfe.

– Mister Puck ! cria Aelita, en regardant la poupée.

– Oui, c'est bien ton jouet préféré ! annonça Jérémy depuis son ordinateur. Et donc, cette petite fille, ça devrait être toi, comme tu étais dans le passé. Que tu étais mignonne !...

Dans le salon, Anthea murmurait quelque chose à l'oreille du professeur Hopper...

– Non ! hurla-t-il en levant la tête. Pour ce projet, nous avons sacrifié toute notre vie ! Notre fille est née dans une base militaire, nous n'avons pu voir personne depuis des mois... Et tout ça pour quoi ? Pour créer une nouvelle arme ? Je ne le permettrai pas !

– Parle plus doucement, mon chéri ! répondit Anthea. La pièce est peut-être surveillée. Désormais, nous ne pouvons plus être sûrs de rien.

– Je n'en ai rien à faire ! tonna le père d'Aelita. Qu'ils entendent ! J'ai construit Carthage pour améliorer le monde et non pas pour le conduire à sa ruine ! Le contrôle des communications électriques doit servir à fournir des services à bas coût à tous les hommes, également à ceux qui se trouvent dans le tiers monde ou en grande difficulté. Mais ces

fous veulent s'en servir comme arme de contrôle dans leur stupide guerre ! Moi, je me fiche de savoir si une personne est russe ou américaine ! Ce sont toujours des êtres humains !... Tous égaux.

– Je suis d'accord avec toi, répondit Anthea en l'enlaçant. Mais que pouvons-nous faire ? Ils sont maintenant capables de faire aboutir le projet, même sans notre aide... Et n'oublie pas Aelita. Si nous nous exposons trop, qui prendra soin d'elle ?

Le couple resta silencieux un bon moment, observant la fillette jouer sur le tapis qui riait et embrassait son jouet. Hopper murmura alors :

– Nous pouvons nous échapper. Je ne sais pas encore comment, mais on y arrivera ! Si nous avons créé Carthage alors que tous pensaient que c'était une folie, alors, nous pouvons faire plein d'autres choses. On détruira ce que nous avons construit. Ils se retrouveront sans rien et nous nous échapperons avec notre petite Aelita. Mais nous emmènerons avec nous le fruit de toutes ces années de sacrifice et nous trouverons un moyen de continuer à étudier dans un autre endroit pour donner vie à une nouvelle Carthage !

Sur le tapis, la fillette sourit à ses parents et gazouilla :

– Lio... co !

Hopper allongea une main pour lui caresser la tête, et lança :

– Lyoko ? Mais oui, ma petite chérie ! Si on construit une nouvelle Carthage, on pourrait l'appeler Lyoko... C'est un joli nom !

Tout à coup, Aelita se retrouva sur la vaste plaine, devant l'arbre.

– C'est fini ? demanda-t-elle à Jérémy.

– Presque ! Je dois juste finir l'enregistrement. Au fait, il y a toujours les autres arbres ? D'après mon ordinateur, le prochain arbre couvre la période 1985-1988 et s'intitule *Une vie en incognito*.

La jeune fille parcourut les quelques pas qui la séparaient du deuxième chêne. Puis, elle allongea la main et à nouveau, le tronc s'ouvrit pour la laisser passer.

Cette fois, elle se retrouva dans la cour d'une base militaire. Il faisait très froid. Les casemates de ciment étaient couvertes de neige et de gros projecteurs balayaient la cour, illuminant par à-coups les murs d'enceinte et les rouleaux de fils barbelés. Des hommes s'agitaient dans tous les sens, tenant de gros chiens en laisse. Des hélicoptères se soulevaient dans le ciel, et des sirènes hurlaient, provoquant une grande agitation.

Aelita remarqua un couple qui traversait la cour en se précipitant vers une Jeep. C'était une femme élancée et un homme trapu, tous deux enveloppés dans de larges manteaux militaires et encapuchonnés pour se protéger du froid. Etaient-ce ses parents ? Elle décida de ne pas prendre le

risque de les perdre de vue et s'engouffra sur le siège arrière de la Jeep.

Un instant plus tard, la femme se mit au volant et ôta sa capuche. L'homme s'installa sur le siège passager et resta, lui, bien couvert.

Aelita mit sa main devant la bouche pour étouffer un cri de surprise : ce n'était pas sa maman, mais une jeune femme à l'épaisse chevelure noire, frisée, et le nez fin. C'était un visage connu, il lui semblait l'avoir déjà vu quelque part, mais où ? Elle n'arrivait pas à se souvenir...

– Professeur Schaeffer ! dit la femme en démarrant la voiture. Restez tranquille et laissez-moi faire. Ils ne nous arrêteront pas, vous verrez !

L'homme acquiesça. Il ouvrit enfin son large manteau, et une petite tête rose toute souriante en sortit. Hopper embrassa la fillette et la remit aussitôt à l'abri des regards.

– Sois mignonne, Aelita ! dit-il doucement. Personne ne doit savoir que tu es là, donc pas de bruit ! Reste bien sage, et tout à l'heure, tu pourras aller te coucher, promis !

– Dis donc, tu étais déjà une petite chipie ! rigola Jérémy dans l'oreille d'Aelita.

La jeune fille ne répondit pas ; elle était trop occupée à observer la scène... Elle voulait tout entendre !

La Jeep avait démarré et traversait la cour pour rejoindre un check-point où une guérite métallique protégeait une double barrière. C'était la sortie.

Deux soldats sortirent de la vigie, tout emmitouflés, et le fusil à l'épaule. Un des deux pointa son arme vers la Jeep, tandis que l'autre s'avança à la fenêtre et salua la femme qui conduisait :

– B'soir, Major Steinback !

– Repos, soldat ! répondit-elle. Et ouvrez la porte, je suis pressée !

– Désolé Major, mais cette nuit, la barrière ne s'ouvre pas. Il y a eu violation du code de sécurité et le colonel...

– Le colonel en personne m'a ordonné de sortir de la base pour une mission d'une priorité absolue ! répliqua la conductrice, hors d'elle. Tu vois cet homme, à côté de moi ? Il ne se cache pas le visage pour rien ! J'ai un papier qui me donne les pleins pouvoirs et je te promets que si la barrière ne s'ouvre pas dans les dix secondes, à partir de demain et pour le reste de ta vie, tu ne feras rien d'autre que nettoyer les toilettes, du matin au soir !

Le soldat resta immobile un instant, puis la salua :

– Oui, Major... J'ouvre tout de suite la barrière !

Dans la Jeep, le professeur sourit :

– Permission du colonel ?

– Je connais mes hommes, professeur, ne vous inquiétez pas ! murmura-t-elle.

La Jeep dépassa la barrière et fila dans la nuit, sur une route verglacée. La base se trouvait en haut d'une petite colline, bordée de bouleaux enneigés qui s'étendaient à perte de vue.

Hopper reprit la parole :

– Comment pourrais-je ne pas m'inquiéter ? Aelita et moi sommes sauvés, mais Anthea...

– On la retrouvera, professeur ! répondit la femme. Vous avez ma parole. J'ai mes contacts et ils se sont déjà mis au travail. Bientôt, on saura qui l'a enlevée et pourquoi, et nous réussirons à la faire évader elle aussi ! Pour le moment, le plus important est que vous soyez sorti avec les documents. On m'a surnommée l'implacable, vous vous rappelez ? Je n'ai pas le droit à l'erreur...

Aelita tomba du siège arrière, et se retrouva directement sur un talus. Le changement de décor avait été si brutal que sa tête tournait. Elle se trouvait maintenant au soleil, dans le jardin d'une simple maisonnette entourée d'autres maisons semblables. Au loin s'élevaient des montagnes aux pics enneigés.

Son père était en veste et cravate, et tenait une mallette en cuir. Il grimpa jusqu'à la maison et ouvrit le portail avec une petite clé. Une voiture se gara alors dans le jardin, puis une conductrice en sortit. C'était la femme qui avait aidé le professeur à s'évader. Elle était en tenue militaire et portait ses grades sur l'épaule.

– Je vous en prie, Major ! dit Hopper en ouvrant la porte de la maison. Après vous !

– Merci ! Nous allons pouvoir discuter tranquillement.

Aelita suivit les deux adultes à l'intérieur. Le peu de meubles qu'il y avait étaient vieux et complètement démodés. On aurait dit une de ces maisons sans âme que l'on loue pour de brèves périodes.

Hopper fit asseoir le major, puis alla préparer du café.

– Comment va la petite ? demanda la femme.

– Très bien. Aelita a une super baby-sitter, mais je vais bientôt l'inscrire à la maternelle. Elle est assez grande maintenant, et il faut qu'elle côtoie d'autres enfants.

– Je suis désolée, professeur, lâcha le major Steinback. Mais dans moins d'un mois, il va falloir encore déménager...

– Dommage, soupira le père d'Aelita. Je m'étais habitué à être l'employé Henri Zopfi...

– On vous donnera une nouvelle identité et un autre travail !

– Encore...

Le major prit la tasse de café que lui tendait Hopper. Elle en but une gorgée et lança :

– Vous savez pourquoi je suis ici... J'ai des nouvelles pour vous.

– Vous avez retrouvé Anthea ? demanda Hopper, l'œil soudain pétillant.

– Pas encore, malheureusement. Mais nous avons terminé les relevés et nous savons qui est le responsable de son enlèvement : un soldat qui a déserté dès la disparition de votre épouse.

– Je veux voir son dossier ! s'écria aussitôt le professeur.

– Je m'en suis douté et je vous l'ai apporté, continua-t-elle. Mais je vous recommande de ne pas faire de bêtises et de me laisser faire mon travail d'investigation. L'homme s'appelle Mark James Hollenback. Il a vingt et un ans. Il est entré dans l'armée à seize ans et il travaillait à la base du projet depuis un an. Nous ne savons pas encore pourquoi il a décidé de faire une idiotie pareille, mais nous sommes sur ses traces.

– Allez-vous le retrouver ? s'inquiéta le professeur.

– Vous pouvez en être certain !

Aelita répéta ce nom dans son esprit : Hollenback. Mark Hollenback. L'homme qui avait enlevé sa mère...

Puis, la scène changea à nouveau.

La jeune fille se retrouva sous le porche de L'Ermitage, par une froide matinée d'hiver. Ou du moins, il devait faire froid, à en juger la couleur du ciel et le mouvement des arbres secoués par le vent, mais elle ne sentait rien. Sur la porte de la maison, quelqu'un avait juste accroché un panneau : *Vendu*.

Une fourgonnette arriva en cahotant et se gara devant L'Ermitage. Aelita, enfant, en descendit. Elle avait maintenant six ans et ressemblait déjà plus à la jeune fille qui regardait son double sous le porche de l'entrée.

– On est arrivés, papa ? demanda la fillette.

– Oui ! répondit son père en descendant à son tour de la fourgonnette.

Assise à la place du conducteur, le major Steinback descendit, cette fois, en habits civils. Elle portait un blouson rouge et un jean.

– Et voici ta nouvelle maison ! annonça-t-elle au professeur, d'un ton enjoué. Si tout va bien, tu pourras inscrire Aelita à l'école et te poser un peu !

Sous le porche, la jeune fille-elfe sourit de voir ces deux adultes se tutoyer... Combien d'années avaient passé depuis leur évasion de la base militaire ? Au moins deux ou trois.

Son père et le major commencèrent à décharger les cartons dans la maison tandis que la petite Aelita jouait dans le jardin.

– Oui vais-je être, à partir d'aujourd'hui ? demanda le professeur.

– Ta nouvelle identité va beaucoup te plaire ! répondit la femme. Tu es Franz Hopper, professeur de sciences au collège Kadic, qui est tout près d'ici. Je vais aussi travailler au collège, sous un faux nom, comme ça, je pourrai vous surveiller.

Ils rirent. Puis, Waldo Schaeffer, devenu officiellement Franz Hopper, ajouta d'un ton grave :

– Ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir reprendre mes recherches au plus vite. Et surtout de retrouver Anthea.

– J'ai déjà pris contact avec un industriel local, le rassura la femme. Il possède une usine, pas très loin d'ici. On pourrait restructurer la partie souterraine et la transformer en la-

boratoire. Le propriétaire nous donnera la réponse sous peu, mais il s'est montré très intéressé par nos recherches.

– Et en ce qui concerne Hollenback ? demanda Hopper avec une légère anxiété dans la voix.

– Hélas, je n'ai plus de nouvelles depuis quelque temps. Il a changé de nom et a infiltré cette organisation criminelle... Il a réussi à brouiller les pistes. Nous pensions qu'il était idiot, mais en fait, il est très doué. On le surnomme même le « Magicien ».

Hopper posa à terre une grosse caisse et montra à son amie le pendentif qu'il portait sous son pull. C'était celui qu'Aelita connaissait bien, avec le W et le A gravés dessus.

– Anthea est vivante et va bien, lança le professeur. Ce pendentif me le dit. Donc, je continuerai à chercher, jour et nuit, jusqu'à ce que je la retrouve.

– Je serai toujours là pour t'aider, affirma le major Steinback. Anthea était ma meilleure amie, j'ai juré de la ramener auprès de toi et de votre fille... quoi qu'il arrive.

Aelita se retrouva à nouveau devant l'arbre creusé, dans l'étrange clairière de la réplique.

Etre dans un monde virtuel était toujours fatigant pour elle et lui donnait souvent le vertige, mais cette fois-ci, avec tous ces changements d'univers, c'était encore pire. Et puis tous ces récits, son père et l'enlèvement de sa mère, et enfin ce major Steinback qui travaillait pour l'armée et dont Aelita n'avait jamais entendu parler...

– Allez ! l'exhorta JérémY. Affrontons le troisième arbre !

– Que dit l'ordinateur ? demanda la jeune fille.

– Ce n'est pas très clair, répondit le collégien en bâillant. Il y est écrit que l'on accède à un autre niveau de la réplique. Et il y a aussi cette mention : *Entre uniquement quand ton cœur sera prêt.*

– Mais je suis super prête ! déclara Aelita. On y va !

– Euh... répondit JérémY en bâillant à nouveau. Ce n'est peut-être pas une bonne idée ! Il est cinq heures du mat', tu n'as pas dormi, et pour cette nuit, tu as déjà eu une bonne dose de surprises, non ? Cette réplique ne va pas s'échapper ! Il vaudrait mieux revenir avec les autres quand nous serons reposés. En fin de compte, jusque-là, nous n'avons pas trouvé de monstres, mais nous ne savons pas ce qui peut se cacher dans le nouveau niveau de cet étrange journal intime.

Les bâillements de JérémY étaient contagieux, car Aelita se sentit tout à coup très fatiguée, elle aussi !

– Peut-être... tu as peut-être... raison, soupira-t-elle.

– Parfait ! s'écria son ami. Alors, je te rappelle maintenant. Attention... Matérialisation !

La jeune fille observa son corps se dévirtualiser: ses bras et ses jambes devinrent complètement transparents, jusqu'à disparaître. L'instant d'après, elle cligna des yeux et s'aperçut qu'elle se trouvait déjà à l'intérieur du scanner, dans la chambre secrète de L'Ermitage.

◆ LE DERNIER SECRET DE L'ERMITAGE ◆

La porte du scanner glissa sur le côté... Jérémy était là, pour l'embrasser !

– Comment vas-tu ? lui demanda-t-il, tendrement.

– Bien, très bien, répondit-elle. Mais j'ai besoin de dormir un peu...

Ils rirent.

ÉPILOGUE

– Ah, Odd ! Te voilà enfin ! cria Ulrich, en voyant son ami qui traversait le couloir de l'école avec Eva.

Les deux collégiens se tenaient par la main et le jeune garçon avait un sourire éclatant.

– Ha, ha ! ricana Yumi. Voilà pourquoi on ne t'a pas vu hier. Tu étais bien trop occupé...

– Alors, Odd, qu'est-ce que tu racontes ? demanda Ulrich. Qu'est-ce que tu as fabriqué ? Dis-nous tout !

– Oh, rien de particulier, répondit le fugueur. J'ai juste fait un petit tour...

Soudain, Jérémy et Aelita rejoignirent le petit groupe d'amis. Tous deux avaient l'air de ne pas avoir beaucoup dormi...

– Mais, on peut savoir ce que vous avez tous, aujourd'hui ? insista Ulrich, surpris.

Jérémy ajusta ses lunettes sur le bout de son nez, et annonça :

◆ ÉPILOGUE ◆

– Bon, il y a du nouveau ! Hier, Aelita a découvert une nouvelle chambre secrète dans les caves de L'Ermitage.

– Waouh ! C'est trop fort ! s'exclama Odd. Et qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ?

Tous se mirent en cercle pour écouter Aelita. Elle commença à raconter tous les événements de la veille au soir, mais elle avait bien du mal à parler, car elle était sans cesse interrompue !

À la fin de son discours, Eva, qui était adossée au mur, murmura :

– On dirait qu'une nouvelle aventure commence !

– Ou peut-être que l'ancienne n'est pas encore terminée ! précisa Ulrich. Car il reste un paquet de mystères,..

– On les résoudra tous ensemble ! conclut Jérémy.

Le groupe d'amis était tellement absorbé qu'aucun d'eux ne s'était aperçu que mademoiselle Hertz passait près d'eux pour se rendre en classe. Elle portait sa blouse blanche de laboratoire et un dossier bleu.

Elle entendit la dernière phrase de son élève préféré et sourit en annonçant :

– Jérémy, je ne sais pas si vous arriverez à les résoudre, cette fois, car pour la leçon d'aujourd'hui, j'ai préparé des problèmes vraiment difficiles !... Allez, tous en classe !

Yumi les salua de la main pour rejoindre sa classe, tandis qu'Odd et Ulrich soupirèrent : une nouvelle journée de cours commençait !

Aelita resta un peu en retrait. Elle regarda ses copains entrer en classe, puis la professeur Hertz qui posait une main sur l'épaule de Jérémie.

Mademoiselle Hertz... Pendant un instant, la jeune fille essaya de l'imaginer quelques années auparavant, plus jeune, avec les cheveux courts et sans lunettes, et portant l'uniforme d'un major de l'armée... Était-ce possible ?

Aelita se reprit, en riant : mais non, qu'est-ce qu'elle allait imaginer ? La professeur ne pouvait pas être un agent secret !

Elle se dépêcha d'entrer en classe, et referma la porte derrière elle.

Table

Introduction	7
Prologue Une ville mystérieuse	11
L'homme aux deux chiens	16
Le dossier Waldo Schaeffer	31
Kiwi est blessé !	51
Un espion dans l'ombre... ..	65
Tournevis, caméras et nouveau secret	83
Un piège, ou peut-être deux... ..	97
L'interrogatoire	111
Un homme à la porte	140

Sissi rend service.....	154
Une adresse et un cauchemar	173
Un monstre chez Yumi	186
Que de mystères.....	200
La réplique	211
Les Hommes en Noir	230
Le baiser d'Eva Skinner	244
Le dernier secret de l'Ermitage	259
Épilogue	280

Composition : Nord Compo
Impression : Normandie Roto Impression s.a.s. en décembre 2010
Editions Albin Michel
22, rue Huyghens, 75014 Paris
www.albin-michel.fr
N° d'édition : 19445/01 – N° d'impression : 104622
Dépôt légal : janvier 2011
Imprimé en France

ENTREZ DANS LYOKO,
UN UNIVERS CONTROLÉ PAR X.A.N.A.
ET LES DÉMONIAQUES FORCES
CYBERNÉTIQUES.

QUAND
JEREMY, ULRICH,
ODD ET YUMI DÉCOUVRENT
L'ENREGISTREMENT VIDÉO DU PÈRE
D'AEILITA, ILS SONT CATASTROPHÉS.
ANTHEA, LA MÈRE DE LEUR AMIE, A ÉTÉ
ENLEVÉE ET NUL NE SAIT SI ELLE EST TOUJOURS
EN VIE. LE COMPTE À REBOURS EST EN MARCHÉ.
ILS SE LANCENT À SA RECHERCHE CONVAINCUS
DE POUVOIR RETROUVER SA TRACE. CAR ILS SONT
LES SEULS À DÉTENIR LES CLÉS DE L'HISTOIRE
SECRÈTE DE LYOKO... ENFIN PRESQUE.
X.A.N.A., QUE L'ON CROYAIT ATOMISÉ,
VA FRAPPER LÀ OÙ ON NE L'ATTEND PAS.
AVEC FORCE, CRUAUTÉ
ET SANS PITIÉ...

